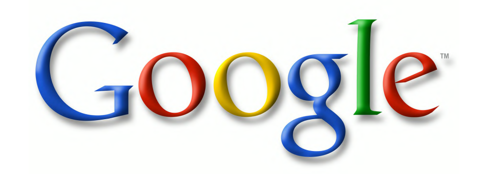
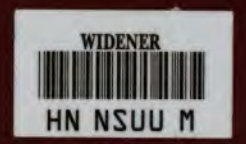
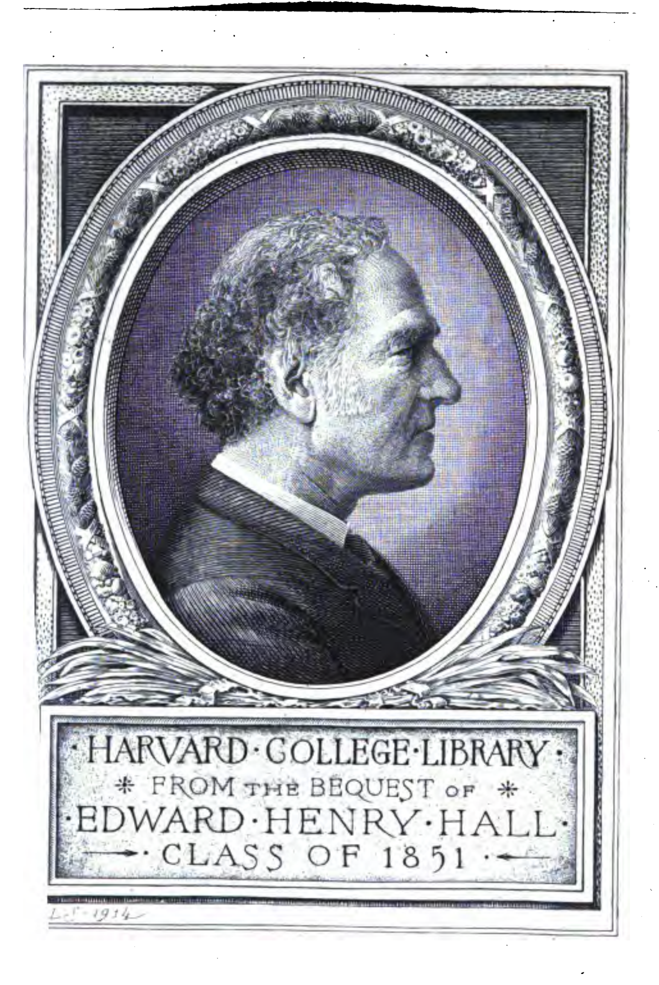

Google


WIDENER
HN NSUU M


·HARVARD·COLLEGE·LIBRARY·
FROM THE BEQUEST OF
·EDWARD·HENRY·HALL·
·CLASS OF 1851·

BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

J. LOCKE

SA VIE ET SON OEUVRE

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX

PAR

HENRI MARION
Ancien élève de l'École normale, Professeur de philosophie
au lycée Henri IV

PARIS
LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
Au coin de la rue Hautefeuille.

1878

J. LOCKE

SA VIE ET SON ŒUVRE

Clichy. — Imp. Paul Dupont, 12, rue du Bac-d'Asnières. — 1283. 10-7

J. LOCKE

SA VIE ET SON ŒUVRE

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX

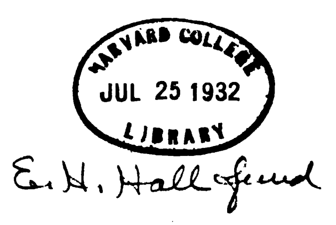
PAR

HENRI MARION

Ancien Élève de l'École normale, Professeur de philosophie
au lycée Henri IV

PARIS
LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
Au coin de la rue Hautefeuille

1878


HARVARD COLLEGE
JUL 25 1932
LIBRARY
E. H. Hall fund

INTRODUCTION

On ne se figure pas généralement en France quelle place tient Locke en Angleterre. Chez nous, malgré le renom que lui fit au siècle dernier l'admiration passionnée de Voltaire, malgré la part honorable qu'on lui accorde dans l'histoire de la philosophie moderne, on peut dire qu'il est comme noyé dans la gloire de Descartes. Beaucoup ne voient même en lui qu'un cartésien dissident, ayant apporté à la philosophie cartésienne des modifications malheureuses.

Tout le monde, il est vrai, ne le réduit pas à ce rôle de disciple émancipé et dévoyé de Descartes. On reconnaît en général, d'une part, qu'il a subi aussi l'influence de Bacon et de Hobbes ; de l'autre, qu'il a été lui-même un penseur original et un novateur. Mais ceux mêmes qui sont ainsi disposés à lui rendre justice ne le mettent pas peut-être à son vrai rang, faute de savoir exactement ce qu'il a dû à ses prédécesseurs et ce que lui doivent les écoles qui l'ont suivi. En tout cas, nous sommes loin de le connaître complétement ; à un très-petit nombre

d'exceptions près, les mieux informés parmi nous ne savent que d'une manière fort vague et imparfaite le rôle qu'il a joué dans l'histoire, les services qu'il a rendus dans toutes les branches des sciences morales.

Ce n'est pas que ses principaux écrits n'aient été traduits en français : ils le furent presque tous dès le commencement du XVIIIe siècle, l'*Essai sur l'entendement humain* de son vivant même et sous ses yeux, par le réfugié protestant P. Coste. Mais toutes ces traductions parurent en Hollande. Il faut venir jusqu'en 1822 pour voir publier à Paris une édition française des *Œuvres philosophiques de Locke* [1]; encore demeure-t-elle inachevée. En 1829, l'*Essai* fut réimprimé avec les principaux traités de Leibnitz [2], et ce fut tout. En somme, nous n'avons pas de Locke une édition courante et complète ; et personne parmi nous ne l'a lu en entier. Avouons-le même, le seul ouvrage de lui qui nous soit assez bien connu ne l'est à beaucoup d'entre nous qu'indirectement, par les *Nouveaux Essais* de Leibnitz et par les célèbres leçons de Cousin (leçons 15 à 25 du Cours de 1829).

Pour la biographie de Locke et l'appréciation générale de son œuvre, nos sources habituelles sont de courtes

1. *Œuvres philosophiques de Locke*, nouv. édit., revue par M. Thurot. Paris, Bossange (impr. Firmin Didot), 7 vol. in-8°, 1822-25. — Cette édition ne contient, outre les œuvres proprement philosophiques, que le *Traité de l'Éducation des enfants*, tome I, la première *Lettre sur la tolérance*, la *Méthode nouvelle de dresser des recueils* et le *Mémoire pour servir à écrire la vie d'Ant. Ashley, comte de Shaftesbury*, tome VII. — Elle se trouve difficilement.

2. *Œuvres de Locke et de Leibnitz*. Paris, Didot, 1829, 1 gr. vol. in-8°, 2 colonnes.



notices dans les dictionnaires historiques et dans les différentes histoires de la philosophie [1]. Mais la plupart ont été écrites moins d'après la lecture des textes que d'après les *Éloges* de Locke par son traducteur Coste et son ami Jean Leclerc, *Éloges* d'ailleurs intéressants et dignes de foi, mais un peu vagues (c'est le défaut du genre) et composés de souvenirs personnels, sans documents originaux [2].

Les Anglais, au contraire, regardant Locke, avec raison, comme une gloire nationale, et plutôt portés à exagérer qu'à méconnaître son importance, lui ont voué une sorte de culte. Comme Newton, il est chez eux l'objet d'une faveur non-seulement constante, mais croissante; avec cette différence que Locke, abordable à un plus grand nombre de lecteurs, a plus d'admirateurs compétents. Il inspire aussi un enthousiasme plus vif, les questions multiples qu'il a touchées étant presque

1. Je signalerai particulièrement l'*Histoire de la science politique* de M. Paul Janet (t. II, p. 319 à 344) où les vues de Locke sur le « gouvernement civil » sont exposées avec beaucoup de sympathie. Dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, 1875, M. Janet rend aussi toute justice à Locke philosophe, dont il reconnaît hautement l'originalité et l'importance historique. Mentionnons également un article de M. de Rémusat dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1852.

2. *Éloge de M. Locke*, par Coste, publié en février 1705 dans les *Nouvelles de la république des lettres* (Amsterdam), quelques mois après la mort de Locke, et toujours reproduit en tête de la traduction de l'*Essai*.

Éloge historique de feu M. Locke, par Jean Leclerc (Amsterdam), 1705, publié d'abord dans la *Bibliothèque choisie* et souvent réimprimé depuis. C'était à l'origine une longue lettre de lady Masham, amie de Locke, chez laquelle le philosophe passa toute la fin de sa vie. Le manuscrit de cette lettre est à Amsterdam, dans la Bibliothèque des Remontrants.

toutes de celles qui, encore aujourd'hui, sont vivantes et nous passionnent.

Aussi la curiosité publique est-elle insatiable pour tout ce qui le concerne. Non-seulement ses ouvrages philosophiques sont classiques là-bas, comme chez nous le *Discours de la méthode ;* non-seulement d'excellentes éditions de ses œuvres sont dans toutes les mains [1]; mais on recherche avidement et l'on recueille avec un scrupule quasi-superstitieux les plus menus détails de sa vie, les moindres traces de son passage, les plus légers vestiges de sa pensée. Un très-grand nombre de lettres soit de lui, soit à lui adressées, avaient été publiées dès 1708 [2], d'autres en 1720 [3]. En 1829, lord King, descendant d'un cousin de Locke et héritier de ses papiers, en donna ou analysa quatre-vingt-dix-huit nouvelles, dans un livre qui excita un vif intérêt [4].

Mais, depuis, on en a découvert beaucoup d'autres, particulièrement dans la précieuse collection des papiers de famille des comtes de Shaftesbury, où se trouvaient

1. La grande édition de 1768, Londres, 4 vol. gr. in-4° (3468 p.), réimprimée en 1777 et 1784 sous la direction de l'évêque de Carlisle, Edmond Law, a effacé toutes les précédentes (généralement en 3 vol. in-folio) et a servi de base à toutes les suivantes : 1801, 10 vol. grand in-8°; 1812; 1823; 1826, etc. — La plus récente et la meilleure édition des œuvres philosophiques est, à ma connaissance, celle de Saint-John : *Locke's philosophical works*, 2 vol. in-8°, Londres 1877, avec un très-bon *Discours préliminaire* de l'éditeur.

2. *Some Familiar Letters between Mr. Locke and several of his friends* (in-8°, 540 p.).

3. *Several letters* dans *A Collection of several pieces of Mr. John Locke* (in-8°, 362 p.).

4. *The Life of John Locke, with extracts from his Correspondence, Journals and Common-place Books,* 1829 (in-4°, 407 p.), 1830 (2 vol. in-8°, 480, 375 p.)

aussi les manuscrits originaux d'écrits entièrement ignorés, plus un grand nombre de fragments et de notes. Le tout est maintenant aux Archives publiques. D'autre part, le *British Museum* est riche en documents du même genre. Dans la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford, dans la Bibliothèque de Lambeth, dans d'autres collections publiques et privées, sont épars des matériaux de toute sorte, parfois sans grand intérêt, mais conservés avec un soin jaloux, par cela seul qu'ils peuvent servir à l'histoire de Locke.

Tout récemment un admirateur de Locke, M. Fox Bourne a entrepris de passer en revue, de classer tous ces documents nouveaux et de les utiliser pour une étude d'ensemble, en les combinant avec ceux qu'on avait déjà mis à profit. Non content d'épuiser toutes les sources d'informations que lui offrait l'Angleterre, il est venu sur le continent, suivant Locke à la piste pour ainsi dire. A Amsterdam, il a trouvé dans la seule Bibliothèque des Remontrants trente-cinq lettres entièrement inconnues. Pour ce qu'il n'a pu voir lui-même, il s'est servi des notes prises par M. Alexander Burrel dans ses « pèlerinages » aux divers séjours de Locke. Le résultat de ce long travail est une nouvelle et très-savante *Vie de John Locke*, absorbant et complétant par mille détails inédits les biographies antérieures[1]. L'auteur nous fait assister presque jour par jour à la vie du philosophe et, ce qui vaut mieux encore, à l'enfantement de ses écrits. Rien ne rajeunit et ne fait vivre l'histoire de la philosophie comme

1. *The Life of John Locke*, by H. R. Fox Bourne, 2 gr. vol. in-8° (p. XVI, 488; XII, 574). London, 1876.

de pareilles publications. En lisant celle de M. Fox Bourne, je ne pouvais m'empêcher de regretter que nous n'ayons pas une telle monographie de Descartes. Peut-être ne saurait-elle être faite, manque de matériaux ; mais, si elle était possible, de quel intérêt ne serait-elle pas!

Au reste une chose suffirait à donner un grand prix à l'ouvrage de M. Fox Bourne : s'il s'est contenté d'utiliser les lettres et autres pièces accessoires qu'il a eues entre les mains, il a eu soin de publier textuellement tous les morceaux et opuscules de quelque importance philosophique jusque-là inédits ou inconnus.

Ces documents, exhumés ou exploités pour la première fois, rappellent en ce moment l'attention sur Locke : l'occasion est bonne de reparler de lui. Il m'a semblé qu'il y avait lieu de reviser à ce propos, sinon pour le réformer, au moins pour le compléter et le motiver, le jugement un peu trop sommaire qu'on porte communément sur son compte. Je vais d'abord retracer à grands traits son éducation, sa vie, son caractère, les influences qu'il a subies, les événements auxquels il a été mêlé, l'ordre de ses ouvrages, les circonstances au milieu desquelles il a écrit. Après quoi, considérant le contenu de ses œuvres, exposant tour à tour sa philosophie pratique et sa philosophie spéculative, j'essayerai de démêler ce qui de part et d'autre lui appartient vraiment en propre. Par cela même, j'aurai indiqué ses rapports avec les penseurs précédents ou contemporains; et l'on pourra juger de son action sur les générations suivantes jusqu'à nos jours.

J'aurai l'occasion, dans le cours de ce travail, de men-



tionner tour à tour à peu près tous les écrits de Locke, soit dans la partie biographique, pour dire à quelle date et dans quelles circonstances il les a composés, soit plus explicitement dans l'exposé de la doctrine, en indiquant les idées dominantes de chaque ouvrage. — Il m'a semblé utile, cependant, de donner la liste complète et pour ainsi dire synoptique de tout ce que nous avons de ce philosophe aujourd'hui. On trouvera ce tableau à la fin du volume. J'ai suivi l'ordre chronologique, autant qu'il peut être établi; mais pour que chaque lecteur pût discerner facilement parmi ces écrits ceux qui étaient connus d'ancienne date et ceux dont la publication est plus ou moins récente, je les ai répartis en trois catégories. Dans une première colonne j'ai rangé tous les écrits qui ont paru du vivant de Locke, ou après sa mort, mais à temps pour figurer dans la grande édition de ses *Œuvres*. Ce sont les seuls dont se soient servis en général nos historiens de la philosophie. La deuxième colonne est consacrée aux écrits publiés par lord King, 1829, 1830; et la troisième à ceux que vient de faire connaître pour la première fois M. Fox Bourne.

Quant aux diverses études critiques dont Locke a été l'objet ailleurs qu'en France, je n'en dis rien. L'énumération en serait trop longue et fort inutile [1]. Si le présent travail donne à quelqu'un le désir de connaître mieux Locke, le moyen le plus sûr et le plus agréable est de le lire lui-même.

1. Je citerai seulement, pour l'Allemagne : la *Dissertation* de Tennemann *sur l'Empirisme de Locke*, tome III de sa traduction allemande de l'*Essai;* et, pour l'Angleterre : *The writings and philosophy of J. Locke considered* by Tagart. London, 1855, in-8°.

J. LOCKE

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX

PREMIÈRE PARTIE

VIE DE LOCKE

I

Locke était d'une ancienne famille de marchands, très-florissante sous Henri VIII, dont un membre avait été shérif de Londres dès le milieu du xve siècle, et un autre était encore maire de Bristol au xviie. Mais il était d'une branche un peu déchue de cette famille. Son grand-père, manufacturier ou marchand drapier à Pensford, village du Sommersetshire, à environ six milles au sud de Bristol, ne semble guère s'être élevé au-dessus de l'aisance; et son père, *country attorney*[1] et clerc de la justice de paix de son district, occupait une situation honorable plutôt que brillante. Sa mère, Agnès Keene, dont nous savons d'ailleurs peu de chose et qu'il paraît avoir peu connue, appartenait à une famille plus modeste encore. Elle lui donna le jour après deux ans de mariage, le 29 août 1632, non à Pensford, mais dans son village

1. *Attorney* signifie *procureur* et *avoué*; mais je ne saurais dire exactement en quoi consistait la fonction de *Country attorney*.

natal de Wrington, à dix ou onze milles plus à l'ouest, où elle se trouvait chez un de ses frères. On montre encore la maison, couverte en chaume, près de l'église. Quand Locke naquit, sa mère avait trente-cinq ans, son père vingt-cinq. Il n'eut qu'un frère (1637), lequel mourut phthisique vers l'âge de vingt-quatre ans.

Son enfance se passa à Pensford (où un pré porte encore son nom). Elle dut être calme jusqu'à dix ans, mais fort troublée du jour où, la guerre civile éclatant dans l'ouest, son père s'enrôla dans l'armée du Parlement. Cette armée se battit bien, mais la révolte fut rudement réprimée par les troupes royales. Le capitaine Locke se conduisit en bon soldat, mais souffrit cruellement dans ses intérêts privés : presque ruiné, il recouvra à grand'peine sa position. Il est à croire que John Locke, lorsqu'il quitta son village à l'âge de quatorze ans pour venir à Londres, avait été souvent interrompu dans ses premières études. Le meilleur de son savoir lui venait sans doute moins des livres que des réflexions précoces qu'il avait pu faire au spectacle de la tourmente civile. « Je n'eus pas plus tôt conscience d'être au monde, écrivait-il en 1660, que je me trouvai dans une tempête qui vient à peine de prendre fin. » Et lui-même expliquait par là son ardent amour de la paix.

Nous savons pourtant qu'il se félicita toute sa vie de l'éducation qu'il avait reçue. Sa qualité maîtresse comme homme sera d'être un *gentleman* accompli : agréable et sûr, modéré en tout, droit, admirablement pondéré. Ces dispositions ne s'acquièrent point passé un certain âge : on les a de naissance, ou elles se forment dans l'enfance. C'est sans doute à sa mère, « femme pieuse et tendre, » que Locke dut sa délicatesse de cœur, et à son père, « homme intelligent, énergique et sage, » qu'il dut ses habitudes de discipline. Comme Stuart Mill, il fut d'abord élevé assez rudement, « tenu à distance » par un père qui le forma avant tout à l'obéissance et au respect. La

familiarité ne vint que plus tard et petit à petit, à mesure que l'enfant devenait un homme. Alors, en revanche, ce père le traita en « parfait ami », jusqu'à lui demander solennellement pardon pour l'avoir une fois frappé tout petit, dans un accès de colère.

En 1646, l'influence d'un ami de sa famille, membre du Parlement pour son district, le fit admettre à la vieille et célèbre école de Westminster, où, l'année suivante, il obtint après examen le titre d'écolier du roi, *King's Scholar*, lui donnant droit non-seulement à la gratuité des cours pour les six ans qu'il devait passer là, mais encore à une allocation annuelle de treize shillings quatre deniers pour l'habillement et de soixante shillings dix deniers pour la table.

L'enseignement qu'il reçut dans cette école, comme le poëte Dryden, son condisciple, était celui-là même qu'il devait plus tard critiquer si amèrement. Beaucoup de grammaire latine et grecque, de perpétuels exercices de mémoire, des thèmes et des versions, des vers, à la fin un peu d'hébreu et d'arabe, mais point de connaissances positives, et, sauf un peu de géographie *le dimanche*, à peu près rien « de ce qu'il faut savoir dans la vie ». Heureusement, il semble n'avoir fait que plus tard ces réflexions; il commença par faire en conscience sa tâche d'écolier. Pendant ce temps, tout près de lui, de graves événements historiques s'accomplissaient, bien propres à le mûrir : il avait dix-sept ans, lorsque, le 30 janvier 1649, dans la cour du palais de Whitehall, tomba la tête de Charles Ier.

II

En quittant Westminster, six élèves de choix étaient envoyés dans les Universités, trois à Oxford, trois à Cam-

bridge; Locke fut nommé en 1652 étudiant (*junior student*) à Christ Church College, le plus riche et le plus florissant des colléges d'Oxford [1]. Le prédicateur presbytérien Owen venait d'en prendre la direction, et, chef en même temps de l'Université tout entière, s'appliquait à y rétablir la discipline, les mœurs et les études, qui avaient singulièrement souffert de la guerre civile. L'ordre commençait à renaître dans cette population de plus de 3,200 étudiants de tout grade, grâce à l'exclusion des plus turbulents royalistes et des plus effrontés viveurs. La réforme puritaine, décidée par le Parlement, accomplie par des commissaires spéciaux et appliquée par Owen avec un habile mélange de fermeté et de tolérance, avait d'ailleurs porté principalement sur la religion et la discipline. Pour les études proprement dites, on n'avait fait que remettre en vigueur le vieux programme traditionnel des sept arts : grammaire, rhétorique et logique, composant le *trivium;* arithmétique, géométrie, musique et astronomie, composant le *quadrivium.* Ajoutez l'usage obligatoire et exclusif du grec et du latin, même dans la conversation et les jeux.

Locke acheva de devenir un parfait « scholar », comme on peut le voir par deux pièces de vers, une en latin, l'autre en anglais, qu'il composa à vingt-deux ans en l'honneur de Cromwell; mais il se plaignit toujours, dans la suite, du temps qu'il avait perdu à ces exercices. Ses études scientifiques furent médiocres. Quant à la logique, elle ne lui inspira bientôt que du dégoût, car il avait une horreur instinctive des disputes de mots, des joutes scolaires, où l'on cherchait, non pas à avoir raison, mais à briller aux dépens d'un adversaire, et c'est en quoi consistait encore la « dialectique » des écoles. Même en Angleterre, et trente ans après la mort de Bacon,

1. La belle chapelle de Christ Church College est en même temps la cathédrale d'Oxford. Elle renferme le tombeau de Berkeley.

régnait exclusivement la logique formelle, je ne dis pas d'Aristote, mais des commentateurs d'Aristote. La question du moment était de savoir s'il fallait accepter ou rejeter les modifications proposées par Ramus. A Oxford, on était généralement ramiste, par sympathie huguenote.

Incapable de se passionner pour ces études, Locke eut un moment d'amer découragement, doutant de lui-même et se demandant s'il était fait pour une telle vie. En haine de la pédanterie et de la fausse science, il lut des romans, rechercha les conversations agréables, se lia avec quelques jeunes hommes d'esprit, qui restèrent toujours ses amis, bref, vécut le moins possible de la vie scolaire et le plus qu'il put de la vie du monde. Son *tuteur* (un autre étudiant plus âgé, que l'on assignait comme mentor à tout nouveau venu pour la durée du *trivium*) était heureusement d'un caractère aimable et le contraria d'autant moins que Locke fut en mesure d'être bachelier avant l'expiration des délais ordinaires. Deux ans après, 1658, il était reçu maître ès arts : preuve que ses libres lectures et le commerce de quelques esprits choisis, ennemis, comme lui, de la routine universitaire, n'avaient pas nui en somme à ses études.

Peut-être aussi la liberté plus grande dont on jouissait à chaque grade conquis l'avait-elle réconcilié avec Oxford. Toujours est-il que, arrivé au terme de son *septennium*, il ne songea plus à partir et fut heureux d'être nommé *senior student* (*socius*, aujourd'hui *fellow*), c'est-à-dire d'être attaché définitivement à l'Université, puisque ce titre une fois obtenu l'était ordinairement pour la vie. Un grand changement s'était fait en lui depuis sa sortie de Westminster. Peu à peu, il était passé de la rigidité puritaine à un parfait esprit de tolérance, principalement sous l'influence d'Owen. Répugnant par nature à toute ardeur sectaire, éminemment sociable, il avait des amis parmi les modérés et les délicats de toutes les opi-

nions politiques ou religieuses : il était « latitudinaire »[1].

Pourtant son père l'avait toujours destiné à être *clergyman*, et lui-même, si tiède que fût son zèle, n'avait point de répugnance à entrer dans les ordres. C'était avant tout à cette fin que tendaient les études d'Oxford; et, sur soixante *senior studentships*, cinquante-cinq étaient réservées à l'élite des jeunes hommes d'Église; cinq seulement étaient laissées aux études purement laïques, savoir, deux à la médecine, deux au droit et une à la philosophie morale. Ces dernières places étaient vivement disputées, mais Locke ne songea pas d'abord à en obtenir une. Il se laissa nommer lecteur ou répétiteur de grec, puis de rhétorique, et un peu plus tard « censeur de philosophie morale », trois fonctions que l'on ne confiait qu'aux futurs ecclésiastiques. Nous ne savons rien de la manière dont il s'en acquitta; les rares documents que nous avons sur cette époque de sa vie sont un certificat de bonnes vie et mœurs délivré par le doyen de Christ Church, des comptes curieux entre lui et les étudiants dont il était à son tour le « tuteur », enfin deux très-courtes notes philosophiques écrites de sa main sur un carnet, ou *memorandum* de son père, conservé au *British Museum*. Nous reviendrons sur ces notes, qui seules nous apprennent quelque chose de l'état de sa pensée avant qu'il lût Descartes.

Quant au certificat, si solennelle qu'en soit la forme, si vraisemblable qu'en soit le contenu, il avait sans doute toute la banalité des pièces de ce genre. « Nous attestons, » disaient, après un préambule emphatique, le doyen, le sous-doyen et le chanoine de l'Église du Christ, « nous

1. Voici la définition de ce mot par Locke lui-même à la fin de son *Essai sur la Tolérance* : « Avoir des lois strictes touchant la vertu et le vice, mais élargir autant que possible les termes du *credo* religieux, c'est-à-dire faire en sorte que les articles de croyance spéculative soient peu nombreux et larges, les cérémonies peu nombreuses et faciles, — voilà ce qui constitue le *Latitudinisme*. »

« attestons par les présentes que ledit John Locke, durant « les années qu'il a vécu parmi nous, a donné tous ses « soins aux études libérales et a réglé sa vie et ses mœurs « d'une façon pieuse et sage, et, qu'en outre, en tout ce « qui regarde la religion, il n'a jamais, que nous sachions, « rien tenu ou cru que n'approuve et ne professe l'Église « anglicane [1]. »

A cette date (4 octobre 1663), si son esprit commençait à s'émanciper, c'était encore à l'insu de ses maîtres, et, en tout cas, sans leur porter ombrage.

Il lut Descartes à l'âge de vingt-sept ans, et ce fut pour lui, il aimait à le dire, une véritable révélation [2]. Il est impossible qu'il n'eût pas lu Bacon auparavant; mais ce qui est sûr, c'est qu'il n'y avait pas trouvé une excitation à méditer comparable à celle qu'il reçut de cette philosophie hardie et profonde, franche et mondaine d'allures, en rupture ouverte avec la scolastique, moitié conforme et moitié contraire à ses propres tendances, bien faite enfin de toutes manières pour éveiller sa curiosité. Dès lors, il lut avidement les philosophes modernes, surtout les cartésiens français et leur adversaire, Gassendi. Sans aucun doute possible, nous le ferons voir, il dut plus à ces lectures qu'à aucun de ses compatriotes, de qui l'influence n'était pas nécessaire

1. « Testamur per præsentes dictum Joannem Locke, per annos illos quibus apud nos vixit, sedulam honestis studiis dedisse operam, vitamque suam et mores piè sobrièque semper instituisse, prœterea in illis rebus quæ ad religionem spectant, nihil unquam aut tenuisse aut credidisse, quod sciamus, nisi quod Ecclesia Anglicana approbat et tuetur. »

2. Locke ne savait pas encore le français, mais les ouvrages de Descartes avaient été ou écrits ou aussitôt traduits en latin. Ils n'étaient pas d'ailleurs en honneur à Oxford, où le cartésianisme ne trouvera longtemps que des adversaires, alors même que, apporté par le Franciscain Antoine Legrand, il aura gagné assez de terrain pour être dominant à Cambridge. V. Fr. Bouillier, *Hist. de la phil. cartés.*, t. II, ch. XXVI.

pour le faire incliner à l'empirisme et n'avait pas été suffisante pour le tirer de son sommeil. Mais bien des années devaient s'écouler avant qu'il eût fixé sa pensée et pris rang lui-même comme philosophe.

Ayant perdu son père en 1661, il eut en héritage 73 l. 6 sh. et 10 d. de revenu, représentant à peu près 200 livres (ou 5,000 francs) d'aujourd'hui. Il trouva que, même joint à ses émoluments de *student*, c'était peu pour fonder une famille, et il renonça à un mariage dont il avait caressé le projet.

C'est du moins ce qu'on peut conjecturer d'après cette lettre, la première que nous ayons de lui, la dernière, semble-t-il, qu'il écrivit à son père.

« Père très-cher et toujours aimant,

« Je ne doutais pas que le bruit d'une maladie fort dangereuse régnante ici ne vous arrivât; mais ce qui m'alarme, c'est une autre maladie plus dangereuse encore, dont la nouvelle m'arrive de Pensford. Si j'étais aussi rassuré sur votre santé que je le suis, Dieu merci, sur la mienne, je ne me croirais point en péril. Mais je ne saurais être en sûreté, tant que j'entends dire que vous êtes faible et que votre mal s'aggrave. Ce mal, je vous en prie, faites tout ce qu'il faut pour le chasser par des remèdes appliqués en temps utile. Le Dr Meary en a plus d'une fois arrêté les progrès. La même habileté est encore à notre service, et les mêmes ressources et le même Dieu pour vous bénir. Je vous en supplie, par ce que vous vous devez à vous-même, par cette tendresse que, je le sais, vous avez pour nous, ne négligez rien pour votre santé, qui est aussi la nôtre; n'allez pas, par un souci exagéré de vos enfants, mettre en danger le seul bien qui leur reste. Je ne puis pas ne point me fier à cette Providence qui nous a conduits jusqu'ici; et si vos mécomptes ou vos nécessités nous réduisent à une condition plus étroite que vous ne souhaiteriez, le contentement nous la fera trouver large. Que ces pensées ne vous inquiètent donc pas. Rien de ce que j'ai ne peut être aussi bien employé qu'au service de celui de qui le premier je l'ai

reçu. S'il faut pour votre commodité que vous ne me laissiez rien autre chose, il me restera une tête, des mains et de l'activité, ce qui a suffi à élever d'assez belles fortunes. De grâce donc, monsieur, faites votre vie aussi confortable et durable que possible; ne vous laissez pas abattre par des préoccupations à notre sujet. S'il m'arrive parfois de penser à une libre et honnête aisance et de la désirer, c'est moins pour moi qu'en vue d'une autre personne (que vous pouvez deviner), à laquelle j'ai de grandes obligations. Mais aucune pensée, si importante qu'elle puisse être, ne me fera oublier mon devoir. Un père est plus que tout le reste, et la plus grande satisfaction que je puisse me proposer au monde est d'espérer que vous vivrez pour recevoir quelque bonheur en retour de tout le soin et de toute l'indulgence dont vous avez comblé,

« Monsieur,

« Votre très-obéissant fils

« J. L. »

III

De toutes parts, cependant, lui arrivaient des offres de service; il ne tenait qu'à lui de faire une brillante fortune dans l'état ecclésiastique. Mais il en avait de moins en moins la vocation.

« Les propositions, écrivait-il, sont fort considérables, sans aucun doute... Mais, je le sens, je ne saurais me résigner à être inférieur à ma position, ni même me contenter d'être à peu près à la hauteur Or, vous m'accorderez qu'il faut se garder d'entrer dans un état, où l'on court risque de faire une méchante besogne sans aucun moyen d'en sortir. »

Tout en gardant des sentiments religieux qu'il ne devait jamais perdre, il penchait décidément vers l'étude des faits et les sciences d'observation plus que vers la théo-

logie. Quand le moment vint où il fallut enfin opter, il renonça à l'Église et résolut d'être médecin. Depuis quelque temps déjà, ses études favorites étaient la botanique, la chimie, les sciences naturelles en général, auxquelles l'initiait Robert Boyle, esprit aventureux et un peu chimérique, mais alors le plus grand savant de l'Angleterre. Toutefois, dans son hésitation, il avait négligé de prendre ses premiers grades en médecine, et il avait à présent trente-quatre ans.

Cette situation anormale devint plus fausse encore, quand, au lieu de se mettre en règle avec l'Université, il partit pour Clèves, comme secrétaire de sir Walter Vanes, l'envoyé anglais chargé d'obtenir, contre la Hollande, l'alliance ou la neutralité de l'Électeur de Brandebourg. On était alors sous Charles II, dont Locke avait vu le retour sans trop de déplaisir, en homme qui ne partageait pas les passions des Puritains, qui croyait, sur les promesses du roi, n'avoir rien à craindre pour la liberté, et qui avait enfin des amis à la Cour. C'est à la demande de ces amis, surtout de W. Godolphin, son ancien condisciple à Westminster, qu'il partit en mission diplomatique, plus curieux d'ailleurs de voyager et d'observer de nouvelles mœurs que de se préparer une carrière brillante. Ses lettres de Clèves sont, en effet, pleines de descriptions, et surtout intéressantes par la peinture des mœurs allemandes à cette époque Il s'appliqua principalement à étudier les différentes confessions religieuses et leurs rapports entre elles. « La division, écrit-il, bien que profonde entre les Églises, n'entre pas dans les maisons. Ils se laissent mutuellement libres de gagner le ciel comme bon leur semble, et je n'observe parmi eux ni querelles ni animosités religieuses. Ces bons rapports sont dus, en partie à l'autorité du magistrat, en partie à la prudence et au bon naturel de la population ; car on m'assure que les divergences d'opinion ne s'accompagnent ni de haine secrète ni de rancune. » — Lui-même pourtant, dans la

même lettre, nous apprend que les catholiques (les papistes, comme il les appelle), n'étaient admis à aucune fonction; mais nous verrons qu'il goûtait fort cette mesure d'exclusion et la regardait comme étant de simple justice; il en fera la théorie dans son *Essai sur la Tolérance.*

Au retour, il refuse l'offre avantageuse et séduisante d'accompagner l'ambassadeur d'Angleterre en Espagne.

Après un court voyage dans son pays natal (voyage durant lequel il recueille pour Boyle des observations de physique et commence pour lui-même ces curieux cahiers de notes météorologiques, où, pendant tant d'années, il consigna chaque jour l'état de l'atmosphère), on le retrouve à Oxford reprenant ses études médicales et cherchant par la haute influence de lord Clarendon, alors chancelier de l'Université, à se faire dispenser des examens qu'il n'avait point subis en temps utile.

Voici la lettre qu'écrivait Clarendon à cet effet :

« Monsieur le Vice-Chancelier et Messieurs,

« Je suis tout à fait convaincu que M. Locke, maître ès arts et *student* de Christ Church, a employé son temps dans l'étude de la médecine, de façon à être parfaitement prêt pour le grade de docteur en cette faculté, grade pour lequel il a aussi tout le temps voulu. Mais n'ayant point pris le degré de bachelier en médecine, il désirerait être dispensé de le prendre maintenant, ce qui me semble être une très-modeste et raisonnable requête, d'autant qu'il se déclare prêt à subir les épreuves pour les deux grades à la fois. C'est donc bien volontiers que je consens à ce qu'une dispense soit proposée pour lui à cet effet.

« Monsieur le Vice-Chancelier et Messieurs,

« Votre très-affectionné serviteur,

« CLARENDON (1). »

1. *Shaftesbury Papers,* série VIII, n° 8'.

Chose étrange, ses ennemis (soit des rivaux jaloux, soit des maîtres choqués de ses incertitudes et de ses caprices, soit plutôt des *clergymen* dont le rigorisme ne pouvait s'accommoder de sa tiédeur) furent assez puissants pour faire que cette faveur lui fût refusée. Ses amis le dédommagèrent en obtenant un ordre exprès du roi l'autorisant à ne pas entrer dans les ordres et à conserver néanmoins son titre de *student* avec tous les autres avantages et privilèges qu'il conférait.

Ce singulier document, signé du secrétaire de Charles II, a été conservé dans les *Shaftesbury Papers* (série VIII, nº 22).

« *A nos fidèles Doyen et Chapitre de Christ Church, en notre Université d'Oxford.*

« Fidèles etc.,

« Informé que John Locke, maître ès arts et *student* de Christ Church, en notre Université d'Oxford, est en situation, d'après la coutume de ce collège, d'avoir à entrer dans les saints ordres, ou sinon à renoncer à sa place de *student* en ce dit collége, sur l'humble requête qu'il nous a faite, d'être autorisé à poursuivre encore ses études sans être obligé de faire ce choix, nous avons daigné lui accorder gracieusement notre dispense royale, et en conséquence, nous vous requérons par les présentes de laisser ledit John Locke conserver ladite place de *student* à Christ Church, et en jouir, ainsi que de tous les droits, profits et émoluments y attachés, sans prendre les saints ordres, conformément à la coutume du collége ou à quelque autre règle que ce soit concernant les *students* en pareil cas, vu qu'il nous plaît l'en dispenser. Et pour ce faire, les présentes seront votre garantie. Donné en notre Cour à Whitehall, le 14ᵉ jour de novembre 1666, dans la dix-huitième année de notre règne.

« Par ordre de Sa Majesté,

« William Morrice. »

Il n'est pas moins vrai que Locke ne prit jamais le titre de docteur, nécessaire pour l'exercice de la médecine, et que cette circonstance influa peut-être sur toute sa vie. — Nous voilà d'ailleurs arrivés à un moment décisif de son existence : c'est cette année-là même qu'il fit la connaissance de lord Ashley, 1666.

IV

Lord Ashley, qui allait cinq ans plus tard devenir comte de Shaftesbury et jouer sous ce nom un grand rôle historique, était dès lors un des premiers personnages du royaume et représentait dans l'entourage du roi les idées de liberté et de tolérance, qu'on ne désespérait pas encore de voir prédominer. Il avait par là, sans parler de son esprit et d'un grand charme personnel, de quoi séduire Locke, qui, de son côté, lui plut à première vue et fut tout d'abord traité avec distinction. L'occasion de leur rencontre fut un léger service rendu par Locke, sur la prière d'un médecin de Londres, à ce grand seigneur, venu aux eaux dans le voisinage d'Oxford.

Notre philosophe alors cherchait sa voie ; ni théologien, ni médecin, ni diplomate, mais un peu tout cela tour à tour, s'intéressant à tout, ne se fixant à rien, la multiplicité de ses goûts et de ses études rendait son commerce très-agréable. Ashley, après l'avoir attiré d'abord comme ami, désira se l'attacher tout à fait. Locke consentit à devenir son médecin particulier et conseiller intime, et, à ce double titre, entra dans sa maison.

On conçoit assez bien les raisons qui purent l'amener, lui si indépendant d'humeur et si mobile, à accepter cette condition. Nul doute d'abord qu'il n'y eût déjà

entre lui et son patron cette sympathie très-véritable qui dura toujours et qui lui assurait autant d'égards qu'il en pouvait souhaiter, avec une liberté entière. Et puis, étant lui-même d'une santé délicate, il voyait là sans doute un moyen commode de continuer à loisir ses recherches favorites, en s'épargnant les fatigues de la profession médicale et la peine de conquérir les grades que l'Université lui refusait. Enfin il comptait probablement exercer par l'intermédiaire de lord Ashley une influence utile sur la direction publique et religieuse du pays ; or, c'est ce qu'il devait avoir à cœur avant tout, si nous en jugeons par le peu qu'il avait écrit jusque-là.

Il n'avait encore rien publié (et ne publiera rien avant l'âge de cinquante-trois ans) ; mais, de bonne heure, il avait pris l'habitude d'écrire ses réflexions, de noter rapidement les pensées qui lui venaient, et même de rédiger ses notes en quelques pages, quand il en avait sur un même sujet de quoi former un tout [1]. Eh bien, ces divers petits essais, écrits avant 1667, nous le montrent fort occupé de religion et de politique, et surtout des rapports de l'État et de la religion. Tel est le fond commun de ces opuscules inédits, sur lesquels nous aurons à revenir pour y chercher le point de départ de sa pensée : « Reflections upon the Roman Commonwealth ; » — « Sacerdos ; » — « Infaillibilis scripturæ interpres non necessarius ; » — « An essay concerning Toleration [2]. »

Le voilà donc dans l'intimité de lord Ashley, le suivant tour à tour à Londres et dans ses terres, mais ré-

1. Lord King avait déjà publié une partie de ces premières notes de Locke, extraites de ses *Common-place books*, mais on en a trouvé d'autres dans les papiers de la famille de Shaftesbury, avec un petit *Essay concerning toleration*, son premier écrit de quelque haleine, que M. Fox Bourne nous a donné tout entier.

2. Tous ces opuscules, excepté le *Sacerdos*, que lord King avait déjà fait connaître, ont été trouvés dans les *Shaftesbury Papers*, (série VIII).

sidant le plus souvent avec lui à Exeterhouse, dans le Strand. Son premier soin fut de se mettre en relation avec les plus fameux médecins de l'époque, notamment avec Francis Glisson et Th. Sydenham. Le premier, à la fois médecin et métaphysicien [1], mais beaucoup plus âgé que Locke, ne paraît pas avoir exercé sur lui la moindre influence ; on sait seulement que, consulté sur la marche à suivre pour mener à bonne fin la guérison d'un abcès intérieur que Locke venait d'ouvrir à lord Ashley par une opération hardie, Glisson approuva et l'opération faite et les moyens proposés pour l'achèvement de la cure. Sydenham, au contraire, devint l'intime ami de Locke, l'associant à toutes ses recherches, l'appelant en consultation dans tous les cas curieux ou graves, le prenant pour juge de ses écrits et, plus d'une fois, pour collaborateur [2]. Si l'on songe que ce médecin, dès lors célèbre dans toute l'Angleterre, est l'auteur de la *Méthode pour guérir les fièvres*, et que la médecine lui doit l'emploi du quinquina et du laudanum, on avouera que sa grande confiance au jugement de Locke, en matières médicales, est une forte preuve en faveur du goût de notre philosophe pour ces études et du sérieux de sa vocation.

Quoique presque personne aujourd'hui ne sache que Locke a été médecin, il est certain que de 1667 à 1672, quand il avait de trente-cinq à quarante ans, il était en voie de devenir un grand médecin bien plutôt qu'un philosophe. Il cherchait ardemment les moyens d'empêcher le retour d'un fléau comme la peste de Londres et de diminuer la mortalité publique, alors effroyable [3]. Il aidait Sydenham dans ses observations, préconisait la

1. Auteur d'un *Tractatus de natura substantiæ energetica*, etc.. London, 1872, qui n'a peut-être pas été sans influence sur Leibnitz.

2. Voir J. Brown, *Locke and Sydenham ;* Lond. et Edimb, 3e édit. 1866.

3. Londres comptait alors environ 500,000 habitants, c'est-à-dire

description minutieuse des maladies et en donnait l'exemple, notait jour par jour, heure par heure, la marche de celles qu'il soignait et des siennes propres. Il contribuait à d'heureuses innovations dans le traitement de la petite vérole, le grand mal de l'époque. Il écrivait de petits traités, dont un seul a été retrouvé entier : *Respirationis usus* [1]. Nous avons des fragments de trois autres : *de Arte medica; Anatomica; Tussis* [2]; plus une préface pour le livre de Sydenham. Ces études nous intéressent au point de vue de la méthode qu'il y apportait : nous verrons ce qu'elles nous apprennent de ses tendances d'esprit.

En même temps, il menait de front les occupations les plus diverses, gouverneur d'Antoine Ashley et chargé de lui trouver une femme, engagé par là dans les négociations les plus délicates et s'en tirant à son honneur. On l'appréciait au plus haut point comme homme du monde. Il était en correspondance avec plusieurs amis, dont le principal, Mapletoft, était un fort savant homme, médecin, théologien, précepteur des enfants de Northumberland. Des femmes distinguées lui écrivaient et recevaient de lui de curieuses lettres, pleines à la fois de tendresse et de mélancolie, qui, sans nous apprendre rien de précis, nous font bien comprendre l'attrait qu'il exerçait dans les relations familières. Elles nous montrent malheureusement aussi le mauvais état de sa santé dès cette époque. Atteint de cette terrible maladie de poitrine, qui avait enlevé son père jeune encore et son frère à vingt-quatre ans, il souffrait déjà d'une toux opiniâtre dont il se plaindra toute sa vie. Point de doute

un dixième de la population totale de l'Angleterre. Dans l'année 1667, il y eut seize mille décès dans la ville, pour onze mille naissances. Voir de curieuses statistiques sur cette époque dans Fox Bourne, I, 215 et suiv.

1. *Shaftesbury Papers*, série VIII, nº 2.
2. *Shaftesbury Papers*, série VIII, nº 2.

qu'il n'eût de bonne heure succombé à la phthisie sans les précautions dont il s'entoura.

Il était surmené de travail. Lord Ashley étant le principal des huit « lords proprietors » à qui le roi avait concédé en 1669 le territoire de la Caroline, ce fut Locke qui fut chargé d'en diriger la colonisation, de régler et contrôler les préparatifs matériels (équipement des navires, approvisionnement, recrutement des colons), aussi bien que de rédiger la « Constitution fondamentale » de la colonie [1]. Il s'appliqua surtout à y assurer la liberté religieuse, heureux sans doute que cette occasion s'offrît de faire passer dans la pratique ses idées sur la tolérance.

On comprend qu'il eût peu de temps alors pour prendre part aux travaux de la Société royale, dont il était membre depuis 1668. Toutefois, parmi les savants qui la composaient, il s'était fait un petit groupe de son choix, qu'il aimait à réunir chez lui pour discuter sans apparat les questions scientifiques, morales ou religieuses, qui les intéressaient en commun. C'est d'un de ces entretiens que sortit, dans l'hiver de 1670-71, la première idée de l'*Essai sur l'entendement humain*. Locke en vit la nécessité et en conçut l'objet à propos d'un débat qui l'amena à se poser ce problème : quelles sont les sources et les limites de nos connaissances, quelle est la portée de nos moyens de connaître? Mais il va travailler plus de vingt ans à son œuvre avant de la donner au public.

V

En 1672, il vient à Paris pour la première fois, en compagnie de lady Northumberland, durant un congé

1. *The fundamental Constitutions for the government of Ca-*

de deux ou trois semaines seulement, que sa santé l'avait forcé de prendre.

Ce voyage avait déjà été projeté l'année précédente, mais Locke, malade, avait dû y renoncer, tout en avouant lui-même que « c'était la France seule qui pouvait lui rendre la vie. » Mistress Blomer, à qui il écrivait en ces termes, était une personne de la suite de lady Northumberland, femme d'un clergyman ami et ancien condisciple de Locke. La plus délicate intimité régnait entre elle et notre philosophe, qui l'appelait sa « sœur », et qu'elle appelait « mon cher frère. » Elle fut jetée daus un grand émoi par « cette déclaration, venant d'un homme, non habitué à représenter les choses pires qu'elles ne sont. » — « Mon cher frère, » lui écrivait-elle, dans une lettre qu'il faudrait citer tout entière, « prenez bien soin de vous.Que je voudrais vous voir! « Mais je suis surtout impatiente d'apprendre que votre « toux a diminué. Je ne puis rien vous dire de ma « propre santé tant que la vôtre n'est pas meilleure. »

Un an après, il est mieux et peut accepter l'hospitalité de lady Northumberland, partant avec toute sa maison pour faire un long séjour sur le continent. Le voyage pour lui fut bien court, mais il en jouit avec l'entrain d'un écolier en vacances. Ses amis Blomer et Mapletoft accompagnaient la comtesse, et c'est par une lettre que Locke, de retour, adressait à ce dernier, que nous savons quelque chose de sa première visite en France.

« Cher docteur,

Il ne me manque qu'une chose pour être aussi satisfait que je pouvais l'espérer, d'un voyage qui me ramenait loin de

rolina. Conservé dans les *Shaftesbury-Papers* (série VIII, n° 3), le manuscrit est de la main de Locke. Cet intéressant travail a été chez nous l'objet d'une étude particulière de la part de M. Ed. Laboulaye : *Locke, législateur de la Caroline*, Batignolles, 1850, in-8°.

rous, c'est l'assurance que vous et toute votre excellente com-
pagnie avez accompli le vôtre avec le même bonheur, mais je l'espère, avec un meilleur temps. Soit que les difficultés attendent naturellement les entreprises des chevaliers puissants autant qu'errants, et que le ciel leur sourie rarement; soit que l'ange gardien du pays ne voulût pas favoriser la fuite d'un homme qui avait frustré un des personnages les plus considérables du lieu (car quel plus grand personnage qu'un tailleur français? et quelle plus grande offense que de partir étant son débiteur?) toujours est-il que, depuis le moment où nous primes nos chevaux à Paris, environ une heure ou deux après votre départ, jusqu'à notre arrivée à Calais, nous n'avons pas eu un jour sec. On eût dit que toute la pluie accumulée dans les nuages y avait été mise en réserve pour nous seuls, car, à une lieue environ de Calais, elle se mit à tomber sur nous comme si on l'eût jetée à seaux. Cette violente tempête nous poursuivit jusqu'aux portes de la ville, et cessa subitement dès l'instant même où nous fûmes à l'abri : nous n'eûmes plus de pluie ensuite, que plusieurs jours après notre arrivée en Angleterre.

Ce déluge fut un des pires événements de notre histoire, car nous eûmes en route quelques aventures dignes d'être contées; mais j'en remets le récit à une autre fois. Je veux faire ce qui presse davantage à mes yeux, vous envoyer les remerciements que réclament de moi les procédés dont j'ai été l'objet quand j'étais avec vous. Vous savez combien je suis peu habile à faire des discours; et mon ignorance de la langue française, qui est la mine même des compliments, sera l'excuse d'une huître stupide qui ne peut que bâiller. Il faut que vous deviniez à cela même mes sentiments, qui sont ceux d'une ardente reconnaissance pour cette excellente dame, à la faveur de qui je dois mon voyage avec tous ses avantages. Mettez cela, je vous en prie, dans les meilleurs termes que vous pourrez trouver, et, dans cette circonstance, vous n'en direz jamais trop. Car si Léoncourt et Chantilly, Saint-Germain et le Louvre, sont des spectacles qu'on ne peut admirer assez, je suis sûr qu'on ne peut non plus dire assez, en remerciement des bontés qui ont su ajouter du charme même à ces beaux lieux et me les faire goûter doublement. En me rendant le service d'être mon interprète,

je vous prie d'oublier mon refus d'achever ma guérison par un moyen si avantageux et dans votre compagnie; je craindrais trop qu'un homme si inconsidéré ne vous parût indigne de votre patronage, et que cela ne vous empêchât de dire ce qu'il faut, pour qu'on sache que je ne manque pas de reconnaissance, même pour ce peu de santé que j'ai gagné à aller jusque-là, et que je serais heureux d'employer au service de ceux à la bonté de qui j'en suis redevable. Mais, vous le savez, nos voyages, aussi bien que notre pélerinage en ce monde, ont leurs termes fixés, et nul de nous ne peut aller que jusqu'où va l'attache qui certainement nous lie. Je ne sais pas, il est vrai, si vous admettrez cela, dans ce pays dansant où chacun se figure qu'il peut sauter de çà et de là comme il lui plaît....... »

Locke, on le voit, parlait de sa maladie avec un ton moitié triste, moitié léger. Cette mélancolie résignée et souriante, ce sentiment grave, mais sans aigreur, des misères de la condition humaine et des fatalités dont il faut prendre son parti, — sont des traits de caractère qu'on retrouve partout dans ses lettres. Sa santé était réellement fort mauvaise; il souffrait, il croyait, non sans raison, ses jours comptés ; et cette résignation aimable, parfois presque enjouée, était de sa part d'autant plus méritoire, qu'elle n'était pas chez lui, on va le voir, un prétexte à rester dans l'inaction.

VI

A son retour, en effet, lord Ashley, maintenant pair, comte de Shaftesbury et chancelier, avait plus que jamais besoin de ses services. En qualité de « secrétaire des présentations », le voilà mêlé aux plus hautes affaires politiques; il conseille et assiste dans ses actes publics le chef des Whigs, prépare avec lui, et souvent pour lui,

es projets à introduire ou à soutenir dans le Parlement. Toutefois, sa fonction particulière était la direction des affaires ecclésiastiques. Quant à son traitement, il était le 300 livres.

Un curieux document nous apprend par le menu quelle était alors sa situation dans le nombreux personnel composant la maison du comte. Son nom figure parmi ceux les neuf principaux officiers « dînant à la table de l'intendant et buvant du vin » ; et il avait un domestique à son service. Comme les autres, il devait assister à la prière trois fois par jour et au sermon chaque dimanche, communier à Pâques, à la Pentecôte et à Noël. Quand le chancelier sortait en grande cérémonie, Locke et les autres secrétaires marchaient à côté de son carrosse, hormis certains cas où ils suivaient à cheval ; et, quand lui-même marchait pour monter en voiture ou après en être descendu, « ils allaient tête nue devant lui. »

Une lettre du troisième lord Shaftesbury à Leclerc, écrite après la mort de Locke (8 février 1704) et publiée en 1857, (*Notes and Queries*, vol. III, p. 99), contient cet autre détail caractéristique. En 1672, dans une séance de la Chambre des Lords, Shaftesbury portait la parole au nom de la Couronne et commentait un discours du trône, dont l'objet principal était de demander des subsides pour la guerre contre la Hollande. Charles II, qui, à l'insu de son premier ministre, s'était lié envers Louis XIV par un traité secret, avait pour ainsi dire dicté au chancelier le langage qu'il devait tenir. Celui-ci commençait à s'apercevoir qu'il était dupe et à soupçonner les intrigues de cour, auxquelles il avait trop longtemps refusé de croire. Que le roi d'Angleterre eût pris moyennant la somme de 80,000 livres l'engagement d'imposer la religion catholique à ses sujets, au besoin avec l'aide des troupes françaises ; qu'il eût consenti à recevoir du roi de France une pension annuelle de 120,000 livres tant que durerait la guerre, si invrai-

semblable que cela fût, Ashley, maintenant, n'en pouvait guère douter. Étant donc de fort mauvaise humeur au moment de prononcer le discours qui lui était imposé, « il fut forcé, lui qui passait pour avoir la parole plus « facile que personne au monde, de prier M. Locke de « se tenir derrière son coude avec une copie du discours, « pour lui souffler au cas où il se tromperait en récitant; » situation singulière pour le philosophe, mais dont le grand seigneur n'avait pas lieu d'être beaucoup plus fier, puisqu'il ne sauvait qu'imparfaitement sa dignité par une franche impertinence envers le roi.

Shaftesbury bientôt tombe en disgrâce, mais Locke lui reste fidèle. « Quand mon grand-père quitta le pouvoir (dit l'auteur de la lettre que je viens de citer) et commença à être en danger du côté de la Cour, M. Locke alors partagea ses périls comme il avait partagé ses honneurs et ses avantages. Les négociations les plus secrètes lui étaient confiées et l'on avait souvent recours à sa plume... » Naturellement, il perd sa place de secrétaire des présentations; toutefois, il ne tarde pas à être nommé, grâce à sa connaissance des affaires coloniales, secrétaire du Conseil du commerce, aux appointements de 500 livres. Il est vrai qu'on ne les lui payait pas. Le comte, sous prétexte de faire fructifier la modeste fortune du philosophe, avait soin d'ajouter délicatement à son maigre revenu. Peut-être est-ce en vue de l'accroître que Locke engagea quelque argent dans une entreprise aux Bahamas, entreprise pour laquelle lui et son ami Mapletoft souscrirent chacun 100 livres d'abord, puis davantage; mais le succès fut au moins douteux. Tout ce qu'il retira des Indes occidentales (où il songea un moment à faire un voyage), ce furent des informations scientifiques sur les productions du sol, des échantillons de minerais, des poisons, etc., qui lui fournirent matière à divers petits Mémoires pour la Société royale ou les *Philosophical Transactions*

En même temps, il se faisait adresser de Suède, par un secrétaire d'ambassade, son obligé, des renseignements sur les mœurs des Lapons et les sorcières du pays ; il méditait sur l'économie politique et commençait à écrire ses « traités de l'argent et de l'intérêt » qui ne paraîtront que vingt ans plus tard ; enfin il traduisait pour lady Shaftesbury une partie des *Essais de Morale* de Nicole, qu'il avait rapportés de son voyage en France.

Voici des passages de son épître dédicatoire qui nous le montrent comme homme de cour et achèvent de faire comprendre la nature de ses relations avec la famille de Shaftesbury.

« C'était, écrit-il à la comtesse, une entreprise hardie pour un homme qui venait seulement de commencer à apprendre le français, que de traduire un ouvrage français, et c'est une hardiesse plus grande encore de vous destiner cet ouvrage. La mode, qui prend la liberté d'autoriser tout ce qu'il lui plaît, doit être mon excuse ; et puisqu'il est permis de rapporter un peu de vanité quand on revient de France, et d'oser offrir comme marque de respect dans son pays tous les riens qu'on a ramassés à l'étranger, je viens maintenant user de mon privilège de voyageur et présenter à Votre Seigneurie une nouvelle production française dans un costume de ma fabrique. C'est être, je pense, assez vain ; mais on l'est toujours nécessairement, lorsque, ayant comme moi des obligations au delà de toute reconnaissance, on voudrait cependant s'acquitter en quelque manière. Et puisque, à cet égard, je ne puis prétendre vous offrir plus qu'une vétille, il ne me reste qu'à m'efforcer de choisir, pour vous exprimer ma gratitude, une vétille ayant en soi quelque chose de particulier et de propre à lui donner du prix à vos yeux. Comme j'étais dans l'embarras, ne sachant à quoi me fixer dans ce dessein, ce livre me tomba heureusement entre les mains. J'y trouvai tant de traits de Votre Seigneurie, qu'il me sembla à première vue porter votre marque et vous appartenir de droit... Car, si être toujours humble dans un rang élevé et se trouver petit

soi-même au milieu des grandeurs, est une marque du sentiment qu'on a de sa propre faiblesse; — si se faire aimer de tous ceux qui vous approchent est la meilleure preuve qu'on sait vivre en paix avec les autres; — si la constance et le zèle à accomplir des actes de dévotion est la meilleure façon de reconnaître un Dieu, il est certain que votre Seigneurie est réellement l'idéal que l'auteur nous a fait concevoir dans cet ouvrage [1]...

« Une autre considération encore m'a fait penser que ce présent était le plus convenable que je vous pusse faire. Car, puisque je n'étais à même de vous rien offrir qui fût, par sa valeur, digne d'une personne de votre qualité, le meilleur moyen de cacher cette honte était de trouver quelque objet ordinaire, de nature à faire estimer moins ces choses qui ont la prétention d'être grandes et dignes de préférence, et à les faire paraître aussi chétives que lui-même. La lecture attentive de ces discours produira peut-être en bonne partie cet effet; et je serai plus excusable aux yeux de Votre Seigneurie, de vous présenter un peu de papier noirci, si, réfléchissant sur ce que dit notre auteur, vous en venez à penser que peut-être toutes les choses éclatantes de son pays ne valent pas beaucoup mieux et que bien peu méritent d'être apportées. »

Tout le monde sent qu'il faut faire, dans cette curieuse épître, la part du convenu : on sait les exigences du genre dans les usages du XVIIe siècle. Mais, à travers les compliments obligés et les hyperboles nécessaires, on aperçoit assez bien ce qui est personnel à Locke : un esprit subtil, non exempt de recherche, une humilité sincère mais excessive, relevée pourtant par une certaine fierté triste, sinon même par une pointe d'ironie.

Entre ces essais, il en avait choisi trois; et ce choix seul est une indication sur son état d'esprit à cette époque. Qu'il fût encore alors satisfait des preuves cartésiennes de l'existence de Dieu, on peut le croire, d'après

1. Les trois parties de cette longue phrase indiquent exactement l'objet des trois discours de Nicole que Locke avait traduits. V. *infrà*.

le soin qu'il prit de traduire sans critique l'exposé fidèle qu'en faisait Nicole. Mais, d'autre part, son admiration pour les deux essais sur la *Faiblesse de l'homme* et sur les *Moyens de conserver la paix parmi les hommes,* nous montre sa prédilection déjà marquée pour les questions morales et sociales. Dans les lettres qu'il écrit vers le même temps à ses amis du clergé, éclate aussi dès lors sa tendance à ramener la religion à la morale, à juger les hommes sur leur conduite plutôt que sur leur profession de foi.

VII

Cependant sa santé s'altérait de plus en plus : il eut une crise redoutable, durant laquelle Sydenham le condamna à un régime sévère et à un repos absolu. On trouve dans les *Shaftesbury Papers* (série VIII, n° 2) une intéressante lettre de l'illustre médecin, donnant au philosophe les conseils les plus minutieux : se coucher de très-bonne heure, « à huit heures s'il se peut, » parler le moins possible, manger des viandes légères non épicées, s'abstenir de fruits et de crudités, boire, au lieu de vin, une bière très-douce... etc. — « Voilà, dit-il en finissant, ce que j'ai à vous recommander, j'y ai pensé et je pense toujours à tout ce qui a rapport à votre cas, avec la même contention d'esprit que s'il s'agissait de ma propre vie et de celle de mon fils. » — Bientôt après il fut décidé qu'il irait passer un hiver au moins dans le midi de la France.

Montpellier était alors le séjour ordonné aux malades, comme aujourd'hui Nice et Pau; c'était aussi une célèbre école de médecine. Locke partit avec plaisir pour s'y rendre, en novembre 1675, et ne revint qu'en avril 1679.

Son *Journal* nous permet de le suivre dans ce voyage. Pour qui voudrait peindre, d'après un bon observateur, l'état social et économique, les institutions, les coutumes et les misères de nos provinces au plus beau temps du règne de Louis XIV, ce journal serait un document curieux à consulter [1]. De Calais à Paris, de Paris à Montpellier par Lyon, Orange et Nîmes, Locke note partout ce qui est nouveau pour lui, ce qui peut instruire ou intéresser ses amis, à qui en même temps il adresse de charmantes lettres.

C'est vers le 15 novembre 1675 qu'il partit de Londres, en compagnie de Ralph Montague, cousin de lady Dorothée Ashley et ambassadeur d'Angleterre à Paris, le même qui devait se révéler plus tard comme un personnage politique immoral entre tous ceux du règne de Charles II. Il n'était pas inutile alors de voyager en nombre et sous bonne escorte. Arrivée à Calais le 19, la caravane, le lendemain, gagne Boulogne par une route hantée de voleurs. Un jour de cheval de Boulogne à Montreuil, un autre jour de Montreuil à Abbeville. Là, l'ambassadeur prend la route d'Amiens ; Locke poursuit directement sur Paris par Poix. Dans ce village commencent pour lui les épreuves du voyage : mauvais dîner, quoique servi selon la mode ; lit plus mauvais encore. Il passe la nuit, en partie debout dans des sabots, en partie assis sur l'unique siége de l'appartement, « un ancien chevalet converti en banc. » — « Heureusement « notre séjour là ne fut pas long : ayant à faire une « longue journée de douze lieues, nous partîmes avant le « jour, enchantés de quitter ce lieu de détention et de « laisser la place à d'autres malheureux. Si Paris est le « ciel (car les Français, avec leur justice accoutumée,

1. La partie relative à l'année 1679 est au British Museum. Le reste est parmi les papiers de Locke, que possède le comte de Lovelace, et dont Lord King a fait d'abondants extraits. (Fox Bourne, t. I, p. 338.)

« l'élèvent au-dessus de tout ce qu'il y a sur terre), « Poix, à coup sûr, est le purgatoire. »

Le lendemain, à Tilliard, il est un peu dédommagé de ses peines : « Bon souper, excellent mouton ; beau linge « du pays, bien propre, et, pour le service, une jolie « fille, véritable ange, comparée aux démons de Poix. « Ne vous étonnez pas qu'un homme de ma gravité, et « malade, remarque un beau visage. On a beau voyager « en toussant, c'est le rôle du voyageur de noter tout ce « qui est singulier et extraordinaire. »

Il est à Paris le 24 novembre et y passe dix jours ; puis on le perd de vue jusqu'à Lyon, où il arrive le 11 décembre. Il y remarque surtout les hôpitaux, la Bibliothèque du collége des Jésuites, « la meilleure qu'il « eût vue après Oxford, » enfin Notre-Dame de Fourvière, aujourd'hui une église dédiée à la Vierge, au- « trefois le temple de Vénus. »

A petites journées, il descend la vallée du Rhône, dont il décrit l'aspect et les mœurs agricoles en termes aujourd'hui encore très-exacts. Les débris d'antiquités dont la contrée est couverte piquent vivement sa curiosité. Le pont Saint-Esprit l'étonne par ses dimensions, « douze-cent-vingt pas de long ». A Orange, il veut savoir dans quelle proportion sont entre eux les deux cultes rivaux : On lui apprend qu'il y a dans la ville « douze protestants pour neuf papistes. » C'est là aussi qu'il trouve le plus prospère l'industrie de la soie, ou du moins qu'il visite les plus curieuses machines : « J'ai « vu dévider la soie au moyen d'une machine qui fait « tourner à la fois cent-trente-quatre bobines. Elle est « trop compliquée pour être décrite..., mais une seule « femme faisait tout aller, et la soie était filée et dévidée « en même temps. »

Partout il porte le même souci des renseignements exacts. A Avignon, c'est le Palais des Papes ; à Nîmes, c'est l'admirable « amphithéâtre, » qu'il parcourt en tous sens,

comptant ses pas, prenant des mesures avec son épée.

Le jour de Noël (1675), il est à Montpellier.

Mais il ne s'y installe pas d'abord à demeure. Quatre mois durant, il bat le pays en tous sens. Il visite Cette, où la grande jetée était alors en construction, puis Aigues-Mortes. « Près de cette ville est la maison du « gouverneur, le marquis de Vard. Passant par là, nous « vîmes quantité de perdrix, lièvres et autre gibier que « le marquis fait garder avec la dernière rigueur. Tout « récemment, un homme de la ville, pour lui avoir tué « quelque menu gibier, fut, par son ordre, enfermé à la « tour Constance et gardé là trois jours, dans un trou « où il avait juste la place de se tenir debout, sans pou- « voir ni se coucher ni s'asseoir. »

La manière de faire le sel ne paraît pas avoir beaucoup changé depuis la visite de Locke aux salines de Picais, en mars 1676; mais, Dieu merci, le régime économique et fiscal en cette matière n'est plus le même. « Ceux qui possèdent le sol, nous dit Locke, sont tenus « de faire le sel et le vendent aux fermiers à raison de « cinq sous le minot [1]. Le sel que le propriétaire vend « cinq sous, le fermier le vend seize livres. Pour cette « faveur, les fermiers donnent au roi, dit-on, deux mil- « lions par an et dépensent une somme égale à l'entre- « tien d'officiers et de gardes, ayant constamment à « leur solde dix-huit mille hommes... Un homme pris « avec une poignée de sel non acheté aux fermiers serait « envoyé aux galères. »

Ni Marseille, ni Toulon n'étaient alors des villes comparables à ce qu'elles sont aujourd'hui : Locke pourtant était impatient de les voir. Il poussa jusqu'à Hyères, encore plus ravi de la beauté du pays, de la lumière, de la mer, des bosquets d'orangers, que des grands

1. « Ancienne mesure de capacité, qui contenait la moitié d'une mine, équivalant à 39 litres, 36. » Littré, Dict.

hantiers de constructions navales ou des vaisseaux de marine royale. Il n'omet pas toutefois de noter par le ienu tout ce qu'il a vu de ses yeux ou pu apprendre, ouchant l'armement, l'approvisionnement, l'équipage e la galère amirale. « Cette galère (*La Royale*), a 29 rames de chaque côté, 280 esclaves à la livrée du roi, 60 marins, 500 soldats... »

Revenant par Avignon, il visite cette fois près de la ille un couvent de Chartreux, où est enterré le pape nnocent VI. « Dans une petite chapelle de ce couvent on voit, dit-il, une vieille chaire, toute simple, dans laquelle le pape était infaillible. »

Enfin le voilà fixé à Montpellier (fin d'avril 1676).

VIII

Il y resta près d'un an, soignant sa santé, étudiant la nédecine, philosophant, mais surtout observant les coutumes locales et toujours en quête d'informations sur l'état politique, agricole et commercial de la province. Montpellier comptait alors 30,000 habitants ; c'était une des plus belles villes du temps et des plus vivantes : ville de malades et ville d'étudiants, aussi importante par ses manufactures de soieries que par son commerce de vins. Les Etats de Languedoc y siégeaient « quatre mois par an, d'octobre à février. » Le journal de Locke abonde en renseignements sur ce point. Il nous peint au vif la physionomie de cette assemblée, composée de « vingt-« deux évêques, de vingt-cinq nobles et de quarante-« quatre députés de ville. » Le cardinal Bonzi, archevêque de Narbonne, préside, à moins que le duc de Verneuil, gouverneur de la province, n'assiste à la séance, « mais « il le fait rarement, et seulement s'il a quelque chose « à proposer aux Etats. »

« Les Etats ont la solennité et l'apparence extérieure
« d'un parlement : Le roi propose; ils discutent et déci-
« dent. Toute la différence est qu'ils n'osent pas, dit-on,
« refuser, et, en fait, ne refusent jamais ce que le roi
« demande. Ils lui ont accordé cette année 2,100,000 li-
« vres, et, pour leur libéralité, on leur promet que le
« pays n'aura pas de troupes à loger; mais ils pourraient
« en avoir tout de même, cela s'est vu. Outre ces
« 2,100,000 livres, ils ont encore donné au roi 300,000 li-
« vres pour le canal. Et avec tout cela, ils entretiennent
« en Catalogne 11,000 hommes, levés et payés par la
« province. Ces taxes et toutes les charges publiques
« montent tantôt à 8, tantôt à 12 pour cent de la valeur
« annuelle des terres... Toute terre noble en est exempte
« et aussi toute ancienne terre priviligiée de l'Eglise...
« Les marchands et artisans payent presque la moitié de
« ce qu'ils gagnent. »

Nos historiens ont sans doute mille moyens de savoir sans le témoignage de Locke, et mieux que lui, l'organisation intérieure de nos provinces et de nos villes au XVIIe siècle. Il n'en est pas moins intéressant de voir quels détails l'ont surtout frappé. Que la misère fût dès lors grande en France, la paix religieuse compromise, l'indépendance des villes annulée au profit de l'omnipotence royale, on le sait d'une manière générale; mais Locke nous donne des renseignements précis. « Mont-
« pellier a six consuls chargés de veiller à la police de
« la ville, aux poids et mesures..., etc. Leur autorité était
« autrefois considérable, mais aujourd'hui ils ne sont
« guère plus que les serviteurs du gouverneur de la
« ville (dont le pouvoir ressemble fort à celui d'un chef
« de garnison). Ils étaient naguère trois protestants et
« trois papistes ; mais les protestants ont été exclus l'an
« passé. »

« Le revenu des terres en France est tombé de moitié
« dans ces dernières années, en raison de la pauvreté

« du peuple... Salaire des hommes douze sous, — salaire « des femmes cinq sous en cette saison-ci (janvier). « L'été, à l'époque de la moisson, dix-huit sous pour les « hommes et sept pour les femmes. »

Nous assistons avec lui aux réjouissances du carnaval. Mascarades, danses dans les rues, déguisements, jeux publics, tout est mentionné ou décrit avec complaisance, même les grosses farces populaires. Les mœurs n'étaient pas douces alors, ni l'ordre irréprochable à Montpellier, si l'on en juge par le nombre des meurtres accomplis ou tentés durant son séjour. « Un frère vient de tuer sa sœur « dans la maison même où je demeure... Il avait déjà tué « un homme auparavant et il en avait coûté à son père « 500 écus pour le tirer d'affaire, car on gagne la faveur « des conseillers[1] en leur distribuant secrètement de l'ar-« gent. » Un autre jour, c'est « un bourgeois de la ville, « M. Renaie, qui a sacrifié un enfant au diable, l'enfant « d'une de ses servantes, afin que le diable fût son ami « et l'aidât à gagner de l'argent. »

J'aime à croire que dans son plaisant récit sur « la manière de faire un docteur en médecine », Locke ne s'attache qu'au cérémonial de la réception et omet à dessein les doctes épreuves qui ne pouvaient manquer de la précéder. « La procession était en robes écarlates « et toques noires. Le professeur prit son siége ; après « qu'une troupe de violons eut joué un certain temps, il « leur fit signe de cesser, afin de pouvoir régaler la « compagnie, ce qu'il fit par un discours contre l'inno-« vation. Ensuite ce fut de nouveau le tour des musi-« ciens. Puis, le récipiendaire commença son discours, « dans lequel je ne trouvai pas beaucoup à m'instruire, « vu qu'il avait pour objet de complimenter les chance-

1. Il s'agit des conseillers à la Cour des Aides. « Les causes civiles sont jugées par la Cour des Aides, à la pluralité des voix, dit Locke ailleurs. Cette Cour se compose du premier président, de huit présidents, et de trente conseillers. » (Lord King, p. 57.)

« liers et professeurs présents. Alors le docteur lui mit « sur la tête, comme insigne de son doctorat, la toque « qui avait fait son entrée sur le bâton de l'appariteur; « il lui passa au doigt un anneau, lui attacha en guise « de ceinture une chaîne d'or autour des reins, le fit « asseoir à côté de lui, pour qu'ayant pris de la peine « il prit maintenant du repos, enfin l'embrassa et le « baisa en témoignage de l'amitié qui doit régner parmi « eux. »

Le journal de Locke n'est pas la seule source de renseignements que nous ayons sur ses occupations à Montpellier. Dans sa retraite, les jours de solitude et de loisir, surtout les jours de pluie, il méditait la plume à la main, et les notes qu'il rédigeait alors ont été en partie conservées : lord King a publié les principales. La plupart sont entrées plus tard dans l'*Essai sur l'Entendement;* le reste a formé le petit *Discours sur l'Etude et la Connaissance.* A nulle autre époque de sa vie, Locke n'avait encore réfléchi autant sur la philosophie proprement dite; et c'est en ce temps-là que sa pensée philosophique semble arriver à maturité.

D'autre part, la culture des vignes et des oliviers, l'horticulture, l'élevage des vers à soie l'intéressaient assez pour qu'il consignât dans un véritable traité ses observations sur ces divers sujets. Nous voyons aussi par des lettres de Thomas Stringer, secrétaire de Shaftesbury, qu'il envoyait à ses amis de Londres des graines de fleurs et des plants d'arbres, tâchant d'acclimater en Angleterre les plantes les plus précieuses du midi de la France.

Mais une de ces lettres nous apprend en même temps que sa santé ne s'amendait guère. « Je suis très-affligé « d'apprendre que votre toux, loin de diminuer, aug« mente. M. Paul Neil est toujours d'avis que le meilleur « remède serait de revenir en Angleterre et de vous « marier. »

IX

Locke ne revient pas en Angleterre; mais, Shaftesury (alors prisonnier d'État à la Tour de Londres) lui yant recommandé le fils d'un riche marchand de ses nis, il vient au-devant de ce nouveau pupille jusqu'à aris par le sud-ouest. En route, malheureusement, il it malade quinze jours, dans la région de Bordeaux; est à peu près tout ce que nous savons de ce voyage, ui s'acheva par Poitiers et Tours. Il était à Paris le 3 mai 1677. Cette fois, il y resta plus d'un an, visitant videment les curiosités de la ville et des environs, la ibliothèque du roi, le Louvre, l'Observatoire, les Gobens, Saint-Germain, Versailles et Fontainebleau, mais irtout se liant avec tous les savants auprès de qui il ouvait se faire introduire, avec les voyageurs Bernier Thévenot, avec le médecin hollandais Guenellon qu'il trouvera plus tard à Amsterdam, plus encore avec érudit Toynard, qui resta vingt-cinq ans son corresondant et son ami. Tantôt il assistait à des expériences physique, tantôt à des observations médicales. Le stème des impôts, les corporations, les métiers, le xe de la cour, les plaisirs de la ville fixaient tour à ur son esprit.

C'est sous le patronage de Boyle qu'il se présentait ıx savants français. « Je sais, lui écrivait-il le 4 juin 1677, en lui demandant des lettres de recommandation pour les *virtuosi* (célébrités) de l'époque, je sais que votre nom seul m'ouvrira les portes et me fera recevoir là où, sans cela, un homme de ma sorte, sans prestige et sans nom, ayant peu de langue et encore moins de savoir, n'aurait guère de chances d'être admis. » — En

revanche, il se mettait à ses ordres, s'offrait à étudier pour lui les nouveautés scientifiques, lui adressait pour la Société Royale la relation d'un cas singulier observé à l'hôpital de la Charité. « A un jeune homme d'environ « dix-huit ans, il est poussé, à la place de tous les ongles, « aux orteils comme aux doigts, des espèces de cornes, « atteignant jusqu'à quatre et cinq pouces... J'en conserve « une qui a été coupée en ma présence. » Il l'emporta en effet en Angleterre, et les *Philosophical Transactions* publièrent plus tard (1698), avec la relation de Locke, le dessin de cette bizarre excroissance. Quel meilleur exemple de son zèle minutieux pour les faits et les détails, et quel témoignage plus certain du goût, peut-être prédominant, qu'il avait alors encore pour la médecine?

Nous avons d'ailleurs deux autres preuves que la science (sinon même la profession) médicale était toujours sa grande occupation, en tout cas son principal objet à cette époque. C'est lui qui est appelé comme unique médecin au lit de lady Northumberland (maintenant remariée à l'ambassadeur Montague), un soir qu'elle est prise subitement d'une crise nerveuse on ne peut plus violente. Quelque titre qu'il eût à être mandé en pareil cas comme compatriote et comme ami, il est clair qu'il fallait qu'on eût une grande confiance en son habileté et son expérience, pour abandonner à lui seul toute la responsabilité, dans un cas si grave et dans une ville comme Paris. De plus, nous le trouvons dans ce temps-là même soucieux de s'assurer, pour son retour, une chaire de médecine au collége Gresham, établissement alors à peine inférieur en renommée à Oxford même et à Cambridge.

Mapletoft, qui avait cessé d'être attaché à la maison de Northumberland, occupait depuis peu cette chaire; mais il songeait à la quitter pour se marier, et c'est alors que Locke prit envie de lui succéder. Il faut d'ailleurs lui rendre cette justice, qu'il ne poussait pas plus vivement

ır cela son ami au mariage. « Si j'avais un conseil à 'ous donner, lui écrit-il la première fois qu'il entre-'oit ses projets, peut-être vous dirais-je que votre ogis à Gresham était une bien paisible et bonne habi-ation! » Il lui offre néanmoins ses services. « Quand 'ous étiez ici vous-même, quand vous respiriez l'air le cette ville, qui me semble si peu favorable à l'aus-érité philosophique, vous trouviez moyen, tant vous étiez un sage, de ne dépenser qu'une couronne ou deux pour tous vos besoins. Je me figure bien que 'ous n'êtes pas homme à occuper beaucoup un com-nissionnaire à Paris, maintenant que les brillantes tentations de la mode sont loin de vos regards. Pour-tant, si l'absence, qui parfois accroît nos désirs, ou l'amour, que nous voyons tous les jours produire d'étranges effets dans le monde, vous avait amolli et amené à apprécier quelques-unes de nos nouvelles élégances, vous n'avez qu'à dire un mot, je suis prêt à vous les procurer. »

Pour lui, comme il le dit non sans mélancolie, même ıns la capitale de la galanterie, même « inspiré par le génie du lieu, » il n'était « guère enclin à porter ses pensées sur ce chapitre de l'amour. » — « Ma santé est la seule maîtresse que j'aie longtemps courtisée, et c'est une maîtresse si réservée qu'il me faudra, je pense, tout le reste de mes jours pour obtenir ses bonnes grâces et la maintenir en bonne humeur. Elle a été dernièrement bien capricieuse; mais j'espère qu'elle est en train de me revenir. Je serais fort aise que mes hommages constants pussent à la fin triom-pher d'elle. » — Il était, en effet, arrivé à Paris avec n reste de fièvre, dont il venait seulement de se déli-rer. C'est ce qui nous explique le ton de cette autre ettre à Mapletoft, où la gaîté apparente, cache mal, ce ne semble, un fond de tristesse.

« Cher Monsieur,

« Votre lettre du 25 juillet m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a appris que vous allez très-bien et m'a montré, par de nouvelles preuves, combien vous êtes mon ami. Mais, en revanche, elle m'a jeté dans de nouveaux doutes, et il me semble que je vous vois courir à votre perte. Je ne veux rien dire de trop grave ne sachant pas où en sont les choses; autrement je vous demanderais si elle est jeune, vieille ou entre deux âges, et, quelle que soit la réponse, vous seriez sûr de vous trouver en présence des cornes d'un dilemme. Je vois que quand vous avez une idée, n'importe laquelle, vous êtes ardent sur la piste; et si vous n'avez pour vous défendre que ces maximes sur lesquelles vous bâtissez, la chasse vous conduira, j'en ai peur, en tel lieu, où c'est vous-même qui serez pris. Car, soyez aussi grave et posé qu'il vous plaira, prenez tant que vous voudrez la résolution de ne jamais sortir de votre voie ni changer votre allure [1], toute cette force n'augmente pas d'un iota votre sûreté ! Croyez-moi, Monsieur, cette sorte de gibier, ayant résolu à se faire prendre, saura régler sa fuite sur le pas du chasseur, et se tiendra devant vous tout juste à la distance qu'il faut pour se faire suivre. Laissez-moi vous l'assurer.... *Vivus vidensque pereo* est le chant lamentable d'une foule d'honnêtes gens. Mais si vous êtes fixé, ou les destins (car les pauvres destins ne peuvent manquer d'être accusés en pareil cas), si votre cœur est en feu, si, non moins hardi que sir Francis Drake, vous voulez vous lancer en pleine mer [2], considérez du moins, que même les trésors du Pérou seraient par là, jusqu'à quel point vous pourrez supporter la rude navigation de la mer du sud mal nommée Pacifique à ce qu'assurent tous les voyageurs. Mais halte-là ! Je vais trop loin. Tout cela peut-être, nonobstant vos bons principes d'autrefois, ne sera qu'hérésie pour

1. Ici j'omets à dessein trois mots intraduisibles, empruntés au vocabulaire de la chasse.

2. *You will shoot the desperate gulf*,-expression qu'on ne pourrait traduire exactement sans être obscur; allusion à quelque exploit de Drake.



vous au moment où cela arrivera en Angleterre. Aussi je vous conjure, au nom de notre amitié, de brûler cette lettre dès que vous l'aurez lue, afin qu'elle ne puisse jamais s'élever en témoignage contre moi. Je vois qu'on n'est jamais sûr de soi-même, et un temps viendra peut-être où, m'abandonnant à mon tour à l'empire du sexe faible, je me détesterai moi-même pour ces misérables erreurs. Seulement, dans l'état actuel des choses, j'ai déchargé ma conscience, et ne souffrez pas, de grâce, que j'en pâtisse. Car, je le sais, vous autres amoureux, vous êtes des gens tenus à tout sacrifier à vos maîtresses. Mais, pour vous parler sérieusement, si tout de bon votre cœur est pris, je vous souhaite bonne chance. Puisse l'hymen vous être aussi favorable qu'il le fut jamais à personne, et alors, j'en suis sûr, vous serez beaucoup plus heureux que ne peut l'être un célibataire abandonné.

« S'il y a chance que cela soit, je vous prie, en ce cas, de continuer à prendre soin de mes intérêts et de vous rappeler que c'est pour un homme qui sait apprécier cette paisible retraite que vous allez quitter. Vous n'avez rien de plus à faire pour moi que ce que les amoureux ont coutume de faire pour eux-mêmes, tenir la chose aussi secrète et cachée que possible ; puis, quand elle sera mûre et décidée, vous n'aurez qu'à me le faire savoir, je serai vite auprès de vous. Car je ferai mieux de régler mes mouvements sur vos avis que sur le passage des grives et des litornes [1]. Si rien ne survient, je serai peut-être retenu hors d'Angleterre, plus longtemps que vous ne pensez, par un reste de toux et par une sorte de charge qui récemment ici m'est tombée sur les bras. Mais ne sachant pas si l'air de France me débarrassera jamais entièrement de mon vieux compagnon, je renoncerai à ce résultat incertain en considération d'un avantage si réel et si grand. Et quant à l'autre affaire que j'ai ici, si vous voulez bien me faire savoir de temps en temps où en sont les choses, je pourrai la régler de façon à être libre de partir au moment que vous jugerez opportun.

« Quoiqu'il arrive, je vous souhaite tout le bonheur possible, soit dans une condition soit dans l'autre, car je suis par-

1. Sorte de grives à tête cendrée. Ces oiseaux reviennent en Angleterre à époque fixe.

faitement, cher Monsieur, votre très-humble et obéissant serviteur.

« JOHN LOCKE. »

« Je suis très-heureux d'apprendre que le Dr Sydenham est en train de sortir de son long accès. Ayez la bonté de me rappeler à lui, je vous en prie... »

Mapletoft se mariera, mais seulement en novembre 1679, or nous ne sommes qu'en août 1677. Locke va rester en France plus de dix-huit mois encore, et quand la chaire de son ami deviendra vacante, il sera de retour depuis longtemps déjà. Cherchera-t-il alors encore à obtenir sa succession, c'est ce que l'on ignore; mais ce qui est certain, c'est qu'il n'enseignera jamais à Gresham College, ni ailleurs.

Il ne serait pas sans intérêt de le suivre dans ses promenades à travers Paris et aux environs. Il vit tout, et il savait voir. Ses notes malheureusement, bien que toujours très-précises, ne sont ni aussi nombreuses ni aussi explicites qu'on les voudrait. Peut-être le temps lui manquait-il pour écrire, dans cette ville où les jours sont dévorés si vite. A la faveur de ses relations avec l'ambassade anglaise, il pénétrait partout. Un jour, il assiste à une promenade de Louis XIV avec madame de Montespan dans le parc de Versailles; une autre fois, à Fontainebleau, il est admis aux fêtes de la Cour.

« On fait trois ou quatre milles à travers la grande « forêt, puis on arrive à la ville, située dans une petite « plaine découverte entourée de hauteurs rocheuses et « boisées...Le soir nous vîmes l'opéra d'*Alceste*. Le roi et « la reine étaient assis dans des fauteuils. A la droite du « roi madame de Montespan, et à droite de celle-ci, un « peu plus près de la scène, Mademoiselle, nièce du « roi d'Angleterre. A la gauche de la reine, Monsieur, et « à gauche de Monsieur, en avançant vers la scène,

« Madame ; puis d'autres dames de la Cour jusqu'à l'es-
« trade : tout le monde sur des tabourets, excepté le
« roi et la reine. — Nous vîmes le palais de Fontaine-
« bleau, et le soir un bal, où dansèrent le roi, la reine
« et les grands personnages de la Cour. Le roi prenait
« lui-même la peine de faire faire place pour les dan-
« seurs. La reine était couverte de bijoux..... »

Avec quelque plaisir qu'il ait visité nos manufactures et nos collections, si sincèrement qu'il ait admiré, par exemple, les raretés de la « Bibliothèque du roi » et ses « quatorze mille manuscrits, » — ce qui semble l'avoir frappé surtout à Paris, c'est le luxe ; mais en bon économiste, il en était plutôt effrayé qu'ébloui, si j'en juge par ce singulier passage de son journal, écrit au printemps de 1678, au moment où il allait quitter la ville.

« Les lois somptuaires, dans les pays et les époques
« qui inclinent au luxe, loin de restreindre le mal sem-
« blent plutôt l'accroître. Peut-être le meilleur moyen
« de mettre des bornes aux dépenses des gens et de les
« empêcher de dépenser au delà de leur revenu, serait-il
« de décréter que les propriétaires ne seront point
« obligés de payer leurs créances aux commerçants. Dès
« lors, les commerçants seraient singulièrement prudents
« et ne se fieraient plus à la légère à ceux qui d'ordi-
« naire mènent la mode. Un puissant frein serait ainsi
« apporté au commun abus. D'autre part, le crédit des
« pauvres travailleurs serait conservé pour les aider à
« pourvoir à leur nécessité. »

X

Au commencement de l'été (juin 1678), Locke repart de Paris pour parcourir avec son jeune pupille tout l'ouest et le midi de la France. « J'ai grand souci de

« mettre à profit mon voyage pour acquérir une com-
« plète connaissance des provinces que je traverse, et
« pour n'omettre rien de curieux ou de rare, ce qui
« arrive si souvent aux étrangers mal informés. » Aussi n'avance-t-il qu'à petites journées et, autant que possible, muni de lettres lui donnant accès, en chaque ville, auprès des personnes les mieux à même de le renseigner. A Orléans, où il reste quinze jours, à Blois, à Angers, il est reçu par des amis de Toynard, par des abbés, surtout, dont il ne se lasse pas de louer l'humeur accueillante et gracieuse. Quittant ensuite la vallée de la Loire, où l'avait partout frappé le contraste entre la richesse du sol et l'extrême misère des paysans, il descend vers Bordeaux par la Rochelle et Rochefort.
« Dans cette région, écrit-il de l'Anjou, on parle de
« Rochefort comme d'un lieu qui mérite d'être vu plus
« que tout autre en France. »

A Bordeaux, il prend envie de voir de plus près la vie des paysans. « Nous sommes allés à cheval à une lieue
« ou deux dans la campagne, à l'ouest de la ville, dans
« ce qu'ils appellent la Grave. C'est de là que vient le
« vin de Grave : tout est vignes. Causant avec un pauvre
« paysan, il me dit qu'il avait trois enfants, qu'il gagnait
« ordinairement sept sous et que c'était ce qu'il avait
« pour se nourrir lui et sa famille, cinq personnes. Sa
« femme gagnait trois sous quand elle avait de l'ouvrage,
« mais c'était rare. D'autre fois elle filait pour les ha-
« biller, ce qui rapportait plus. Sur les sept sous, il
« fallait s'entretenir tous cinq, payer le loyer et leur
« *taille*, et pourvoir au chômage des dimanches et fêtes.
« Ils payaient douze écus de loyer pour leur maison
« (une pauvre maison, Dieu le sait, d'une seule pièce,
« d'un seul étage, sous les tuiles, sans fenêtres) et pour
« une petite vigne, (autant rien, car bien qu'elle donnât
« quatre ou cinq tierçons de vin, maigre était le profit,
« quand on avait compté la main-d'œuvre et les frais

« de culture, la fabrication du vin, le prix des barils « pour le mettre). Quatre livres pour la *taille;* et le col- « lecteur, tout récemment, leur avait pris leur poële à « frire et leurs plats, parce que l'argent n'était pas « prêt..... Leur nourriture habituelle, du pain de seigle « et de l'eau. Rarement de la viande assaisonne leur pot. « Jours maigres et jours gras, pour eux c'est tout un. « Mais quand ils ont assez d'argent pour faire un repas « plus coûteux, ils achètent au marché l'intérieur de « quelque bête, et alors ils se régalent. Dans plusieurs « autres parties de la France, les paysans sont beau- « coup plus misérables : ceux du pays de Grave passent « pour florissants. »

Locke mettait un soin tout particulier à s'informer partout de la condition des petites gens, à se rendre compte du mécontentement populaire dès lors général. Je ne puis m'empêcher de voir là un trait de son caractère, en même temps qu'un signe de son goût pour les questions d'économie sociale et de politique. Déjà, en Touraine, il avait signalé avec sympathie les griefs des ouvriers des villes et des campagnes, au sujet de la répartition tout arbitraire et inégale des taxes. Indépendamment des taxes régulières (sur le vin, le bois, etc.), « le roi, écri- « vait-il, envoie demander aux diverses corporations de « commerçants autant d'argent qu'il juge qu'il lui en « faut. L'officier de chaque corps de métier taxe alors « chacun selon ses moyens. Un bourgeois qui vit à la « ville, s'il possède à la campagne une terre qu'il loue, ne « paye rien; mais le paysan qui l'afferme, s'il a quelque « chose, paye pour ce qu'il a, sans rien défalquer de son « fermage. Voici la manière de répartir les taxes dans la « campagne : La taxe à payer est mise sur la paroisse; « les collecteurs de l'année imposent ensuite chacun des « habitants proportionnellement à ses ressources pré- « sumées, mais ne tiennent nul compte des terres situées « dans la paroisse quand le propriétaire réside ailleurs.

« C'est là ce qui en France écrase tant le paysan. Les « collecteurs font ordinairement la répartition d'une « manière très-inégale. Il y a bien un appel pour ceux « qui sont trop imposés, mais c'est un remède dont je « ne trouve pas qu'on use beaucoup. » — C'est le ton froid d'un témoin et d'un historien : Locke a en horreur toute déclamation; mais le fait seul de s'enquérir de ces détails et de les prendre à cœur, est d'un philanthrope plus encore que d'un observateur et d'un curieux.

En quittant Bordeaux, il remonte la Garonne, passe par Toulouse et se retrouve au commencement d'octobre à Montpellier. Mais il n'y reste qu'une semaine. Son dessein était de gagner l'Italie et Rome pour y passer l'hiver. Je ne sais au juste ce qui l'en empêcha; la rigueur de la saison dans les Alpes, à ce qu'il semble. C'est à Lyon, qu'il dut renoncer à son projet, non sans une vraie déception. « Quand tout le monde irait à Rome, « je crois que moi jamais. Deux fois j'ai été bien décidé, « le moment fixé, la compagnie d'accord; deux fois j'ai « été déçu. Je suis venu de Montpellier ici en toute « hâte en vue de ce voyage; mais le vieux père hiver, « armé de ses neiges et de ses glaçons, monte la garde « sur le mont Cenis et ne veut pas me laisser passer. Si « je n'étais pas accoutumé à voir la fortune disposer de « moi contrairement à mes desseins et à mon attente, « je serais fort en colère de me voir ainsi barrer le « chemin, quand je me croyais déjà presque aux portes « de Rome, et certain de monter avant peu de jours au « Capitole, suivant la trace des Scipions et des Césars. « Mais je suis payé pour savoir que c'est une témérité « de faire aujourd'hui des projets pour demain, et qu'une « pauvre bulle comme moi, devrait se laisser emporter « au caprice du vent et de la marée sans prétendre di- « riger ses mouvements. Je pense que j'apprendrai à « faire ainsi dans la suite : c'est le plus sûr moyen d'être « en repos. »

XI

Paris le consola. Il y revint directement (milieu de novembre) et y demeura jusqu'au printemps. Il logeait dans le faubourg Saint-Germain, à quelques minutes de Toynard, « au dessus de la boutique d'un apothicaire ». Quoique sa santé ne fût pas toujours bonne, il semble qu'il eût alors un peu moins à s'en plaindre: « Je ne sais « si tous les ortolans de France pourraient me communi- « quer un seul grain de leur graisse ; mais je serai fort « satisfait si, à mon retour; je puis seulement maintenir « ma pauvre maison comme elle est à cette heure ; je « n'ai nul espoir de la voir jamais en beaucoup meilleur « état. »

Il harcèle de nouveau Mapletoft, de plus en plus décidé à se marier. « Je ne puis m'empêcher de toucher, « en passant, ce chapitre, voyant bien que vous soupirez « toujours après le mariage. Mais si vraiment vous êtes « assez abandonné pour en venir là, et si, comme tant « d'autres maris amoureux, vous dites à votre femme « qui vous a dissuadé, dans quelle situation je vais me « trouver! Tout ce qui me tranquillise, c'est qu'il n'y a « là de ma part aucune hostilité personnelle contre les « femmes, et que je suis sûr de n'avoir que de l'amitié « pour vous. »

Dans ce dernier séjour à Paris, il semble se donner à peu près les mêmes occupations et les mêmes plaisirs que l'hiver précédent; mais moins étourdi par la multiplicité et la nouveauté des choses, il pénètre davantage dans l'intimité des personnes. Les observations de mœurs et les réflexions philosophiques tiennent un peu plus de place dans son journal et dans ses lettres, à en juger par les trop rares échantillons que j'ai sous les yeux.

« Au lever [1] du roi, que j'ai vu ce matin à Saint-Ger-
« main, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la grande
« dévotion du prince, laquelle est exemplaire. A peine
« habillé, il va dans sa ruelle, où il s'agenouille pour
« faire sa prière, ayant plusieurs prêtres agenouillés de
« même à côté de lui. Dans cette posture, il reste un bon
« moment, sans être dérangé par le bruit et le bourdon-
« nement de tout le reste de la chambre, qui est pleine
« de gens causant entre eux. »

Une pointe de malice est visible dans ce récit, comme le fait bien remarquer M. Fox Bourne. Locke avait plus que du respect pour la religion ; il était lui-même d'une piété véritable, nous en aurons tout à l'heure des preuves. Mais, par cela même, il ne pouvait voir sans déplaisir la religion mêlée à l'étiquette, la prière donnée en spectacle.

Est-ce la vue d'une cour et d'une société toutes sous l'empire de la mode, de la routine et du convenu, qui lui inspira les réflexions suivantes, je ne sais ; mais la page que voici fut écrite à Paris, en décembre 1678. La vérité qu'elle exprime, familière à tous les moralistes, presque un lieu commun aujourd'hui, n'est pas toujours assez présente, du moins chez nous, à l'esprit des législateurs et des politiques.

« La principale source des actions des hommes, la
« règle par laquelle ils se conduisent et la fin à laquelle
« ils tendent, semble être l'honneur et la réputation ; et
« ce qu'ils évitent à tout prix, c'est la plupart du temps
« la honte et la disgrâce. C'est ce qui fait que les Hurons,
« et d'autres peuples du Canada, endurent avec tant de
« constance des tourments indicibles. C'est ce qui fait
« les marchands dans tel pays, les soldats dans tel autre.
« C'est ce qui fait qu'on apprend, ici la théologie, là la

1. Locke écrit *levée* en français ; a-t-il été trompé par une connaissance insuffisante de la langue ? ou disait-on encore alors *la levée* du roi?

« physique et les mathématiques. C'est ce qui taille les
« vêtements des femmes, ce qui détermine les modes
« pour les hommes et leur fait supporter toutes les in-
« commodités. C'est ce qui fait les ivrognes et les hom-
« mes sobres, les larrons et les honnêtes gens ; ce qui
« fait que les voleurs ne se trahissent pas entre eux. Les
« religions sont soutenues par ce sentiment et les fac-
« tions entretenues. La honte d'être mésestimé de ceux
« avec qui l'on a vécu et auprès de qui l'on voudrait se
« rendre recommandable, est le grand mobile qui fait
« agir la plupart des hommes et qui les guide. Où les
« richesses sont en honneur, la fourberie et l'injustice
« qui les procurent ne font pas mauvaise figure, parce
« que, le bien une fois acquis, l'estime le suit, de même
« qu'en certains pays la couronne anoblit le sang. Là où
« le pouvoir, et non le bon usage qu'on en fait, donne la
« réputation, tout ce qui sert à l'atteindre, injustice,
« fausseté, violence et oppression, passe pour sagesse et
« habileté. Est-ce l'amour du pays qui est en crédit ?
« Nous voyons alors une race de vaillants Romains ; mais
« que la seule chose à la mode soit d'être un favori de
« cour, voilà ces mêmes Romains qui dégénèrent tous en
« flatteurs et en délateurs. Aussi, pour gouverner bien le
« monde, faudrait-il considérer plutôt quelles modes
« l'on crée que quelles lois on fait. Quelque usage qu'on
« veuille établir, il n'est besoin que d'y attacher la répu-
« tation. »

XII

Shaftesbury, qui venait de sortir de la Tour de Londres et d'être fait président du Conseil privé, rappelait Locke : il partit de Paris le 22 avril 1679 pour gagner Calais par Clermont, Amiens, Abbeville et Boulogne. C'est sans nul

plaisir qu'il quittait la France ; on le voit bien par une lettre qu'il écrit de Calais à Toynard, et dans laquelle il est impossible de ne pas voir autre chose que l'expression d'un regret banal : « Vous êtes sûrement le meilleur « des amis et le pire des consolateurs. Depuis Paris jus- « qu'ici, j'ai été aussi misérable que possible de la perte « que je faisais en vous quittant..... Je pense aux aimables « entretiens que nous avions, à tout le profit que j'au- « rais, si j'étais toujours avec vous... Dans cet état d'es- « prit, mécontent de mon voyage, de Calais, de moi- « même et de toutes choses, votre lettre m'arrive, je « l'ouvre : je n'y trouve rien qu'un récit des joyeuses « réunions qui vont leur train à Paris. Pauvre consola- « tion, pour un homme qui a dit adieu à votre ville, et « que ne réjouit nullement la perspective du retour dans « son pays natal [1]. »

Le yacht *Charlotte*, levant l'ancre à Calais le 28 avril, à onze heures, aborda le 30 à Londres, après avoir perdu un jour dans la Tamise, faute de vent. L'absence de Locke avait été de trois ans et demi. Il a maintenant quarante-six ans.

Les papiers de Shaftesbury (probablement détruits en grande partie pour la période troublée dans laquelle nous entrons), ne nous apprennent à peu près rien de la part que Locke pût prendre aux affaires pendant le nouveau passage de son patron au pouvoir. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il lui demeura attaché dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Peu d'époques de l'histoire d'Angleterre sont plus tristes que cette fin du règne de Char-

1. Certainement, il y a quelque exagération de pure politesse dans cette lettre ; mais Locke, sans nul doute, avait conçu de l'attachement pour la France et pour Paris. Plus d'une fois il parle avec l'admiration la plus sincère non-seulement de ses amis français, mais de personnages dans l'intimité desquels il n'avait pu entrer. Par exemple, visitant la bibliothèque de De Thou, qui allait être mise en vente, il rencontre là le jeune prince de Conti, et en fait, à cette occasion, le plus brillant éloge.

les II. Si ce n'est pas tout à fait la guerre civile, c'est une lutte acharnée entre le parti « papiste », désormais tout puissant dans l'entourage du roi, et le parti national, déplorablement divisé. Pendant que la Cour la plus dissolue et la plus dénuée de patriotisme qui se fût vue, reçoit du roi de France, à titre de « pension », les subsides que le Parlement lui refuse, et affiche le dessein d'imposer bientôt au pays la religion catholique avec la royauté du duc d'York, le parlement et la nation font une vaillante résistance sous la conduite de Shaftesbury et de Halifax; mais Shaftesbury veut faire proclamer héritier du trône le duc de Monmouth, fils naturel du roi; Halifax, au contraire, tient pour le prince d'Orange, et, faute d'entente, on va laisser, après des années de lutte, la couronne passer sur le front de ce même duc d'York, que la Chambre des Communes dénonce ouvertement comme « fauteur des conspirations papistes », et déclare à ce titre, « incapable de régner sur l'Angleterre. »

Singulière situation que celle de Shaftesbury dans cette crise, au moment où Locke revient auprès de lui. Le roi avait dû, pour calmer l'émotion populaire, lui ouvrir les portes de la Tour et l'appeler à la présidence de son Conseil, mais dans ce Conseil même il était, comme la plupart de ses collègues, en hostilité avec la Cour, restait pour ainsi dire, un des chefs de l'opposition, si on peut appeler de ce nom la majorité de la nation, occupée à combattre les tendances de son souverain. Ainsi, c'est malgré lui et malgré le Conseil, que le roi proroge (en mai), puis dissout (en juillet 1679), une Chambre élue depuis cinq mois à peine. Evidemment, un tel état de choses ne pouvait durer. Comprenant qu'il ne servait qu'à masquer aux yeux du pays la tactique du parti catholique et les desseins du roi, Shaftesbury cessa dès le mois d'août d'assister aux séances du Conseil; et le 15 octobre, on le congédia.

Un an se passe sans que le nouveau Parlement soit

convoqué; mais il faut bien enfin le réunir, 21 octobre 1680, pour en obtenir de l'argent. L'argent est refusé, malgré le prétexte, qui était de sauver Tanger des Maures. Le « bill d'exclusion » voté contre le duc d'York ne laisse d'ailleurs pas de doute sur l'énergie de la Chambre : elle est à son tour prorogée le 10 janvier, dissoute le 18.

Contre cet abus de la prérogative royale, Shaftesbury proteste; par tous les moyens en son pouvoir, il excite le pays à tenir bon; et quand la nouvelle Chambre est invitée à se réunir à Oxford le 21 mars 1681, nous le trouvons parmi ceux qui croient devoir répondre à cette bravade de la Cour à l'égard de l'opinion par une suprême défiance et d'injurieuses précautions. On convient que chaque membre du Parlement se rendra à Oxford avec une bonne escorte de serviteurs armés, pour se défendre au besoin contre un coup de force.

J'insiste un peu sur l'histoire générale de ces années, quoique nous sachions mal le rôle qu'y joua Locke, ou plutôt à cause de cela même. En constante sympathie d'opinion avec Shaftesbury, tout porte à le croire, il fut toujours son confident, souvent son collaborateur intime. Au moment où le comte vient à Oxford pour la session du Parlement, Locke l'y accompagne, et lui procure même un appartement dans la maison d'un de ses anciens maîtres.

Cette session d'Oxford fut de cinq jours. Le parlement, inflexible comme les précédents, eut le même sort. Ce fut le dernier du règne.

Que Shaftesbury exaspéré ait alors oublié toute prudence, on le croit sans peine. Toujours est-il que le 2 juillet, il est arrêté, accusé de trahison, jeté à la Tour encore une fois. Il y resta jusqu'au 24 novembre, date où un verdict du grand Jury l'acquitta et lui rendit la liberté sous caution.

Circonspect et modéré comme il était, nous pouvons

être sûrs que Locke évita, autant que possible, d'encourager le comte et, en tout cas, de s'engager lui-même dans une entreprise décidément violente et illégale. A coup sûr, il détestait le parti de la Cour pour sa bigoterie et ses désordres. Il était trop attaché à la religion nationale, trop ami de la liberté politique, trop déçu (lui qui avait salué jadis la Restauration comme une ère de tolérance religieuse et d'apaisement), pour ne pas souhaiter la fin d'un règne honteux, mortel à la dignité, à la puissance, à la fortune de l'Angleterre. Mais il souffrait bien plus en philosophe qu'en homme de parti, du mal dont il était témoin. Il avait des dégoûts, peut-être des colères; il était plein de tristesse; mais tenir un rôle dans un complot n'était pas de son tempérament. Homme d'action, il l'était autant que personne, à ses heures, à sa manière. Nous le verrons habile et intrépide polémiste. Un des premiers, il mit en œuvre la force de l'opinion et apprit à ses compatriotes, ce que depuis nous apprenons d'eux, la puissance de la raison, agissante et militante, armée de la seule légalité. Mais par là même, il était tout le contraire d'un conspirateur.

XIII

Que fait-il dans cette période si tourmentée, qui précède et qui suit le Parlement d'Oxford ? Fidèle à Shaftesbury, de cœur avec lui, vraisemblablement informé de ses desseins, c'eût été miracle qu'il échappât au soupçon de complicité. Mais que peut-il rester de cette accusation, pour qui connaît son caractère et prend la peine de regarder les faits ? Les renseignements abondent sur ses occupations à cette époque : Interrogeons-les.

Il écrit à ses amis des lettres d'une tendresse presque féminine, supplie Toynard de venir le voir à Londres, et,

en désespoir de cause, parle de faire lui-même un nouveau voyage à Paris. Si, dans ces lettres, il fait allusion au misérable état de son pays, c'est pour rappeler à son ami un projet chimérique et charmant qu'ils avaient caressé ensemble dans leurs longues causeries, et sur lequel sa pensée venait toujours se reposer aux heures de découragement. « Fuyons ces horreurs; mettons le « vaste océan entre nous et tant de *méchantes gens* : « voyons si nous ne pourrons pas trouver la paix pour « nous-mêmes, à défaut de soulagement pour autrui, « dans quelque lointaine Atlantis ou Utopie, où il nous « soit donné de vivre heureux et d'achever nos théo« ries sur le progrès et le bien-être social. » — L'île Bourbon, la Caroline, étaient les lieux où de préférence il plaçait son rêve. Bien des notes éparses dans son journal, sous la commune rubrique « Atlantis, » permettraient peut-être, si on les rapprochait, de retracer les traits principaux de cette société idéale où il eût voulu fuir la corruption de son temps. Mais ses biographes et éditeurs anglais ont mieux aimé jusqu'ici ne point les publier, de peur que sa pensée ne fût interprétée à faux sur des indications insuffisantes.

Dans ce même temps, la médecine semble être son principal soin. Quoique bachelier seulement, tout le monde l'appelle le *docteur* Locke. S'il n'a point de clientèle proprement dite (sa santé ne lui eût guère permis d'en avoir, et nous le trouvons souvent hors de Londres), il soigne certainement quelques malades, car son journal nous offre, pêle-mêle avec de menus comptes d'argent, revenus et dépenses, prêts et emprunts, repassages de rasoirs et achats de cravates), des notes médicales fort précises sur des cas très-déterminés. Quant à ses propres maladies, c'est avec une extrême attention qu'il en suit la marche au jour le jour. Nous avons pour ainsi dire heure par heure, l'histoire d'une fièvre qu'il eut en septembre 1679, à la campagne, chez

un ami qu'il était allé soigner. C'est l'époque où il commence à extraire des ouvrages de Sydenham, en y mêlant ses observations et ses réflexions personnelles, tout ce qui l'intéresse particulièrement; par exemple et surtout, sur l'étude de la phthisie [1]. Il n'avait que trop de compétence sur ce point; mais je serais curieux de savoir ce que penseraient nos médecins du traitement que Sydenham conseillait, et dont Locke disait se trouver bien : « Je ne sache pas que l'exercice prolongé du cheval en « bon air, ait jamais manqué d'être un remède efficace. « Il rafraîchit les poumons et le sang envahis par une « chaleur hectique, et, bien qu'il ait eu souvent de bons « effets dans l'hypocondrie et autres affections; cet exer- « cice fait mieux encore dans la phthisie que dans tout « autre cas. En excitant la chaleur naturelle des organes « glandulaires séparatoires, situés la plupart dans le bas « ventre, il active leurs diverses fonctions, et le sang « est par là dépuré et pour ainsi dire renouvelé. Dans « ses voyages, le malade n'a aucun régime à observer : il « peut boire et manger ce qui va le mieux à son appétit. « Qu'il prenne seulement garde de ne coucher que dans « du linge bien sec ; car le linge humide aurait bientôt « ramené tout le mal. »

Locke se déplaçait volontiers, tantôt à Londres, tantôt à Oxford [2], le plus possible, à la campagne, fuyant, surtout l'hiver, « l'abominable fumée de la ville. » Deux ou trois fois encore, de loin en loin, il retourna dans le Sommersetshire, où était tout son bien et ce qui restait de sa famille. Soit pour ces voyages, soit simplement pour ses promenades dans la banlieue, (où souvent il rési-

1. *Extraits of Sydenham's physic books and some good letters on various subjects*, manuscrit à la bibliothèque Bodleïenne. Publié en 1845 sous ce titre : *Anecdota Sydenhamiana*.

2. Il dut songer un moment à fixer de nouveau sa résidence à Christ Church, car il renouvelle son costume de *student* : « Pour une nouvelle toge, 2 livres, 12 sh. »

dait de préférence), il avait, semble-t-il, deux chevaux dans son écurie. « Les grandes villes, je le vois bien, « sont des lieux ensorcelés d'où l'on a mille peines à « sortir... J'ai là deux chevaux qui, depuis quinze jours, « ne m'ont rendu d'autre service que d'exercer leurs « dents. Comme ce n'est pas être de grand usage, je « voudrais bien voir messieurs les Cartésiens inventer « des machines telles, qu'on pût les monter à son gré « sans leur faire manger ni foin ni avoine quand elles ne « feraient rien. Mais ces philosophes vont toujours par- « lant de machines et ne produisent jamais rien qui « serve. »

Pour le dire en passant, depuis son retour de France, l'animal machine est un continuel sujet de plaisanterie dans ses lettres. « On dit que l'éléphant est le plus sage « des animaux... Si *messieurs les Cartésiens* lui trou- « vaient une glande pinéale proportionnée au volume de « son corps, ne devraient-ils pas dire que c'est un ani- « mal qui a une grande âme ? Mais je ne voudrais pas « qu'on donnât aux éléphants du papier et de l'encre, « s'il est vrai qu'ils sont capables d'écrire, de peur qu'ils « ne fissent savoir à la postérité, en leurs écrits, que « c'est nous autres hommes qui ne sommes que des « machines, et qu'eux seuls possèdent l'intelligence... « Vous conviendrez qu'ils ne seraient pas trop mal fondés « à soutenir cette thèse dans leurs traités philosophi- « ques. »

Ces boutades ne sont pas les seuls signes que nous ayons des dispositions critiques où il est maintenant à l'égard de la philosophie cartésienne. Parmi les notes d'un caractère philosophique semées çà et là dans ses cahiers, il en est une d'avril 1682 qui est, de point en point, une réfutation de la fameuse preuve de l'immortalité de l'âme contenue dans les *Méditations*.

La même année, il écrivit un plaidoyer en faveur du *nonconformisme*, « a defence of nonconformity », en ré-

ponse aux violences d'un ancien protégé de Shaftesbury, Edward Stillingfleet, alors doyen de Saint-Paul [1]. C'est moins une œuvre de polémique qu'une étude théorique sur la tolérance, dans l'esprit du traité mentionné plus haut. Peut-être ses amis eurent-ils connaissance de cet écrit, mais, par prudence sans doute et par amour du repos, il ne le donna pas au public : tant il était peu fait pour les luttes aventureuses où se plaisait Shaftesbury.

Il y a donc toute présomption, je le répète, qu'il ne prit aucune part active dans les complots de son patron, si complots il y eut [2]. Mais il faut bien l'avouer, pour les contemporains, les apparences étaient contre lui : ses ennemis avaient beau jeu à l'accuser. On lui prêta les plus violents pamphlets du parti Whig. Un certain Humphrey Prideaux, qui paraît avoir joué en tout cela un rôle peu avouable, épia tous ses mouvements, le dénonça comme entretenant des relations avec les partisans les plus compromis du duc de Monmouth. Ce fut bien pis quand Shaftesbury, acquitté et redevenu libre aux acclamations du peuple, présuma assez de ses forces pour entreprendre étourdiment, cette fois presque à visage découvert, de susciter une révolution. Il échoue et n'a que le temps de se réfugier en Hollande (novembre 1682), où il meurt bientôt d'une attaque de goutte (31 janvier 1683).

Locke ne se crut pas d'abord menacé, ou fit du moins comme s'il eût été en pleine sécurité. C'est lui qui, au

1. Stillingfleet avait prêché et publié un sermon « On the mischief of separation » bientôt suivi d'un véritable traité : *The Unreasonableness of separation*. La réponse de Locke n'est connue que depuis la publication de Lord King.

2. La présomption est plus forte encore pour qui a sous les yeux mille détails que je ne puis reproduire ici, mais qui sont des traits de caractère; par exemple, à cette époque même (ayant cinquante ans), il adresse « à une jeune femme qui ne pouvait jamais rester chez elle, » des vers, assez mauvais d'ailleurs, mais qui ne sont pas à coup sûr d'un conjuré.

nom de la famille, s'occupe de faire revenir à Londres les cendres du défunt; et il assiste en première ligne aux funérailles [1]. Le nouveau comte, celui-là même dont il avait été un moment le gouverneur et qu'il avait marié, était un personnage médiocre de tout point, à qui, dit-on, il reprocha un jour avec une mâle franchise son ingratitude et ses mauvais procédés à l'égard de sa mère, la comtesse douairière. Son fils, Antoine, qui sera le troisième Shaftesbury ou Shaftesbury le philosophe, avait alors douze ans et demi; Locke l'avait vu naître, et presque dès le berceau, à la demande de son grand-père, avait dirigé son éducation [2]. Ce soin lui fut retiré, et tout fait croire que ce ne fut pas sur son conseil qu'on envoya l'enfant à l'école de Winchester. Celui-ci, devenu homme, aura d'ailleurs le bon goût d'être fier de son premier gouverneur et de rechercher son amitié. L'auteur des *Caracteristics* se fera un titre de gloire des liens de sa famille avec l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement*.

Cependant Locke s'aperçut bientôt à quel point son intimité avec Ashley l'avait rendu suspect au pouvoir. En vain il mène la vie la plus paisible, tout entier à son amitié naissante par cette Damaris Cudworth, qui deviendra tout à l'heure lady Masham, et tiendra tant de place dans ses dernières années [3]; il n'y a plus de

1. Il fit pour lui cette épitaphe qui fut gravée sur le tombeau : *Comitate, acumine, suadela, consilio, animo, constantia, fide, vix parem alibi invenias, superiorem certe nullibi. Libertatis civilis, ecclesiasticæ, propugnator strenuus, indefessus. Vitæ publicis commodis impensæ memoriam et laudes, stante libertate, nunquam obliterabit tempus edax, nec edacior invidia.*

2. Cette direction, toute générale sinon purement nominale dans les premières années, était devenue plus effective depuis le retour de France. Locke faisait souvent le voyage de Clapham pour voir l'enfant et donner des instructions précises à sa gouvernante et à ses maîtres.

3. C'est la fille du philosophe Cudworth; elle a alors vingt-quatre ans. Peu de femmes semblent avoir joint à toutes les grâces féminines une pareille fermeté d'esprit.

ıreté pour lui ni à Londres, où le gouvernement est de
us en plus ombrageux, ni à Oxford, où il serait entouré
ennemis. Il se retire d'abord à Pensford où il croit se
ire oublier ; mais au mois d'août, il juge décidément
us prudent de s'embarquer à son tour pour la Hollande.
A peine était-il à Amsterdam, qu'il reçut une lettre du
octeur Fell, évêque d'Oxford et doyen de Christ Church,
ınvitant à venir se défendre contre de graves accusa-
itions. Cet honnête homme, persuadé de l'innocence de
ocke, voulait le sauver par une enquête régulière et
vait eu le courage de répondre en ce sens à une pre-
ıière missive de la Cour, lui enjoignant de rayer du
ombre des *students* ce factieux et cet ennemi du roi.
Iais on lui fit savoir que l'enquête était toute faite et
u'il eût à prononcer l'expulsion sans délai.

«... Comme nous avons reçu information de la conduite
actieuse et déloyale de Locke, un des *students* de votre col-
ège, nous avons jugé à propos de vous signifier notre vo-
onté et bon plaisir, qui est que vous l'écartiez incontinent de
ıa place de *student* et le priviez de tous les droits et avan-
ages y appartenant; et pour ce faire, les présentes vous
ıeront garants...

« Par commandement de Sa Majesté,

« SUNDERLAND. »

Locke sut toujours gré au doyen de n'avoir cédé qu'à
regret, et après cette résistance : il n'était d'ailleurs
nullement disposé à revenir se disculper.

XIV

Son séjour en Hollande dura cinq ans et demi, et fut
aussi favorable à sa santé que décisif pour sa gloire. Cet

asile de la pensée indépendante, ce refuge de tous les libres esprits, le seul pays de l'Europe où régnât alors quelque tolérance, lui tint lieu de cette Utopie qu'il avait parfois rêvé d'aller fonder au delà de l'Océan. Il trouva là des amis inappréciables, deux surtout, Limborch et Le Clerc, qui lui donnèrent foi en lui-même et non-seulement l'affermirent dans ses pensées, mais le décidèrent enfin à les communiquer au public. Peut-être que sans eux, modeste et timide comme il était, il n'eût jamais rien imprimé.

Limborch était professeur de théologie, Le Clerc professeur de belles-lettres, de philosophie et d'hébreu dans la petite Église libre des Remontrants : tous deux, aussi remarquables par le caractère que par la science, étaient au premier rang parmi ces « latitudinaires » calvinistes, véritable élite intellectuelle; le premier[1], plus tendre, plus religieux, surtout occupé d'exégèse et de morale; le second, excellant dans la critique et alors même en train de fonder la *Bibliothèque universelle*, revue aussi savante et non moins goûtée que celle de Bayle [2].

Locke consentit à collaborer à cette revue, où il donna successivement une « Méthode nouvelle de dresser des recueils », un « Essai critique sur la poésie des Hébreux », plusieurs comptes rendus d'ouvrages anglais, et enfin, dans le numéro de janvier 1688, un abrégé de l'*Essai sur l'entendement*. Cet abrégé en 92 pages, traduit en français par Le Clerc, portait en tête : « Extrait

1. M. Fox Bourne a trouvé, dans la Bibliothèque des Remontrants, trente-quatre lettres inédites de Locke à Limborch et de nombreuses copies des lettres de Limborch à Locke.

2. La première *revue* qui parut en Europe fut le *Journal des Savants*, 1665; la même année, la Société royale commença la publication des *Philosophical transactions*. En 1684, Bayle fonda ses *Nouvelles de la république des lettres*, la première revue critique vraiment indépendante, et, deux ans après, Le Clerc fit paraître la *Bibliothèque universelle*.

d'un livre anglais qui n'est pas encore publié, intitulé *Essai philosophique concernant l'entendement*, où l'on montre quelles sont l'étendue de nos connaissances certaines et la manière dont nous y parvenons : communiqué par M. Locke. »

D'autre part, c'est à la demande de Limborch que Locke écrivit en 1685 (sans se décider, il est vrai, à la publier) cette célèbre *Epistola de tolerantia*, où il reprenait et complétait avec une autorité nouvelle les idées indiquées dans son *Essai* de 1667. La différence est que l'*Essai* traitait surtout des relations du gouvernement avec les Églises, tandis que la *Lettre* prêche aussi, et tout d'abord, la tolérance mutuelle entre chrétiens de toutes les confessions.

Une seule chose gâta à Locke la paix de cet exil volontaire : le contre-coup des secousses politiques en Angleterre. En vain il avait commencé par éviter autant que possible d'entrer en relations avec les réfugiés politiques anglais, visitant les provinces du Nord, puis séjournant tour à tour à Leyde, à Utrecht, à Rotterdam : il était nécessairement suspect de conspirer avec les autres. Lorsqu'à la mort de Charles II et à l'avénement de Jacques II (1685), le duc de Monmouth échoua dans sa folle tentative d'insurrection et fut exécuté, le nom de Locke figura (le dernier) sur la liste de 84 conspirateurs, signalés au gouvernement hollandais par la Cour d'Angleterre comme « complotant contre la vie du roi Jacques et la paix de la nation anglaise », et dont on demandait l'extradition. Troublé au delà de toute expression, Locke vécut longtemps caché à Amsterdam, chez un certain docteur Veen. Là, Limborch venait souvent le voir, causer philosophie ou théologie avec lui, faire diversion, autant que possible, au mortel ennui de cette retraite forcée. De son côté, il s'aventurait parfois, la nuit venue, jusque chez Limborch; mais il prenait soin de s'annoncer. « Vous me donnez toujours tant de preuves de

« votre bonté et de votre amitié, que je me hasarde à « vous demander de nouvelles faveurs. Je suis très-impatient de vous voir, ayant mille choses à vous dire. « S'il vous plaît recevoir ma visite ce soir, je viendrai « chez vous après neuf heures. » On a peine à croire que le danger fût bien réel. Si désireux que pût être Guillaume d'Orange de rester en bons rapports avec son beau-père, il n'était pas homme à lui livrer le philosophe; et les autorités locales d'Amsterdam étaient encore moins d'humeur, s'il est possible, à faire du zèle pour le roi d'Angleterre. Locke, néanmoins, était sérieusement alarmé. L'immobilité, d'ailleurs, lui était insupportable: il crut bien faire de quitter la ville.

Il voyagea sous des noms d'emprunt [1], alla jusqu'à Clèves, se vit éloigner d'Utrecht par la prudence ombrageuse des magistrats.

Cependant ses amis de Londres étaient intervenus en sa faveur; ils obtinrent pour lui le « pardon » du roi. Mais lui, tout en les remerciant, répondit que, n'ayant à se reprocher aucun crime, il ne pouvait accepter aucun pardon. Cet incident et une maladie qu'il fit à Rotterdam furent d'ailleurs pour lui des occasions d'éprouver le délicat et fidèle attachement de ses nouveaux amis. Il faut citer parmi eux, avec Limborch et Le Clerc, Guénellon, qu'il avait déjà rencontré à Paris, et le quaker Benjamin Furly, avec qui il se lia étroitement à Rotterdam.

XV

Quand arriva la grande révolution de 1688, c'est en favori et ami des nouveaux souverains qu'il rentra en

1. Il prit notamment le nom de Lamy.

Angleterre. Guillaume d'Orange, à qui l'avait présenté depuis peu lord Mordaunt, l'avait pris en estime singulière, l'avait fait confident de ses desseins, et finalement, en quittant la Hollande, l'avait prié de rester auprès de la reine Marie, pour faire la traversée avec elle quand le moment serait venu.

Débarqué à Greenwich le 12 février 1689, son premier soin fut de faire enfin imprimer l'*Essai sur l'entendement*. La dédicace [1] est datée du 24 mai, et l'ouvrage fut mis en vente quelques mois après, dès le commencement de 1690. Locke toucha 30 livres pour ses droits d'auteur.

Le roi, qui à tout prix voulait le voir au service de l'État, le pria tout d'abord d'aller comme ambassadeur auprès de son allié l'Électeur de Brandebourg, Frédéric, qui bientôt va être roi de Prusse. Il refusa, craignant pour sa santé la rigueur du climat, puis aussi, chose plaisante, les nécessités du métier, vu les mœurs allemandes. « Si leur ciel est trop froid, autre chose irait « fort mal à ma constitution : ils sont trop grands bu- « veurs. Je sais bien qu'on peut refuser de faire comme « eux, mais alors je prendrais plus de soin de ma santé « que des affaires du roi. Il n'importe pas peu, dans de « tels postes, de se rendre agréable aux gens à qui l'on « a affaire en s'accommodant à leurs usages. La moitié « au moins de mon rôle consisterait, j'imagine, à savoir « ce qui se fait; or, je ne connais pas au monde un « instrument d'inquisition comparable à une bouteille « bien maniée, pour arracher aux gens leurs pensées. « — Si donc il m'appartenait de donner un avis dans le « cas présent, je dirais que l'intérêt du roi est d'envoyer « là un homme dont les moyens soient à la hauteur de

1. On lui a reproché, comme trop humble et trop flatteur, le ton de cette dédicace à lord Pembroke; mais elle est tout simplement dans le goût et les habitudes du temps.

« la situation, capable de boire sa part, plutôt que « l'homme le plus sobre du royaume[1]. »

On insista en lui offrant Vienne, mieux encore, en le priant de désigner lui-même le poste qui lui plairait; mais il tint bon, disant qu'il ne se croyait pas fait pour de si lourdes responsabilités, qu'il trouverait moyen de servir plus utilement à Londres même la cause du roi et de la Révolution.

C'est alors qu'à la prière de lord Mordaunt, désormais comte de Monmouth et plus tard comte de Peterborough, il accepta les fonctions de « Commissaire des appels », qu'il garda jusqu'à sa mort. Satisfait d'un traitement de deux cents livres que cette charge lui valait, Locke ne voulut pas réclamer au Trésor mille livres d'arrérages auxquels il avait droit. Il renonça de même à se faire réintégrer dans sa place de *student* à Oxford, de peur de causer des embarras et de déposséder son successeur. De toutes les manières et de toutes ses forces, il travailla à l'apaisement des partis, à l'établissement de la liberté, surtout de la liberté religieuse, aidant et conseillant ses amis les Whigs dans la préparation des bills de « compréhension » et de « tolérance ». — « Vous « savez sans doute que la tolérance est maintenant « établie chez nous par une loi, écrit-il à Limborch « après le vote de ce dernier bill. Ce n'est pas encore « une tolérance aussi large que vous la souhaiteriez, « vous et les vrais hommes comme vous, libres de toute « arrogance religieuse et de toute haine; mais c'est « quelque chose d'avoir fait si peu que ce soit. Avec cet « humble commencement, j'espère qu'on posera des « bases sur lesquelles puisse s'élever l'église de Christ. »

De cette époque sont ses ouvrages de théorie politique, ses deux *Traités sur le gouvernement*, l'un consacré à réfuter le droit divin, l'autre à fixer le rôle et les

1. Lettre à Mordaunt, du 21 février 1689. (Lord King, p. 173.)

devoirs du « gouvernement civil », à défendre les droits du peuple. Nous verrons ce qu'il faut penser de cette contre-partie du *de Cive*, inspirée par le désir de fortifier le gouvernement de Guillaume d'Orange, comme le *de Cive* l'avait été par le désir de soutenir Charles I[er].

En même temps, on traduit en anglais son « Epistola de tolerantia », qui venait de paraître à Gouda sans nom d'auteur et à son insu [1]. Cette traduction eut deux éditions coup sur coup, mais suscita de vives attaques, comme il fallait s'y attendre dans un pays si profondément divisé. A celles de ces attaques qui lui parurent de bonne foi, Locke répondit par deux nouvelles lettres signées : *Philanthropus*, dont l'une est de mai 1690, l'autre de juin 1692.

Ce qu'était alors sa religion, deux pages nous l'apprennent, dans lesquelles il avait condensé en onze articles le *credo* et le règlement d'une petite « Société des Chrétiens pacifiques », formée ou du moins projetée par lui et ses amis. Voici ce curieux morceau, expression définitive de sa croyance religieuse et de son idéal moral au temps de sa pleine maturité.

« 1) Nous pensons que rien n'est nécessaire à savoir et à croire pour être sauvé, que ce que Dieu a révélé.

« 2) Nous ouvrons donc nos rangs à tous ceux qui, en sincérité, reçoivent la parole de vérité révélée dans l'Ecriture, et obéissent à la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde.

« 3) Nous ne jugeons aucun homme d'après ce qu'il mange ou ce qu'il boit, ni d'après ses vêtements, ni d'après les jours qu'il observe, ni d'après aucune pratique extérieure; mais nous laissons à chacun pleine liberté d'user des choses extérieures qui peuvent le mieux selon lui, contribuer à éta-

1. Sous ce titre : Epistola de tolerantia ad clarissimum virum TARPTOLA (*Theologiæ Apud Remonstrantes Professorem*, *Tyrannidis Osoren*, *Limborchium*, *Amstelodamensem*); scripta a PAPOILA (*Pacis Amico*, *Persecutionis Osore*, *Johanne Lockio*, *Anglo*.)

blir l'homme intérieur dans la droiture, la sainteté et le véritable amour de Dieu et du prochain en Jésus-Christ.

« 4) Si quelqu'un trouve difficiles à comprendre certaines parties doctrinales de l'Écriture, nous lui recommandons : 1° d'étudier l'écriture en humilité et simplicité de cœur ; 2° de prier le Père des lumières de l'éclairer ; 3° d'obéir à ce qui lui est déjà révélé, se souvenant que la pratique de ce que nous savons est le plus sûr moyen de savoir davantage, vu que notre guide infaillible nous a dit : « Quiconque fera la volonté « de celui qui m'a envoyé, celui-là aura la science. » 4° Nous laissons chacun libre de recourir aux avis et à l'assistance de ceux qu'il juge le plus capables de l'instruire, nul homme, nulle société d'hommes, n'ayant aucune autorité pour imposer ses opinions ou interprétations à d'autres hommes, fût-ce aux plus humbles des chrétiens, attendu qu'en matière de religion, chacun doit savoir, croire et répondre pour son propre compte.

« 5) Nous tenons pour un devoir strict de tous les chrétiens, de conserver l'amour et la charité au milieu de la diversité des opinions contraires. Et, par charité, nous n'entendons pas ici un vain mot, mais une tolérance et une bonne volonté effectives, portant les hommes à vivre entre eux en communion, amitié et mutuelle assistance, aussi bien dans les choses extérieures que dans les choses spirituelles. Cette charité défend donc à tout magistrat de faire, en matière de foi ou de culte, usage de son autorité et à plus forte raison de son épée, qui n'a été mise en ses mains que contre *les* malfaiteurs.

« 6) Comme la religion chrétienne, que nous professons, n'est pas une science chimérique pour fournir des spéculations à notre cerveau ou des discours à notre langue, mais une règle de droiture pour influer sur notre vie, Christ s'étant donné lui même pour nous délivrer de toute inquiétude, pour purifier et élever jusqu'à lui un peuple ardent aux bonnes œuvres, nous déclarons que l'objet de nos assemblées publiques est exclusivement : — de nous exhorter les uns les autres, laissant de côté toute controverse et toute question spéculative ; — de nous instruire et de nous encourager mutuellement dans les devoirs d'une vie honnête, qui est, on en convient, *la* grande affaire dans la vraie religion ; — enfin de prier Dieu,

pour qu'il nous assiste de son esprit, éclaire nos intelligences et triomphe de notre corruption, afin que nous puissions le servir d'une manière raisonnable et qui lui agrée, et montrer notre foi par nos œuvres, nous proposant à nous-mêmes et aux autres l'exemple de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, comme le grand modèle à imiter.

« 7) N'ayant qu'un seul maître, qui est Christ; nous ne reconnaissons point de chef dans notre assemblée; mais si quelqu'un, en esprit d'amour, de paix et d'humilité, a une parole d'exhortation à dire, nous l'écoutons.

« 8) Rien n'étant si tyrannique, rien ne s'étant montré si fatal à l'union, à l'amour et à la charité, ces grands devoirs principaux et essentiels du christianisme, que l'attachement des hommes à leurs propres opinions, et les efforts qu'ils font pour imposer ces opinions et les faire régner à la place de l'évangile de paix, afin de prévenir ces semences de dissensions et de division, et de maintenir l'unité sous la différence des opinions, que nous savons être inévitable : — si quelqu'un se montre disputeur, plus disposé à abonder en son propre sens qu'à aimer, désireux enfin d'attirer à lui des adeptes en opposition ou en guerre avec les autres, celui-là nous jugeons qu'il n'a pas appris Christ comme il devrait, et que, par conséquent, il n'est pas propre à enseigner autrui.

« 9) La convenance et l'ordre dans nos assemblées, prescrits, comme ils doivent l'être, pour l'édification, ne peuvent avoir besoin que d'un petit nombre de règles très-simples. Si, une fois fixés le temps et le lieu de la réunion, quelque autre chose demande à être réglée, l'assemblée elle-même la réglera, ou quatre frères choisis à cette occasion parmi les plus anciens, les plus modérés et les plus sages.

« 10) Tout frère qui, après admonition, continue à être un agent de discorde, nous nous retirons de lui.

« 11) Nous regardons comme un devoir, chacun et tous, de propager la doctrine et la pratique de la bonne volonté universelle et de la soumission, en tout lieu et en toute circonstance où Dieu nous en donnera l'occasion. »

Les questions économiques, d'où dépendait la prospérité nationale, ne l'occupaient guère moins que les ques-

tions politiques et religieuses, d'où dépendait la paix de l'État. Par ses *Considérations sur les conséquences de la diminution de l'intérêt et de l'augmentation de la valeur de l'argent*, il rendit un grand service à son pays et fut, sinon le fondateur, au moins le précurseur de la science économique. Ses arguments agirent sur l'opinion d'une manière lente, mais sûre, et quand les réformes qu'il demandait furent enfin opérées dans la législation, personne n'osa plus proposer comme un remède sérieux, ni surtout honnête, l'attribution aux monnaies existantes d'une valeur nominale supérieure à leur valeur réelle. Plusieurs idées, aujourd'hui courantes et fondamentales dans la théorie de la monnaie, ont été démêlées par lui le premier.

Durant ces années si remplies, sa correspondance est un peu moins active; il écrit pourtant à ses amis de Hollande, surtout à Limborch. A part quelques reproches, que celui-ci avait mérités en laissant deviner le nom de l'auteur de la *Lettre sur la Tolérance*, mais que Locke n'eût pas faits si vifs s'il eût été moins timoré, l'amitié entre ces deux hommes fut sans nuages, alla toujours se fortifiant.

Cet épisode même et les deux lettres par lesquelles il nous est connu, font bien voir le caractère exceptionnel de leur liaison : il fallait qu'elle fût inaltérable autant qu'intime pour résister, malgré l'absence et l'éloignement, à une telle crise. Les lettres sont en latin (Limborch ne savait pas l'Anglais) : lord King les a publiées dans sa 2e édition et M. Fox Bourne les a traduites en les abrégeant.

« Notre ami Guenellon, écrit Limborch le 15 avril 1690, vint à moi l'autre jour et me dit que M. Daranda lui avait dit tenir de son frère de Londres que c'était un de mes amis qui était l'auteur du traité; et il était très-impatient de savoir qui c'était. Comme j'exprimais de la surprise, il me pressa de lui

dire d'abord si l'ouvrage était de moi. Je dis que non. Alors il insista pour savoir s'il était réellement l'œuvre d'un de mes amis. J'essayai tant que je pus de tergiverser ; mais je ne pouvais dire un franc mensonge à un ami si cher. De la sorte il découvrit que personne dans notre pays, excepté moi, ne savait qui était l'auteur et n'en avait même le moindre soupçon. Comme je vous l'ai dit, je ne pouvais mentir à un homme qui, venant à savoir plus tard la vérité, aurait eu le droit de m'en vouloir, pour l'avoir trompé au sujet de quelqu'un qui est à lui aussi un ami très-cher. C'est ainsi que le secret a été dit non-seulement à Guénellon lui-même, mais en présence de son beau-père ; mais je leur ai fait prendre l'engagement solennel de ne le dire à personne autre. Il n'est pas moins vrai que ce qui n'était connu jusqu'à présent que d'une seule personne l'est maintenant de trois, et risque beaucoup plus qu'auparavant d'être divulgué.... Maintenant, y a-t-il vraiment quelque avantage à garder secret le nom de l'auteur? Votre nom attirerait quantité de lecteurs nouveaux et donnerait de l'autorité à l'ouvrage. Dès que nos deux amis ont appris qu'il était de vous, ils se sont montrés l'un et l'autre extrêmement impatients de le lire, et j'en ai donné à chacun un exemplaire. »

La réponse de Locke est d'un homme vraiment irrité :

« J'ai reçu votre lettre et je suis stupéfait du récit que vous me faites de ce qui s'est passé entre vous et le Dr Guenellon. Cela m'étonne, je dois l'avouer, que ces curieux indiscrets aient eu si peu de peine à tirer de vous (*ex te expiscari*) un secret que j'espérais être en parfaite sûreté, confié à votre garde. Il court au sujet de ce pamphlet [1] des bruits qui ne me troublaient en rien tant que l'auteur était inconnu, mais qui maintenant me menacent presque de ruine. Ce que j'aurais répondu à Guenellon quand il faisait cette enquête, vous pouvez le voir par la dernière lettre que je lui ai écrite. Mais

1. Voir plus loin, (2e partie); l'analyse de la *Lettre* en question. Malgré la vivacité de certains passages contre les « papistes », le mot pamphlet est bien impropre, et, vu la date surtout, on a peine à comprendre les alarmes de Locke.

maintenant vous avez fait connaître le nom : et tout ce que j'ai à vous dire, c'est que, si vous m'aviez confié un tel secret, je ne l'aurais jamais divulgué à quelque ami ou connaissance que ce fût, ni à aucun être humain, quelle que fût sa condition. Vous ne savez pas dans quel trouble vous m'avez jeté. Tout ce qui vous reste à faire maintenant, est de tâcher par tous les moyens possibles d'amener ces deux autres à s'unir à vous pour garder le secret que vous n'avez pas pu garder tout seul. Je compte peu là-dessus cependant ; car sans doute à l'heure qu'il est le Dr Guenellon l'a déjà dit à Daranda, puisque c'était pour obliger Daranda et non pas seulement pour son propre amusement, qu'il était si extraordinairement curieux de le savoir. — Si vous voyez que tel est, en effet, le cas, plus n'est besoin de vous en occuper. Le mal est fait et il n'y a point de remède. »

Au bout de peu de temps, l'incident était oublié. Locke était l'homme du monde le moins capable de rancune.

XVI

Cependant sa santé souffrait, et de ses excès de travail et de son séjour à Londres. Il accepta d'abord une petite maison avec jardin, que le comte de Monmouth mettait à sa disposition dans le voisinage immédiat de la ville, puis, à la suite d'une maladie grave, il jugea nécessaire de chercher plus loin encore un air plus pur.

A Oates (Essex) vivait dans une jolie campagne son ancienne amie, Damaris Cudworth, maintenant mariée à un membre du Parlement, sir Francis Masham, lequel avait huit enfants d'un premier lit. Le lieu plaisait à Locke, et la vie patriarcale qu'on y menait, et plus encore la société d'une femme exceptionnelle par l'esprit, le cœur et le caractère. Sur les instances de ces amis, il consentit à

venir s'installer définitivement auprès d'eux, à 20 milles de Londres. Bien qu'il eût gardé un pied-à-terre en ville, il n'y allait plus que par intervalles, n'y passait que le temps nécessaire pour ses affaires, préférait à tout désormais le recueillement de cette aimable retraite, l'intimité exquise qu'il y trouvait, le spectacle des travaux rustiques, les jeux mêmes des enfants. Médecin de la maison et de tout le voisinage, il inspirait en effet une vive affection aux enfants et aux paysans, preuve non trompeuse de l'aménité de son caractère. Pendant que son nom grandissait, que d'illustres personnages lui écrivaient ou venaient le visiter, son plaisir était de faire causer les métayers, de se promener avec Esther Masham ou Betty Clarke, de jouir entièrement, naïvement, de la vie de famille.

Ses méditations se portèrent alors vers les textes sacrés. Comme son ami Isaac Newton, plus jeune que lui de dix ans, mais dont le rapprochaient une admiration mutuelle et la communauté des opinions, il fait des recherches sur le sens et l'authenticité des Écritures : c'est le principal objet des lettres qu'ils échangent, et sans doute aussi de leurs entretiens dans une visite que fait Locke à Cambridge [1]. Les origines de cette amitié sont inconnues ; mais elle était devenue plus étroite en 1691 par l'intervention empressée et tenace du philosophe auprès de ses amis, pour faire nommer le savant au poste longtemps souhaité de directeur de la monnaie. Cependant l'irritabilité de Newton (causée par un trouble alarmant du système nerveux) rendit parfois difficiles leurs rapports, et compromit peut-être leur attachement réciproque, malgré l'empressement généreux de l'un à confesser ses torts, et de l'autre à les pardonner.

Voici peut-être le plus étrange exemple qu'on ait de

1. Newton, de son côté, vint voir Locke à Oates et y séjourna quelque temps.

ces accès auxquels Newton vieillissant était sujet. Un beau jour, sans préparation[1], (16 septembre 1693), il écrit à Locke cette lettre encore plus touchante qu'extravagante :

« Monsieur, étant d'opinion que vous cherchiez à me brouiller avec les femmes et à me nuire par d'autres moyens, j'en ai été si affecté que, lorsqu'on me dit que vous étiez malade et ne vivriez pas, je répondis qu'il vaudrait mieux que vous fussiez mort. Pardonnez-moi, je vous en prie, ce manque de charité. Car je suis convaincu maintenant que ce que vous avez fait est juste, et je vous demande pardon d'avoir mal pensé de vous à ce sujet. Excusez-moi aussi de vous avoir représenté comme frappant la moralité à sa racine par un principe que vous aviez émis dans votre livre des Idées et que vous vous proposiez de développer dans un autre ouvrage, et d'avoir dit que je vous regardais comme un Hobbiste. Je vous demande pardon enfin pour avoir dit et pensé qu'on avait eu dessein de me vendre une fonction, ou de me brouiller.

Je suis votre très-humble et infortuné serviteur,

« Is. Newton. »

Locke répondit le 5 octobre.

« Monsieur, du jour que je vous ai connu, j'ai toujours été si entièrement et si sincèrement votre ami, et je vous ai cru si bien le mien, que je n'aurais jamais pu croire ce que vous me dites de vous-même, si je l'avais tenu d'un autre que de vous. Et, bien que je ne puisse qu'être grandement affligé que vous ayez eu sur moi tant de pensées fausses et injustes, toutefois, afin de ramener entre nous les bons

1. Jusque-là leur correspondance avait eu surtout pour objet des questions de théologie, sur lesquelles ils étaient le plus souvent d'accord, Newton étant seulement, de son propre aveu, un peu « mystique. » Ils avaient aussi échangé des lettres scientifiques, notamment au sujet des papiers de Boyle, qui avait fait Locke son légataire.



procédés, comme ceux que j'ai toujours eus à votre égard avec un sincère bon vouloir, je reçois le désaveu que vous en faites, comme la chose qui pouvait m'être le plus agréable de votre part, puisqu'il me fait espérer que je n'ai point perdu un ami que j'estimais si haut. Après ce qu'exprime votre lettre, je n'aurai besoin de rien dire pour me justifier auprès de vous. Je me croirai toujours suffisamment justifié par les réflexions que vous ferez vous-même sur ma conduite envers vous et envers tout le monde. Laissez-moi plutôt vous assurer que je suis plus disposé à vous pardonner que vous ne pouvez l'être vous-même à désirer mon pardon. Je vous excuse si franchement et si complétement que je ne souhaite rien plus que l'occasion de vous convaincre que je vous aime vraiment, et vous estime, et conserve les mêmes sentiments à votre égard, que si rien de tout cela n'était arrivé. Pour vous le confirmer plus pleinement, je serais heureux de vous rencontrer quelque part, d'autant plus que cela ne vous serait peut-être pas entièrement inutile, la fin de votre lettre me le fait craindre. Mais je laisse à vous seul le soin de juger si cela est opportun.....

« Une seconde édition de mon livre est sous presse; et quoique je puisse répondre des intentions dans lesquelles je l'ait écrit, néanmoins, puisque vous m'avez fait connaître si à propos ce que vous en avez dit, je regarderais comme une faveur si vous vouliez bien m'indiquer les passages qui ont donné lieu à ces critiques, afin qu'en m'expliquant mieux, je puisse éviter d'être mal compris par d'autres et de porter par inadvertance le moindre préjudice à la vérité ou à la vertu..... »

On ne peut s'empêcher de trouver un peu froides les explications par lesquelles Newton répondit à ce noble langage.

« Monsieur, l'hiver dernier, en dormant trop souvent au coin de mon feu, j'ai pris une mauvaise habitude de dormir; et une indisposition, qui a été épidémique cet été, m'a dérangé encore davantage, si bien que lorsque je vous ai écrit, je n'avais pas dormi une heure par nuit durant toute une

quinzaine, et cinq nuits de suite je n'avais pas fermé l'œil. Je me rappelle vous avoir écrit, mais ce que je disais de votre livre, je ne m'en souviens pas. S'il vous plaît m'envoyer copie de ce passage, je vous l'expliquerai si je le puis.

« Je suis votre très-humble serviteur,

« Is. Newton. »

Locke fut-il choqué de cette sécheresse de ton; ce n'est guère vraisemblable. Toutefois, on dirait que la correspondance entre le savant et le philosophe en resta là; là s'arrête du moins ce que nous en avons.

XVII

Notre sage, cependant, ne pouvait se réduire dans sa retraite à une vie purement spéculative. En même temps qu'il écrivait sur des problèmes de théologie, préparait son *Examen de la théorie de la vision en Dieu de Malebranche* [1], ou son traité *de l'Accord du Christianisme avec la raison* [2], il s'intéressait encore de préférence aux questions d'une portée pratique. Pour son ami Molyneux il recueillait et publiait ses excellentes *Pensées sur l'éducation* [3], que nous aurons à comparer aux vues de Rousseau. Non content de donner ses soins à la 2e et à la 3e édition de l'*Essai*, il surveillait de près l'*Abrégé* [4]

1. *An examination of Pere Malebranche's opinion of Seeing all Things in God*, ne parut qu'en 1706 parmi ses œuvres posthumes. Il avait eu d'abord l'idée de faire de cette discussion un chapitre supplémentaire de son *Essai*.

2. *The Reasonableness of Christianity*, publ. en 1695.

3. *Some Thoughts concerning education*, publié dès 1693, mais d'abord sans le nom de Locke. Depuis longtemps, il méditait et écrivait sur ce sujet; son livre se trouvait comme prêt quand Molyneux le lui demanda.

4. Cet *Abrégé* est de John Wynne (1696). Locke avait un moment

ju'on en faisait pour l'introduire dans l'enseignement l'Oxford. Le *Traité de morale* qu'il avait projeté et que es amis lui demandaient, ne vit pas le jour, parce que, oute réflexion faite, il voyait dans l'Evangile « le plus ûr guide de conduite ». En revanche, il avait le sentinent du bien qu'il pouvait faire en tâchant de faire triomher ses principes politiques. De là, la part active qu'il renait de loin aux travaux du Parlement.

Il avait là des amis nombreux et déjà des disciples, uelques-uns au premier rang par le talent et l'autorité, comme l'attorney général et chancelier John Somers. Toutes les fois qu'était soulevée une question importante pour l'avenir du pays et sur laquelle Locke avait son opinion faite, il la traitait sous forme de lettre, en quelques pages lucides, qui circulaient parmi les membres de la Chambre, peut-être aussi dans le public, en attendant le jour du débat. C'est ainsi qu'à distance il plaida efficacement pour la liberté de la presse et contre la censure des journaux ; ainsi encore que, devant les embarras financiers de l'Angleterre, il saisit l'opinion de ces questions économiques à la fois si graves et si délicates (la valeur de l'argent, la monnaie, le taux de l'intérêt), auxquelles il avait des premiers appliqué la critique et l'analyse.

Alarmé de l'état politique du pays, il cherchait sans relâche les moyens de faire porter à la révolution de 1688 tous ses fruits. A ses yeux c'était de la liberté qu'il fallait attendre tous les remèdes et tous les bienfaits. Pour fixer mieux qu'il ne l'avait fait encore la théorie des relations entre le souverain et les sujets, il écrivit vers 1695 deux opuscules heureusement retrouvés : *Con-*

songé à faire lui-même un remaniement complet de son ouvrage, en apprenant que Molyneux l'avait fait recevoir en 1692 comme livre scolaire à Trinity College, Dublin. — L'*Abrégé* de J. Wynne (évêque de Saint-Asaph, 1714) fut traduit en français par Bosset. Londres, 1751.

stitution légale de la vieille Angleterre et *Comment sauver l'État*.

Au reste, il se mêlait plus directement encore à la vie publique par ses fonctions de commissaire des appels, qu'il exerçait en conscience. Dans cette sorte de tribunal des conflits, il trouvait occasion d'appliquer ses doctrines : aussi en prenait-il à cœur la besogne, faisant, même malade, le voyage de Londres pour assister aux séances.

Sans tenir compte de ses refus, trop motivés pourtant par sa santé de plus en plus chancelante, on le nomma même membre de la Commission du commerce et des colonies, réorganisée par Somers [1]. Même activité dans cette nouvelle charge : il fait des recherches sur les moyens d'encourager l'industrie textile en Irlande; il propose toute une réforme de la loi des pauvres (*poor law*). Enfin, lorsque, à bout de force, il donne sa démission, c'est à grand'peine qu'il se soustrait aux instances directes et personnelles du roi, qui, ne pouvant renoncer a ses services, veut encore le charger d'une mission diplomatique en France.

Le Clerc a raconté, d'après lady Masham, dans quelles circonstances Locke eut avec le roi cette entrevue, probablement la dernière; mais c'est seulement par une lettre du philosophe à Somers que nous savons les propositions qui lui furent faites. Il semble qu'il en ait fait un secret à ses amis d'Oates. — C'était dans l'hiver de 1697-1698, le plus mauvais qu'il eût encore passé. Depuis plus d'un mois il n'était pas sorti de sa chambre. Le 23 janvier grande surprise : arrive un carrosse de la Cour; le roi mande Locke d'urgence à Kensington et l'envoie chercher. Lady Masham voulait qu'il s'excusât comme trop

1. Il semble que ses amis, en l'appelant à ce poste, aient moins voulu lui imposer une besogne fatigante qu'assurer au nouveau Conseil l'autorité de son nom, et à lui-même dans sa retraite un traitement annuel de 1,000 livres.

malade pour se mettre en route; mais il voulut absolument y aller. Le roi ne l'enverrait pas chercher s'il n'avait pas besoin de lui ; et s'il y a quelque chose à faire pour lui, il doit tâcher de le faire. C'était un matin ; le temps était humide et glacial. Il partit à travers la neige et le vent. « Il revint un lundi après-midi, plus mort que vif. » Quand il fut un peu remis, Lady Masham le questionna sur cette affaire pour laquelle on l'avait mandé. — « Le roi, dit-il, voulait causer avec moi de sa santé, croyant à une grande ressemblance entre son cas et le mien..... Je lui ai conseillé de s'abstenir de vin et de tout aliment lourd, quand il serait incommodé par son asthme. » Mais il parle à Somers de la mission de confiance, du poste important qu'on lui a fait l'honneur de lui offrir avec tant d'insistance ; et il demande pour ainsi dire pardon d'avoir dû refuser avec une égale obstination, vu l'état lamentable de sa santé et son « inexpérience de ces graves affaires. »

Ces années, si remplies de travaux utiles (dont la longue énumération n'est pourtant pas complète [1]), étaient aussi troublées, malheureusement, par la controverse. Comment penser et écrire librement sur tant de matières diverses, particulièrement en théologie, sans heurter des croyances ombrageuses et soulever des passions? Des champions pleins d'ardeur et de talent se chargeaient de répondre pour Locke; il intervint en personne le moins possible. Néanmoins il crut devoir quelquefois entrer en scène, notamment contre Edwards, qui attaqua surtout sa « Second Vindication of the Reasona-

1. En 1699, par exemple, il démontra la nécessité de réformer le calendrier. On sait, en effet, que jusque-là, et encore plusieurs années après, les Anglais persistaient à faire commencer l'année le jour de l'Annonciation, 25 mars, au lieu du 1er janvier. — Ses *Elements of natural philosophy* furent écrits vers ce temps-là pour le jeune fils de Lady Masham. — Son traité posthume et inachevé *Of the Conduct of the human Understanding* était aussi en préparation à cette époque.

bleness of Christianity », et contre Stillingfleet, maintenant évêque de Worcester, qui avait dénoncé violemment l'*Essai sur l'entendement,* dans une défense du dogme de la Trinité contre les Unitaires. Le passage incriminé était surtout cette phrase du Livre IV (chap. III, sect. 6) : « Nous avons l'idée de matière et l'idée de pensée ; mais peut-être ne serons-nous jamais en état de savoir s'il y a ou non des êtres purement matériels doués de pensée. »

Rien ne fait plus d'honneur à Locke que ses réponses, si parfaites qu'on les publie aujourd'hui en Angleterre avec l'*Essai*, même dans les éditions scolaires. Jamais on n'opposa à des attaques aussi confuses, aussi étourdiment violentes, une argumentation plus serrée, plus calme, assaisonnée de plus d'esprit. « J'avoue, dit Le Clerc, que je n'ai jamais lu une dispute conduite avec autant de sang-froid, autant d'habileté et d'exactitude d'un côté, et de l'autre avec autant d'injustice et de confusion, aussi peu à l'honneur de l'écrivain. » Leibnitz aussi se prononçait nettement en faveur de Locke. (Lettre à Thomas Burnet, 1697.) Quel contraste entre cette polémique et celle que Locke soutint quelque temps après au sujet du libre arbitre, contre son ami Limborch! Dans les lettres qu'ils échangèrent à ce propos, pas une objection de Limborch qui ne soit l'expression courtoise et sincère d'un vrai scrupule, d'un doute réfléchi, motivé et de bonne foi; pas un mot de Locke qui révèle la moindre obstination ou vanité : de part et d'autre, un sentiment unique, l'amour du vrai; une même disposition admirable à s'incliner devant de bonnes raisons.

Les attaques passionnées sont rarement sans effet : celles de Stillingfleet furent sans doute cause que l'*Essai* fut, du vivant même de l'auteur, interdit dans les colléges; défense fut faite aux « tutors » de le lire avec leurs « pupils ». Locke, que la lutte avait aguerri, s'en émut d'ailleurs médiocrement. « *I take what has been done*, écrivait-il à son jeune ami Collins, *as a recomman-*

dation of that book to the world. Je regarde ce qu'on a fait là comme une recommandation pour mon livre aux yeux du monde. » Même l'accusation d'hérésie ne pouvait maintenant l'effrayer plus que de raison. Il écrivait à Esther Masham : « Je veux puiser ma religion dans l'Écriture ; mais, qu'elle tombe sous telle dénomination ou sous telle autre, je m'en soucie peu, car je pense qu'au dernier jour il me sera demandé, non pas si j'ai été de l'Église d'Angleterre ou de l'Église de Genève, mais si j'ai aimé, cherché et embrassé la vérité. »

XVIII

C'est dans ces sentiments qu'il passa les dernières années de sa vie, presque absolument retiré du monde à partir de 1700. De plus en plus affaibli, il ne quittait plus sa chère retraite d'Oates, où l'on venait le voir de tous les points de l'Angleterre. Il y attirait surtout son cousin, Peter King, membre du Parlement, le seul parent avec qui il fût en relations dans sa vieillesse [1] ; mais sa vraie famille était celle de ses hôtes, où tout le monde rivalisait d'empressement auprès de lui, de soins affectueux dans ses heures de souffrance et de détresse. Il était devenu sourd, sa toux était presque continuelle, ses étouffements plus fréquents et plus douloureux. Plusieurs fois, il fut en danger de mort. Depuis longtemps, ses jambes enflaient ; il ne sortait plus qu'en voiture. A la fin, il avait toujours aux pieds un froid intolérable.

1. Ce Peter King était fils d'une cousine de Locke et d'un épicier d'Exeter, Jeremy King : il fut plus tard lord Chancelier et c'est le fondateur de la famille représentée aujourd'hui par le comte de Lovelace (*v.* Fox Bourne). Peter King hérita des papiers de Locke : de là la publication de lord King qui nous a tant servi dans cette étude.

Dans l'intervalle de ses crises, il écrivait pourtant encore, par exemple un *Essai sur les miracles* et des *Commentaires sur les Epîtres de saint Paul.* Mais il n'eut pas le temps d'achever une quatrième « Lettre sur la tolérance », commencée à l'occasion d'attaques nouvelles, comme s'il eût voulu jusqu'à son dernier moment plaider contre les violents cette cause des sages, cause à la fois politique et philosophique, la grande passion de toute sa vie.

Ayant écrit deux admirables lettres d'adieu, destinées à être remises après sa mort, l'une à Collins, l'autre à Peter King, il se recueillit pour mourir. Lady Masham lui lisait la Bible ; il s'entretenait avec elle de pensées pieuses, se recommandait à ses prières, lui parlait de l'autre vie. « J'ai à peu près fini ma tâche, lui disait-il, et j'en remercie Dieu. Tout au plus ai-je deux ou trois jours à vivre encore : peut-être vais-je mourir cette nuit... Je meurs dans des sentiments de parfaite charité pour tous les hommes, et en sincère communion avec tous les chrétiens, de quelque nom qu'ils s'appellent. »

Il eut encore quelques intervalles de répit, pendant lesquels Coste (précepteur des enfants de la maison et traducteur de l'*Essai*) lui lisait Horace. Mais, quoique en possession de toutes ses facultés, ses forces décroissaient toujours. Le 28 octobre 1704, à l'âge de 72 ans, il s'éteignit dans son fauteuil, lady Masham lui faisant la lecture. « Sa mort, dit-elle, fut comme sa vie, vraiment pieuse, mais naturelle, douce et simple. »

Par son testament, il partageait son avoir à ceux qu'il avait aimés, n'oubliant personne et réglant tout dans le menu détail. Un article additionnel demandait qu'on lui fît les funérailles les plus modestes, en consacrant à acheter des vêtements aux plus pauvres ouvriers d'Oates l'argent que des funérailles plus pompeuses auraient coûté. On l'enterra près de l'église de la paroisse, au village de High Laver, où se lit encore sur sa tombe cette épitaphe, qu'il avait rédigée lui-même :

Siste Viator. — Hic juxta situs est Johannes Locke. Si qualis fuerit rogas, mediocritate sua contentum se vixisse respondet. Litteris innutritus, eousque tantum profecit, ut veritati unice litaret. Hoc ex scriptis illius disce; quæ quod de eo reliquum est majori fide tibi exhibebunt, quam epitaphii suspecta elogia. Virtutes si quas habuit, minores sane quam quas sibi laudi, tibi in exemplum proponeret. Vitia una sepeliantur. Morum exemplum si quæras in Evangelio habes : vitiorum utinam nusquam : mortalitatis certe (quod prosit) hic et ubique. — Natum Anno Dom. 1632, *Aug.* 29°, *Mortuum Anno Dom.* 1704, *oct.* 28°, *Memorat hæc tabula brevi et ipsa interitura.*

De toute cette vie, accidentée, multiple, la physionomie de l'homme se dégage assez nettement, à la fois mobile et calme, douce et vive. Point de morgue, rien de théâtral, pas la moindre affectation ni singularité : en toutes choses, une simplicité parfaite. En lui, tout avait ce caractère : ses traits purs, sa figure souffrante, mais ouverte et vraie, ses manières, son langage, toute sa personne, toutes ses habitudes [1].

Nulle autre originalité qu'une distinction exquise et le plus rare mélange d'élégance et de correction, d'aisance et de gravité. D'une sociabilité charmante sans banalité, il était affable envers tous, surtout envers les petits. Il s'échauffait volontiers dans la discussion, mais n'y apportait jamais ni intolérance ni aigreur : il laissait parler ses contradicteurs et savait écouter. La seule chose qu'il ne pût souffrir, c'était la mauvaise éducation. Pour lui, la politesse était plus qu'un ornement; c'était un devoir chrétien, la première marque de la bonté. Il était économe par amour de l'ordre, mais généreux par nature; tenait ses comptes minutieusement et n'en faisait que

1. « Sa mise était très-soignée, mais toujours simple; son régime, celui de tout le monde, sauf qu'il ne buvait que de l'eau. » Lady Masham. — Il aimait tous les exercices du corps, se plaisait à jardiner, à monter à cheval.

plus grande la part des pauvres. Il blâmait comme une dureté de cœur et un manque d'humanité la manie qui fait dépenser pour des animaux inutiles de quoi tirer de la misère des familles laborieuses. Causeur aussi discret que spirituel, il raillait souvent, ne blessait jamais. Ce parfait homme du monde avait plus que personne cet *humour* britannique, fait d'ironie pénétrante et de mélancolie, qui exprime plaisamment des pensées profondes. Avec cela, solide, fidèle à la parole donnée, de bon conseil, et, sans jamais faire parade de son savoir, toujours prêt à faire profiter les autres de son expérience. En somme, tous les meilleurs traits du caractère anglais, avec prédominance des qualités fines sur les qualités fortes, moins de hardiesse et plus de grâce. Il n'était pas moins Anglais par toutes les tendances de son esprit, libre avec passion, mais ayant horreur de la critique purement destructive et peu de goût pour la spéculation pure. « Il aimait par-dessus tout la vérité, dit lady Mashan, la vérité pour elle-même, toute vérité, mais surtout les vérités utiles. »

Nous avons maintenant à nous demander quels fruits a portés, quelle œuvre durable a accomplie cet esprit vaste et excellent, qui paraîtrait plus grand peut-être, s'il eût été moins bien équilibré.

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE DE LOCKE

I

Ceux pour qui le génie est une faculté surhumaine, un don à part, doivent penser, en lisant la vie de Locke, que peu d'hommes célèbres en ont été plus dépourvus. Nulle précocité, pas même une vocation décidée. A trente ans et au delà, il ne sait pas encore s'il sera clergyman ou médecin ; un moment il est diplomate, puis homme politique, partagé à tout instant entre les occupations les plus diverses. Jamais philosophe ne s'est moins absorbé dans ses pensées, n'a plus vécu de la vie de tout le monde. Homme d'action autant ou plus qu'homme de méditation, il ne se propose pas d'emblée un objet d'étude spéculative : c'est la pratique qui le conduit à la théorie. Mêlé aux troubles religieux, aux luttes politiques, à l'administration, il est amené par les circonstances à toucher à tout. Mais, en toute question, les difficultés pratiques soulèvent les problèmes théoriques ; le pouvoir dépend du savoir, et le remède suppose la connaissance du mal. C'est ainsi que Locke devient philosophe.

Il l'était, il est vrai, par tempérament, en ce qu'il avait l'esprit curieux et libre, une entière sincérité vis-à-vis des autres et de lui-même, l'humeur d'un vrai sage. Mais

ces qualités manquaient chez lui d'audace, de grandeur. Il était trop tempéré. Si rare que soit cette disposition qu'il avait « à suivre exclusivement la raison dans toutes les affaires de la vie, petites et grandes, et en toutes ses opinions [1], » il faut quelque chose de plus ou de moins pour enlever d'abord l'admiration. Locke n'a ni l'inspiration de Platon, ni la profondeur d'Aristote, ni la puissance systématique de Descartes, ni les témérités superbes et l'omniscience de Leibnitz, ni la rigueur de Kant. N'étant pas de force à oser autant, il ne pouvait s'élever aussi haut. Il avait trop de raison pour avoir autant de génie.

Et pourtant Locke, sans contredit, est un très-grand homme. Dans ce que nous savons déjà du rôle qu'il a joué et des services qu'il a rendus, il y a largement de quoi nous faire comprendre l'orgueil qu'il donne à ses compatriotes. Mais nous lui devons beaucoup, nous aussi, et il n'a rien à craindre d'un examen impartial de ses titres. Avec un esprit plutôt droit qu'éclatant, des procédés de travail modestes, peu de prétentions, et, en somme, pour principale force, des qualités morales, il a été lui aussi un créateur et un maître et nous a, pour sa grande part, ouvert les voies. C'est là un génie d'un autre genre. Une certaine froideur d'imagination peut être compensée par une rectitude de jugement exceptionnelle. Un bon sens imperturbable, fût-il un peu étroit, est une originalité comme une autre, et de bon aloi, quand il s'inspire d'un sens moral très-sûr chez un esprit très-fin.

Je ne dirai qu'un mot de l'écrivain : l'Angleterre reconnaît en Locke un de ses meilleurs comme un de ses premiers prosateurs. Son style philosophique, bien qu'un peu sec et parfois traînant, est un modèle de simplicité et de clarté [2] ; ses lettres sont d'un tour élégant, familier,

1. Lady Masham, dans Fox Bourne, t. II, p. 540.

2. Il faut l'avouer, pourtant, par horreur de la pédanterie et du

moitié mélancolique, moitié enjoué, tout personnel enfin et fort agréable. Un de ses correspondants le comparait à Voiture : c'était alors l'expression la plus haute de l'admiration ; mais en réalité ses lettres ont infiniment moins vieilli que celles de Voiture et sont d'une bien autre portée. Il y en a de tous les tons et de tous les genres ; les unes rappellent celles de Descartes, quoique moins abstraites ; d'autres feraient songer à Mme de Sévigné, si un homme et un Anglais pouvait approcher de cette souplesse féminine ; d'autres enfin, avec une verve moins entraînante, mais plus de profondeur peut-être et plus d'accent, sont presque dans le goût de Voltaire.

C'est à Voltaire qu'on pense tout d'abord en jetant les yeux sur l'œuvre de Locke philosophe pour mesurer son influence. On sait que Voltaire aimait à l'appeler son maître, fut le premier à le faire connaître en France et lui emprunta (non pas servilement, il est vrai) presque tout ce qu'il eut de doctrine philosophique [1] ; mais ce qui frappe plus encore, c'est l'identité de leurs aspirations dans les questions d'ordre pratique. Sans doute, Voltaire était doué de telle sorte qu'il n'est presque rien dans ses écrits dont on ose dire qu'il l'a emprunté et ne l'eût point pensé de lui seul. Mais, s'il était tout particulièrement propre à goûter partout le bon sens et la raison, il est notoire que son séjour en Angleterre et la lec-

jargon, il écrit une langue qui, à force de vouloir être celle de tout le monde, manque parfois d'exactitude et de rigueur. En même temps, il semble se faire un devoir de s'adresser exclusivement à l'intelligence, de présenter la vérité toute nue à l'esprit, sans aucun appel à l'imagination ni au cœur. De là un défaut de couleur et, sauf par endroits, de chaleur ; un ton purement logique et dialectique un peu fatiguant à la longue ; d'autant plus que l'auteur, dédaigneux de toute solennité dogmatique, ne se croit nullement tenu de condenser sa pensée dans une forme brève et arrêtée, mais, conviant pour ainsi dire le lecteur à chercher avec lui, nous fait passer par tous les détours qu'a suivis sa méditation.

1. V. Ern. Bersot, *La Philosophie de Voltaire.*

ture de Locke ont singulièrement fortifié ses dispositions naturelles, ont déterminé la direction dominante de sa pensée, exalté et alimenté sa verve, par exemple en faveur de la tolérance et de la religion naturelle. De sorte que c'est au « sage » anglais, comme lui-même l'appelle, qu'il faut faire remonter en grande partie l'action si puissante exercée par Voltaire sur la formation de l'esprit moderne.

II

Mais ce point est acquis et je n'ai pas à insister. Je ne me propose d'ailleurs nullement d'étudier les rapports de Locke avec tel ou tel penseur en particulier. Ceux qui se plaisent à ces rapprochements, toujours un peu artificiels, trouveront ici des indications et des lumières ; mais mon objet est plus général. Après avoir fait revivre de mon mieux la physionomie historique de l'homme, je voudrais faire revivre sa pensée et retracer la genèse de ses idées, c'est-à-dire montrer les circonstances qui ont déterminé son point de vue et sa méthode, et signaler les traits saillants du corps de doctrine qu'il a laissé.

A mes yeux, aucune lecture particulière n'exerça une influence décisive sur Locke ; autant qu'aucun autre philosophe, il fut lui-même, c'est-à-dire tel que le faisaient ses qualités natives et son milieu.

Sans doute, à chaque époque, le milieu comprend, entre autres choses, les livres et les systèmes antérieurs, qui contribuent plus ou moins à le former, selon qu'ils ont fait plus ou moins de chemin dans les esprits. A ce titre, tout philosophe doit quelque chose à tous ceux qui l'ont précédé. On subit l'action d'un ouvrage avant de l'avoir lu, même sans jamais le lire. On respire les idées qui sont dans l'air. Elles circulent par la conversation des

gens instruits bien avant de passer dans l'enseignement; la littérature s'en imprègne et leur sert de véhicule. Je ne dis rien des *Revues* et publications périodiques de tout genre, qui aujourd'hui répandent les idées si vite et si loin : Locke n'a pas connu dans sa jeunesse ces excellents instruments d'étude, qui ont apparu pour la première fois de son vivant. Mais, curieux comme il était, et plein de répugnance pour la philosophie surannée de l'école, on peut croire que de très-bonne heure il s'est assimilé toutes les nouveautés qui lui arrivaient n'importe de quelle manière, tout ce qui, directement ou non, pouvait venir jusqu'à lui de Bacon, de Hobbes ou de Descartes. Ce que je tiens pour certain, c'est qu'il n'a été proprement le disciple d'aucun de ces philosophes, ni de personne; que Descartes, à qui il doit le plus, lui a rendu sans doute le service de le réconcilier avec la philosophie et d'exciter sa curiosité, mais sans lui fournir ni sa méthode, ni aucune partie essentielle de son dogme; qu'enfin, son œuvre a eu pour source avant tout sa propre nature intellectuelle et morale, sollicitée par les circonstances de toutes sortes au milieu desquelles il a vécu.

Un premier point mis hors de doute par l'histoire même de sa jeunesse, c'est que la scolastique de ses maîtres le trouva absolument rebelle, faillit le dégoûter à tout jamais de la philosophie, par conséquent, n'eut point d'action sur lui, si ce n'est en irritant et fortifiant toutes ses tendances contraires. Maintenant, qu'il dût en partie à Bacon son horreur du syllogisme et de la dialectique scolaire, son goût pour les faits et l'expérience, je n'oserais pas le nier; mais à coup sûr, il ne lui en fut redevable qu'indirectement et, ce me semble, dans une faible mesure. On ignore à quel âge il lut le *Novum Organum*, et il n'est dit nulle part qu'il en eût reçu une profonde impression. Le plus probable est que, à l'époque où il connut ce code de la recherche inductive, il était déjà

tout détaché des disputes d'école, tout pénétré de l'esprit qui anime l'*Instauratio Magna*.

Cet esprit, en somme, était le sien, comme il avait été celui de Bacon. C'était moins, en effet, l'inspiration personnelle d'un génie créateur, que la commune aspiration de toutes les intelligences ouvertes et libres, dans une époque de grande rénovation scientifique. Tout le monde sait que Bacon n'a ni inventé ni même pratiqué utilement pour son compte la méthode expérimentale : témoin passionné des grandes découvertes du XVI[e] siècle, il s'est borné à analyser minutieusement les procédés auxquels était dû cet essor des sciences de la nature. Il a donné les règles de l'observation et de l'expérience ; mais d'autres déjà les avaient appliquées d'instinct. Le service qu'il a rendu (et il est encore immense) a été de tirer ces règles au clair dans des formules précises, quoique un peu compliquées, et surtout de répandre le respect et le goût des sciences, en les célébrant avec autant d'autorité que de verve [1]. Encore une fois, il se peut, il est même nécessaire, que Locke ait subi à quelque degré l'influence de cette apologie de la méthode inductive, si retentissante et qui venait de si haut ; mais on peut en dire autant de toute sa génération, et Bacon ne fut nullement pour lui en particulier un révélateur. La tendance empirique est un des traits de l'esprit anglais : elle était chez Locke aussi forte que chez aucun autre, il était homme à écrire le *Novum Organum* s'il n'eût été écrit avant lui.

Il ne faut donc attribuer à personne qu'à lui-même sa préférence pour la recherche expérimentale, sa tendance à demander la vérité à l'examen des faits, non aux déductions logiques ou théologiques. Loin qu'il eût besoin de puiser cette disposition dans la lecture de Bacon, je dirais plutôt qu'il fallait qu'elle fût bien forte en lui pour

1. Voir les diverses histoires de la philosophie, et, dans la *Revue philosophique* (février 1877), l'étude de M. Lévêque sur *Fr. Bacon, métaphysicien*.

qu'il fit cette lecture et y prit goût. N'oublions pas, en effet, que Bacon n'était alors ni classique, ni aucunement en faveur à Oxford : tout au plus s'il y était toléré, et cela même n'est pas sûr. L'Université avait bien, en 1623, dans un compliment officiel, appelé Bacon « puissant Hercule, de qui la main a reculé les colonnes de la science... » mais cela n'avait pas empêché la logique dite d'Aristote de continuer à régner exclusivement dans les colléges, et si les ouvrages de Bacon n'étaient pas, au temps de Locke, sévèrement proscrits, au moins n'étaient-ils lus qu'en dehors des exercices réguliers et en haine de la routine, par les esprits à demi rebelles, déjà en train de s'émanciper.

Hobbes ne fut ni davantage ni autrement le maître de Locke. Le meilleur historien anglais de la philosophie va même jusqu'à donner pour certain que Locke ne lut jamais Hobbes. « Cela peut paraître incroyable, dit M. Lewes, mais je suis convaincu que c'est la vérité. C'est une nouvelle preuve de son peu de lecture. Nulle part il ne fait allusion à Hobbes en termes d'où l'on puisse conclure qu'il l'avait lu. Dans les deux seuls passages qu'on peut alléguer, l'allusion est si lointaine et si peu précise, qu'elle prouve presque évidemment le contraire [1]. » Sans aller aussi loin, j'incline à croire tout au moins qu'on se trompe fort quand, relevant un à un les points de ressemblance qu'il peut y avoir entre les écrits politiques de Locke et le *de Cive*, ou bien entre l'*Essai sur l'entendement* et le *Treatise of human nature*, on se laisse aller à forcer les analogies et surtout à y voir les signes d'une influence directement subie.

M. Fox Bourne pourrait être plus net sur ce point ; mais, autant qu'on en peut juger par les rapprochements qu'il indique, il paraît trop croire à des emprunts, dans des cas où il n'y a qu'une certaine communauté de vues,

1. Lewes, *Biogr. Hist. of Philos.*, pt 2, 3d epoch., 3d edit., 1857.

tenant peut-être simplement à une similitude partielle de tendances, et presque insignifiante en comparaison des profondes différences de doctrine. M. Lewes s'élève avec force contre l'interprétation injuste qui consiste à exagérer la parenté de l'empirisme savant et subtile de Locke avec le sensualisme de Hobbes, à peine en progrès sur celui de Démocrite. Et M. Fox Bourne avoue lui-même que, si Locke apprit de quelqu'un à prendre la sensation comme point de départ de la théorie de la connaissance, ce fut peut-être moins de Hobbes que de Gassendi, qu'il lut certainement, quoique tard, et dont il goûtait fort le néo-épicurisme délicat, le solide esprit critique, le théisme fondé sur l'expérience. Mais en réalité, pour incliner vers une psychologie empirique et une morale utilitaire, il n'avait besoin d'aucun exemple : il lui suffisait d'être de son pays, de son temps et de ce tempérament intellectuel qui se fait voir à chaque page de sa vie.

III

Avec Descartes, Locke a ceci de commun, qu'il s'affranchit de bonne heure de la sujétion de ses maîtres, méprise les disputes de l'école et cherche la vérité en toute indépendance « dans le grand livre du monde. » Ici, nous devons reconnaître quelque chose de plus qu'une simple conformité de goûts : lui-même proclamait hautement le plaisir et le profit qu'il avait trouvé à lire Descartes, le regret qu'il avait de ne pas avoir connu plus tôt un tel guide. Il est hors de doute que Descartes le fit penser, le réconcilia avec la philosophie et, par ses témérités mêmes, aiguillonna sa curiosité en provoquant sa critique. Il le suscita donc et le révéla à lui-même. Mais aller plus loin, prétendre qu'il le forma tout

fait et lui fournit plus qu'une occasion de méditer, lus qu'une excitation à oser être lui-même, ce serait néconnaître la différence presque radicale de deux es-rits qui n'ont guère eu de commun que le culte de la érité, et de deux philosophies bien plutôt contraires ue semblables.

Je sais bien qu'il y a dans celle de Descartes, si vaste, i compréhensive, deux tendances opposées, dont l'une tait trop d'accord avec la tournure d'esprit de Locke, our que les pages du *Discours de la méthode* où elle e manifeste en un si beau langage n'aient pas contribué ortement à fixer la direction de sa pensée; mais cette endance-là est accessoire chez Descartes, dominante et resque unique chez Locke : voilà pourquoi je crois eaucoup plutôt à une disposition naturelle de celui-ci, enforcée par certaines pages et certains exemples de elui-là, qu'à une filiation véritable. Oui, Descartes lui ussi avait été un apologiste de l'observation et de 'expérience; mieux encore, physicien, anatomiste, hysiologiste, il avait, infiniment plus que Bacon et utant que personne de son temps, donné l'exemple l'interroger directement la nature. C'est par là, sans loute, qu'il avait séduit l'étudiant d'Oxford, que dispu-ait à la théologie un goût irrésistible pour la médecine t les sciences naturelles.

Il faut dire plus : bien que Descartes n'ait pas du tout ratiqué l'analyse psychologique telle que Locke l'a naugurée, il n'est que juste de faire remonter à lui tout e travail accompli par les modernes dans la théorie de a connaissance et la critique de l'entendement. Le doute néthodique, l'appel au témoignage immédiat de la con-cience, la pensée posée comme l'unique réalité, ou du noins comme la réalité par excellence, la seule connue lirectement et sûrement, objet essentiel en même temps ue sujet de tout le savoir, voilà des points de la doctrine artésienne qui se retrouvent sans aucun doute dans

l'œuvre à la fois critique et dogmatique de Locke, et fon pour une bonne part la physionomie propre de son empirisme. Mais, ne l'oublions pas, il s'en faut de tout qu le caractère général de la philosophie de Descartes soi empirique.

Mathématicien avant tout (ce que Locke n'était nullement), sa méthode est essentiellement déductive. A peine a-t-il trouvé, dans le sentiment invincible de son existence comme sujet pensant, une vérité à la fois simple e certaine, que traitant « selon la méthode des géomètres » cette vérité unique (vérité d'expérience si l'on veut, bien que déjà présentée elle-même sous la forme d'une conclusion), il en tire aussitôt *à priori*, par une longue suite de raisons nécessaires, toutes les autres vérités dont se compose sa philosophie. N'est-il pas clair par là qu'il a préconisé l'évidence rationnelle et pratiqué l'analyse abstraite des concepts, beaucoup plutôt que recommandé l'observation des faits ? Son vrai disciple, c'est Spinoza. Édifier sur quelques définitions un système où tout s'enchaîne *more geometrico*, c'était là être plein de l'esprit de Descartes.

Et la physique cartésienne, par où vaut-elle, sinon par cette admirable conception du mécanisme universel, conception aussi peu empirique que possible, puisque, de l'aveu même de Descartes, elle lui est apparue comme une suite nécessaire de la nature de Dieu? Tout ce que nous savons du monde, en effet, découle des perfections de Dieu : la véracité divine nous garantit seule l'existence des choses; et si nous devons croire *à priori* qu'une quantité constante de mouvement subsiste sous la variété infinie des phénomènes, c'est que la volonté divine est immuable. Qu'on lise l'étude de M. Huxley sur Descartes [1], on verra que le savant, qui a loué notre

1. Huxley. *Lay Sermons :* Conférence sur le Discours de la méthode.

grand philosophe avec la plus haute compétence comme avec la plus chaude admiration (hommage doublement précieux de la part d'un étranger) parle à peine de ses recherches expérimentales, ou des observations dont il a étayé son système, mais proclame très-haut, au contraire, que c'est par son esprit géomètre, ses intuitions rationnelles et ses vues systématiques, voire même celles qu'on a le plus critiquées, comme la théorie de l'animal machine, qu'il a été à la lettre le père de la philosophie et de la science modernes.

Cela étant, je demande si l'on trouve des rapports bien nombreux et bien étroits entre les hardiesses de cette vraie méthode cartésienne et l'empirisme de Locke, si près des faits, si modeste d'allure. Locke se défie des grandes constructions métaphysiques et se les interdit. Il semble ne pas comprendre l'importance et la légitimité de la déduction dans les sciences de faits. Quant au mécanisme universel, au déterminisme de tous les phénomènes physiques, (tant chez les vivants que dans le monde inorganique), c'est une vue dont la hardiesse lui est suspecte, dont la portée, en tout cas, lui échappe[1]. Autrement il eût sans doute tempéré par quelques marques d'adhésion partielle ses protestations contre la théorie de l'animal machine. Nulle part, au contraire, on ne le voit indiquer le sens profond de cette théorie, qu'il interprète et juge au point de vue du plus étroit sens commun, comme le plus choquant paradoxe.

Je ne médis pas de la prudence de Locke, de ses lenteurs, de ses humbles visées : c'est précisément de tout cela qu'il faut le louer, quand on reconnaît ses services, car c'est en cela même qu'il innovait. Quelques-uns iraient volontiers jusqu'à dire qu'il était par là beaucoup

1. Il n'y est pas même fait allusion dans ses *Elements of natural philosophy*, excellent petit traité où il a résumé avec infiniment de clarté, mais sans aucun mélange d'interprétation philosophique, tout le savoir positif de son temps sur la nature.

mieux que Descartes lui-même dans l'esprit de nos savants contemporains; et c'est vrai en un sens; mais y a-t-il une comparaison possible entre une utile leçon de circonspection et un coup de génie ouvrant les voies à toute la spéculation ultérieure, orientant à nouveau les esprits? Quoi qu'il en soit, c'est un fait que la timidité dogmatique fut le caractère propre de Locke, comme la témérité celui de Descartes.

Ecoutons sur le philosophe anglais, le jugement de M. Taine, qui le connaît bien et n'est point hostile à ses tendances : « Locke tâtonne, hésite, n'a guère que des conjectures, des doutes, des commencements d'opinion que tour à tour il avance et retire, sans en voir les suites lointaines et surtout sans rien pousser à bout. En somme, il s'interdit les hautes questions et se trouve fort porté à nous les interdire... Ce sont nos limites qu'il cherche; il les rencontre vite et ne s'en afflige guère. Enfermons-nous dans notre petit domaine et travaillons diligemment. « Notre affaire en ce monde n'est pas de « connaître toutes choses, mais celles qui regardent la « conduite de notre vie [1]. »

Quelle différence, encore une fois, entre cette sagesse un peu étroite, cette philosophie froidement ingénieuse, toujours près de terre, et le haut vol des cartésiens de race! Laissons donc à Locke le mérite d'avoir été surtout par lui-même ce qu'il a été. Avouons que si Descartes agit beaucoup sur lui, ce fut moins d'une manière positive, par ce qu'il lui fournit directement, qu'en donnant l'éveil à son esprit et en provoquant de sa part une réaction.

1. *Histoire de la littérature anglaise*, liv. III, chap. III, p. 310 de la 2e édit. 1866.

IV

Les véritables causes déterminantes du cours que sui-
it sa pensée furent avant tout ses aptitudes propres et
es circonstances au milieu desquelles ses dispositions
atives eurent à s'exercer. Ses aspirations intellectuelles
t morales, en harmonie avec son tempérament physi-
ue, et moitié encouragées par un milieu favorable,
noitié surexcitées par un milieu contraire, voilà ses vrais
naîtres. Né Anglais et dans une famille occupée de né-
oce depuis plusieurs générations, il était naturel qu'il
ût plus de penchant pour la pratique que pour la haute
péculation. Et, en fait, les circonstances aidant, il fut,
omme je l'ai dit, homme d'action autant que philoso-
he; il ne vint à la théorie que par besoin de lumières
t de règles pour la pratique. Né dans un temps de
randes secousses politiques et religieuses, témoin des
ésordres que cause la violence aveugle des partis, les
uestions d'ordre social devaient le préoccuper avant
out, et sa raison, son humeur pacifique et sociable, son
eu d'ardeur dogmatique, tout le portait à les résoudre
lans le sens de la tolérance et de la liberté. Sa liaison
vec Shaftesbury ne pouvait que le fortifier dans les
nêmes tendances et, en le jetant dans la vie publique,
nultiplier pour lui les occasions de méditer sur ces
nêmes questions. D'autre part, il était trop avide de
onnaissances positives et directement utiles pour ne
oas se tourner vers les sciences physiques, et peut-être
es préoccupations que lui donna de bonne heure sa
ropre santé ne furent-elles pas étrangères à sa prédi-
ection pour la médecine. En tout cas, les amis dont ce
oût de l'expérience le rapprocha, Boyle et Sydenham

par exemple, n'étaient pas faits pour le contrarier. Il n'est pas jusqu'aux obstacles qu'il rencontra de la part des théologiens, qui n'aient dû contribuer à l'éloigner des études scolastiques auxquelles il répugnait naturellement, et à accentuer ses préférences empiriques.

En même temps, il était impossible qu'il ne gardât rien de ses études théologiques. L'empreinte qui lui en resta nous explique, jointe à l'influence de Descartes, le caractère particulier que prit avec lui l'empirisme. De là, en effet, ces tempéraments apportés à ses tendances dominantes. De là, en politique, un libéralisme mêlé encore d'exigences théologiques, et en philosophie, un sensualisme spiritualiste, résultant si bien d'inspirations opposées, que des contemporains purent y trouver en germe le matérialisme, tandis que l'idéalisme de Berkeley allait d'un autre côté en sortir.

Mais peu importaient à Locke les conséquences extrêmes ; il était l'homme du monde le plus décidé à ne rien pousser jusqu'au paradoxe. Sa philosophie porte en toutes ses parties la marque de cette sagesse obstinée (heureusement relevée par beaucoup de finesse) et de cet esprit de mesure, qui étaient le fond de son naturel. Locke est un des meilleurs exemples de cette vérité familière au criticisme français, que nos opinions théoriques dépendent de notre caractère et que nous nous mettons tout entiers dans nos croyances. — Tout compte fait, il dut moins à ses maîtres et à ses lectures qu'à ses aptitudes mentales développées par son milieu ; mais, dans sa façon de réagir à l'égard de ce milieu et d'exercer ces aptitudes, il faut reconnaître comme prépondérante l'action même de sa personnalité morale.

Voyez sa méthode, et d'abord ce qui la trahit le mieux que tout le reste : ses procédés de travail. Quelle patience, quel soin du détail, quel esprit d'ordre dans ces cahiers de recueils qu'il se fait à lui-même, dans ces registres d'observations météorologiques, remplis jour par jour

durant tant d'années ! Nulle information n'est jamais dédaignée, quelle qu'en soit la matière, si minime qu'en puisse paraître l'importance. D'autres n'ont pas assez le respect des faits ; Locke en a la superstition. Il les emmagasine tous, à tout hasard : l'interprétation viendra quand elle pourra ; il sait attendre. Pas la moindre hâte de produire. S'il amasse, c'est surtout pour sa propre instruction. Lentement, à loisir, il accroît sa provision de matériaux, puis les range, se fiant pour ainsi dire au temps et aux hasards de ses réflexions pour trouver le parti à en tirer. Seulement ses réflexions étaient incessantes, et il les recueillait au fur et à mesure, se défiant de sa mémoire. « On doit toujours avoir sur soi de quoi écrire, disait-il, et noter soigneusement toutes les pensées de quelque importance qui peuvent venir... Les réflexions qui surgissent soudain, sans qu'on les cherche, sont d'ordinaire les plus précieuses de toutes ; il faut aussitôt s'en emparer, car il est rare qu'elles reviennent [1]. » C'est ainsi qu'il fécondait par ses méditations personnelles les faits avidement accumulés : autrement, il n'eût pas été philosophe.

Mais s'il était abeille, non simplement fourmi, pour parler le langage de Bacon, les preuves surabondent de son mépris pour les « toiles d'araignée » de la méthode déductive. Dans la première page philosophique qu'il ait écrite [2], on trouve déjà cette phrase caractéristique : *Necessity was the first finder-out of moral philosophy, and experience (which is a trusty teacher) was the first master thereof. C'est la nécessité qui la première inventa la*

1. Locke to Samuel Bolde, 6 may 1699.

2. Elle a pour titre « Philosophy » et « Of the Kinds of teaching moral philosophy ». Cette sorte de note insérée par lui, vers l'âge, de 24 ans, dans le *Memorandum-book* de son père, est là première trace que nous ayons de sa pensée. Il n'y a d'antérieur, dans tout ce qui reste de lui, qu'une recette « pour faire de l'encre brillante » écrite aussi de sa main.

philosophie, et l'expérience (un professeur auquel on peut se fier), en fut le premier maître. » Et l' *Éthique,* « nécessaire au gouvernement de la vie humaine, » la *Physique,* « qui nous fait connaître le monde et les choses qu'il contient, » sont données comme les parties essentielles de la philosophie, la *Dialectique* n'étant qu'un moyen de les faire avancer l'une et l'autre, un instrument à leur service. Le même esprit éclate partout dans Locke et fait l'unité de ses écrits; mais le remarquable fragment[1] *de Arte medica* (1669) est particulièrement explicite à ce sujet. « Ceux qui s'appliquent sérieusement à manipuler et arranger des abstractions se donnent beaucoup de peine pour peu de chose et feraient aussi bien de reprendre, étant hommes, leurs poupées d'enfants. Pourquoi les ont-ils quittées pour jouer avec ces idées vides et sans réalité, vraies poupées de notre imagination et de notre fantaisie, qui, avec quelque habilité qu'on les habille, ne sont encore, après qu'on les a bercées quarante ans, que des jouets inertes et inutiles?... » — « Il n'y a de connaissances vraiment dignes de ce nom que celles qui conduisent à quelque invention nouvelle et utile, qui apprennent à faire quelque chose mieux, plus vite et plus facilement qu'auparavant. Toute autre spéculation, fût-elle curieuse et raffinée, eût-elle des apparences de profondeur, n'est qu'une philosophie vaine et paresseuse, une occupation de désœuvrés. »

V

Il est vrai que Locke ne parle ici que de la médecine, et qu'il a mille fois raison de s'élever contre l'abus de

1. Récemment retrouvé : *Shaftesbury Papers,* série VIII, n° 2.

l'hypothèse et du raisonnement abstrait dans cet art « utile entre tous », qui plus qu'aucun autre a dû à l'observation et à l'expérience son origine et ses progrès. Mais, visiblement, sa critique porte plus haut, et il faut voir une profession de foi générale, je dirais presque la clef de toute son œuvre dans cette page, que je traduis en l'abrégeant [1].

« Où n'en serait pas aujourd'hui la science, si les hommes avaient toujours employé l'effort de leur pensée à ajouter leurs propres observations à celles de leurs prédécesseurs? Mais, au lieu de se contenter du savoir dont ils étaient capables et qui leur était utile, ils ont voulu à toute force, dans leur orgueil, pénétrer les causes secrètes des choses, poser des principes *à priori* touchant les opérations de la nature, prescrire pour ainsi dire à Dieu lui-même les lois selon lesquelles il était tenu d'agir. Comme si nos facultés, si étroites et si faibles, pouvaient faire autre chose qu'observer certains phénomènes, effets de certains autres, mais effets produits d'une manière absolument insaisissable pour nous! car n'est-il pas naturel que cette grande et curieuse machine, l'univers, ne puisse être entièrement entendue que par l'intelligence suprême dont elle est l'œuvre? L'homme, se mettant pour ainsi dire à la place de Dieu, a fait hardiment appel à son imagination partout où l'observation lui faisait défaut; et quand il ne pouvait découvrir les principes, les causes et les procédés du travail de la nature, il se les est figurés à sa fantaisie, se faisant ainsi un monde à lui, enfanté et gouverné par sa propre intelligence. Cette vaine méthode s'est étendue jusqu'aux parties les plus utiles de la philosophie naturelle; et plus elle paraissait subtile, sublime et savante, plus elle s'est montrée pernicieuse et a retardé le progrès des connaissances pratiques. Car les esprits les plus fins et les plus ingénieux étant tous en-

1. Fox Bourne, t. I, p. 225.

gagés par la coutume et l'éducation dans des spéculations vides, le soin de faire avancer les arts utiles fut laissé aux esprits inférieurs... C'est ainsi que le monde fut encombré de livres et de disputes. Les livres se multiplièrent sans que le savoir s'accrût; les générations se succédèrent de plus en plus savantes, sans devenir plus sages ni plus heureuses : ou si par hasard quelques inventions nouvelles vinrent accroître les commodités de la vie humaine, ces précieuses découvertes ne furent pas dues à la direction des penseurs et des philosophes, mais d'heureuses rencontres ou des expériences habiles les firent trouver à ceux qui travaillaient directement sur les œuvres de la nature, non sur les maximes des écoles. »

On pourrait reconstituer, avec ces passages, avec le traité *De la Conduite de l'Intelligence* et des pages éparses dans le *journal*, quelque chose comme le *Discours de la Méthode* de Locke. On aurait là une véritable profession de foi *positiviste*, s'il est permis d'appliquer un mot si moderne à un philosophe du XVII[e] siècle. Bien entendu, il ne s'agit pas ici de la partie dogmatique (et si contestable) du système de Comte : loi des trois états, hiérarchie des sciences, absorption de la psychologie dans la biologie, etc. ; mais l'inspiration génerale est la même ; et l'expression est chez Locke plus nette, plus précise, en même temps que plus agréable. « Le domaine de la connaissance, ou des choses connaissables, est si vaste, notre vie ici-bas si courte, et l'entrée par où la connaissance des choses pénètre dans notre entendement si étroite, que la durée entière de notre existence ne nous suffit pas pour prendre connaissance de toutes les choses, je ne dis pas que nous serions capables de connaître, mais qu'il nous serait bon et même très-avantageux de connaître. Il nous importe donc beaucoup d'employer le mieux possible notre temps et notre talent à cet égard, et, puisque nous avons un long voyage à

faire et que les jours sont courts, de prendre le chemin le plus plan et le plus direct qu'il se peut [1]. »

Enumérant les causes principales qui retardent la vraie science, il en compte cinq : « 1° tout l'attirail de mots et de phrases en usage dans l'art de disputer et dont on embarrasse la philosophie des écoles. Des sons vides ne peuvent pas plus amender notre intelligence et fortifier notre raison, que le bruit d'un tourne-broche remplir nos ventres ou fortifier nos corps ; et l'art de ferrailler avec ce qu'on appelle les subtilités, n'est pas plus utile que ne serait la dextérité à faire et à défaire des nœuds dans des toiles d'araignées. — 2° La prétention et le désir de savoir quelles ont été les opinions des autres. Si un voyageur sait son chemin, que lui importe de savoir les mille détours et embranchements où d'autres se sont égarés ? La connaissance du bon chemin l'empêchera sûrement de prendre le mauvais, et c'est sa grande affaire. Je ne dis pas cela pour déprécier les lumières que nous recevons des autres ; je ne méconnais pas que certains guides nous sont d'un puissant secours dans nos efforts vers la vérité ; mais je regarde comme chose vaine et inutile de faire son étude principale de ce qu'ont pensé les hommes dans des questions où la raison doit être seul juge, et de se remplir la tête de ces opinions, afin de les pouvoir citer en toute occasion. — 3° Le purisme dans le langage, l'extrême souci de polir son style, la recherche d'une rigueur absolue dans la connaissance des langues étrangères. Donner beaucoup de temps à tout cela peut servir à briller dans le monde et à se faire la réputation d'un homme lettré ; mais si c'est là tout, il me semble que c'est travailler pour un avantage tout extérieur. Pour mettre les choses au mieux, c'est s'occuper à faire un joli vêtement pour la vérité ou l'erreur ; et la plupart de ceux qui dépensent leur temps de la sorte

1. *Journal*, printemps de 1677 ; dans Lord King, p. 90.

font des gens à la mode plutôt que des hommes sages et utiles. — 4° L'antiquité et l'histoire, lorsqu'on les étudie à seule fin d'en pouvoir parler. Je ne nie pas que l'histoire ne soit fort utile et fort propre à nous apprendre la vie; mais si on ne l'étudie que pour se faire la réputation d'historien, c'est une chose fort vide; et celui qui est capable de redire tous les détails d'Hérodote et de Plutarque, de Quinte-Curce et de Tite-Live, sans en faire aucun autre usage, peut être un ignorant doué d'une bonne mémoire. — 5° Les questions de fantaisie et les spéculations raffinées et vaines, par exemple de savoir où était le paradis terrestre ou quel fruit était le fruit défendu. »

Quelles sont donc les choses dignes d'étude? Ce sont, en premier lieu, celles qu'il faut connaître pour obtenir le bonheur dans l'autre monde; en second lieu, celles dont la connaissance nous assure un paisible et heureux passage en celui-ci, en nous apprenant à nous conduire et à nous arranger sagement dans les rencontres ordinaires de la vie. A chacun d'ailleurs de choisir, selon ses aptitudes et ses besoins, l'objet particulier de ses études. Mais qu'on ne l'oublie jamais : « Notre principale fin en cherchant à acquérir des connaissances ici-bas, doit être d'en faire usage pour notre profit et celui des autres en ce monde. Si donc, pour les acquérir, nous détruisions notre santé, ce serait travailler en pure perte. Celui qui fait sombrer son vaisseau en le chargeant trop, fût-ce en le chargeant d'or, d'argent et de pierres précieuses, ne saurait rendre bon compte de son voyage à l'armateur. » C'est pourquoi les hommes d'étude doivent plus que personne respecter les droits de la nature, quant au régime, au sommeil, à l'exercice, etc.

Supposons choisi l'objet de la recherche, le corps et l'esprit également dispos pour l'étude : il faut plus encore. « Nous devons à Dieu, source et auteur de toute vérité, à Dieu la vérité en personne, et nous nous devons

aussi à nous-mêmes, si nous voulons user de candeur et de sincérité à nos propres yeux, d'avoir l'esprit constamment disposé à recevoir et à accueillir la vérité partout où nous la trouverons, sous quelque apparence qu'elle puisse s'offrir à nous, simple ou étrange, ordinaire ou nouvelle, voire même désagréable. La vérité est l'objet propre, la richesse et l'ornement propre de l'esprit : la valeur particulière d'un homme, sa supériorité sur les autres se mesure à sa provision de vérité. Celui qui se remplit la tête de connaissances vaines et d'opinions fausses peut bien avoir l'esprit gonflé et en apparence élargi, mais en réalité il l'a étroit et vide : tout ce qu'embrasse, tout ce que contient un tel esprit équivaut à rien ou à moins que rien; car l'erreur est au-dessous de l'ignorance et un mensonge est pis que rien. Notre premier et grand devoir est donc d'apporter dans nos études et nos recherches un esprit avide de vérité, ne cherchant rien que la vérité, mais la cherchant avec une entière impartialité, et prêt à l'embrasser, si triste, si chétive, si peu à la mode qu'elle puisse paraître. » Deux excès alors sont à éviter : « il ne faut ni trop nous fier à notre propre jugement, ni nous en défier outre mesure; il ne faut croire ni que nous pouvons comprendre tout, ni que nous ne pouvons rien comprendre. Celui qui se défie de lui en toutes choses et ne s'en rapporte jamais à sa propre intelligence dans la recherche de la vérité, se coupe lui-même les jambes pour se faire porter par les autres, et se rend jusqu'au ridicule dépendant du savoir d'autrui, qui peut-être ne saurait lui être d'aucun secours ; car je ne puis connaître une chose par l'entendement d'un autre, pas plus que je ne puis voir par les yeux d'un autre. Je ne possède de vérité que ce que j'en connais réellement ; je ne suis dans le vrai qu'autant que je sais par moi-même. Ce que possèdent les autres est à eux et ne m'appartient pas ; ils ne peuvent me le communiquer qu'en me le faisant connaître à mon tour; c'est

un trésor qui ne peut ni se prêter, ni se donner. — D'autre part, celui qui croit son intelligence capable de tout, monte sur les ailes de sa propre fantaisie, et, se hasardant sur la vaste étendue des vérités incompréhensibles, ne fait que vérifier la fable d'Icare et se perdre dans l'abîme. Nous sommes, en ce monde, dans un état de médiocrité, créatures finies, pourvues de facultés fort bien appropriées à certaines fins, mais nullement proportionnées au vaste champ illimité des choses [1]. »

Ainsi point d'autorité qui vaille contre la raison individuelle : l'unique criterium de la vérité est l'évidence. Mais que faire « dans les questions où il y a des arguments des deux côtés » ? — « Une seule preuve positive, répond Locke, doit alors l'emporter sur un grand nombre de preuves négatives, parce qu'une preuve positive est toujours fondée sur une existence réelle que nous connaissons et saisissons, tandis que les arguments négatifs aboutissent en général à un pur rien, ne prouvent que notre incapacité de concevoir ceci ou cela, et, de la sorte, ne peuvent être que des conclusions tirées de notre ignorance et de notre faiblesse, non de la vérité des choses, lesquelles peuvent exister et en fait existent souvent, nous en avons l'expérience, bien qu'elles excèdent notre compréhension. C'est ce qui est très-évident pour des choses que nous savons sûrement et qui tombent directement sous nos sens ; ainsi les notions de matière, de mouvement, de distance ont beau nous être familières, il y a néanmoins dans ces notions bien des choses que nous ne comprenons en aucune sorte. Même dans les choses les plus ordinaires et que nous connaissons le mieux, notre intelligence est vite interdite et découvre bientôt son impuissance. Toutes les fois qu'elle vient à considérer quoi que ce soit d'illimité, ou qu'elle tente de pénétrer dans les modes et manières d'être ou d'opérer,

1. Lord King, p. 94 à 105.

elle se heurte aussitôt à des difficultés insurmontables. Nous avons des notions claires de la matière, de la figure, du mouvement et de leur degré ; mais dès que nous voulons méditer sur l'étendue ou la divisibilité de la matière figurée, sur le commencement du mouvement, notre esprit hésite, s'embarrasse et ne sait plus quel chemin prendre. — De même, nous ne concevons aucun autre mode d'opérer que celui de la matière par le mouvement (du moins je dois avouer que je ne conçois que celui-là et je serais aise que quelqu'un m'en expliquât d'une manière intelligible quelque autre) ; et pourtant nous trouverons difficile de rendre raison de tous les phénomènes par ces causes. Nous savons très-bien que nous pensons et que nous nous mouvons à volonté ; et si toutefois nous voulons nous croire autorisés à faire fond sur un argument négatif, nous serons en droit de douter si nous pouvons faire l'un ou l'autre ; car je ne puis concevoir comment la matière penserait, et je ne puis pas davantage comprendre comment une chose pensante immatérielle pourrait mouvoir une chose matérielle ou être affectée par elle. Mais comme nous avons une expérience positive de notre pensée et de notre mouvement, les arguments négatifs contre ces faits et l'impossibilité de les comprendre n'ébranlent jamais notre adhésion à ces vérités. Peut-être cet exemple prouve-t-il qu'il y a là une bonne règle pour nous déterminer dans les questions très-importantes. »

VI

Il ne paraît pas que Locke ait fait lui-même des innovations importantes dans la médecine ; et, s'il eut quelque part dans les découvertes de Sydenham, nous ne pouvons savoir laquelle. Mais ils étaient d'accord sur la

méthode à suivre, et, s'il l'a pratiquée avec moins d'éclat et moins de fruit, peut-être par l'apologie qu'il en a faite, n'a-t-il guère moins servi la science médicale. Le morceau qu'il avait écrit à ce sujet pour servir de préface à un traité de son ami sur la petite vérole mériterait une place dans l'histoire de la médecine. On peut lui reprocher de n'avoir pas compris toute l'importance de l'anatomie et de la physiologie comme fondement de la pathologie ; mais il n'est pas un médecin aujourd'hui qui ne souscrive à ce qu'il a dit de la nécessité d'établir la thérapeutique sur une histoire préalable des maladies et de leur marche, histoire qui ne peut se faire qu'en recueillant de toutes parts une multitude de cas, en notant avec la plus extrême exactitude les moindres accidents et les moindres symptômes. « Écrire l'histoire naturelle de chaque maladie, en écartant rigoureusement toute hypothèse, voilà l'unique moyen d'en découvrir les causes, sinon les causes éloignées et secrètes (espoir chimérique), au moins les causes immédiates et prochaines, que nous pouvons saisir et qui nous indiqueront les remèdes. »

Même à propos de médecine, un philosophe eût pu se montrer plus profond, reconnaître l'usage légitime, nécessaire même des hypothèses provisoires et vérifiables, laisser entendre au moins que, si la raison est impuissante toute seule, elle est pourtant indispensable à l'interprétation des faits observés et fournit les principes sur lesquels repose l'induction. Le progrès est grand, assurément, des pages qu'on vient de lire à l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Mais enfin ces pages, Cl. Bernard les eût signées et il en a écrit d'analogues. On peut donc dire qu'elles ont une réelle solidité, sinon toute l'élévation possible. Ce manque d'élévation s'expliquerait d'ailleurs par la nécessité où l'on est, dans les époques de transition, d'exagérer les différences entre la méthode nouvelle et celle qu'il s'agit de détrôner.

On est forcément exclusif pour être clair. La synthèse des points de vue opposés ne peut venir que plus tard. Un esprit trop compréhensif et trop conciliant ne ferait d'abord aucune besogne utile, ne serait ni compris ni suivi.

Les mêmes préoccupations d'utilité qui tournaient l'esprit de Locke vers la médecine et présidaient à sa conception des sciences naturelles le portent aussi vers les problèmes économiques, politiques, moraux, et se reflètent partout dans sa manière de les poser et de les résoudre. En général, il est presque aussi bien inspiré que possible, étant donnée cette façon unique, nécessairement un peu étroite, d'envisager toutes choses. Il ne voit pas tout, mais il voit juste. Il pèche par omission, mais la critique a plus souvent à le compléter qu'à le reprendre, à signaler ce qu'il oublie qu'à rejeter ce qu'il affirme. Il semble qu'il ait regagné en sûreté ce qui lui manquait en profondeur : c'est l'avantage des esprits positifs. Du reste, rien ne serait plus injuste que de le représenter comme un penseur à courte vue. En certaines matières, il a vraiment dit tout l'essentiel, a porté ses regards aussi loin qu'il le pouvait faire du point de vue exclusivement utilitaire, qui était le sien. Il est des cas où une vérité unique, vue nettement et fortement exprimée, rend plus de services qu'un système.

En économie politique, où les considérations utilitaires sont de mise plus que partout ailleurs et prédominent de plein droit, Locke n'est pas moins clairvoyant qu'en médecine. Dès l'âge de 29 ans (1671), nous le voyons méditer sur la question des taxes et émettre, soit dans des lettres, soit dans des notes qui, vingt ans plus tard, devaient passer dans son traité sur l'*Abaissement de l'intérêt*..... les premiers arguments qui aient été produits en faveur du libre échange. Ce n'est pas une gloire médiocre pour lui d'avoir été à peu près le premier en date des économistes anglais et d'avoir entrevu, dans le do-

maine si vaste et alors si confus de cette science, ce qui, après deux siècles de polémique, allait en devenir l'idée maîtresse, presque le dogme fondamental. A vrai dire, il n'a pas revendiqué toute la liberté commerciale : il a cru, comme tous ses contemporains, à la nécessité de protéger l'industrie nationale; mais il réclame hardiment le libre commerce de l'argent. Il y a quelque chose de la manière de Frédéric Bastiat dans la verve lucide avec laquelle il s'attaque à des sophismes dont tous les esprits ne sont pas encore délivrés, touchant le rôle de la monnaie et les vraies sources de la richesse publique. Il semble particulièrement à l'aise dans ces questions, où il faut surtout du bon sens, de la perspicacité et le mépris des préjugés régnants. En pleine crise monétaire, il s'élève de toutes ses forces contre les expédients de monnayage et autres remèdes fictifs : ses arguments portent et sont restés. De même, au milieu d'une violente réaction de l'opinion contre les abus de l'usure, il a le courage de démontrer qu'aucune fixation arbitraire du taux de l'intérêt ne saurait être une garantie pour l'emprunteur, mais que, si l'État néanmoins intervient, il ne peut, en tout cas, fixer trop bas le taux légal sans compromettre les transactions mêmes qu'on se propose de favoriser. Enfin la théorie de la propriété, contenue dans le second *Traité du gouvernement,* offre déjà en abrégé tout ce qu'on a dit de meilleur sur la question. « La terre et tout ce qu'elle produit spontanément appartiennent en commun à tous les hommes ; mais chaque homme s'appartient, et personne n'a aucun droit sur lui que lui-même. Son travail lui appartient donc aussi, et l'œuvre de ses mains est sa légitime propriété. Par conséquent, tout ce qu'il tire de l'état naturel, tout ce à quoi il mêle son travail et partant quelque chose de lui-même, entre par cela seul en sa possession... » Je n'ai que faire de citer au long ces excellentes pages : elles sont connues, mais elles devraient l'être davantage ; parce que ces idées

sont à présent courantes parmi les économistes, beaucoup ont oublié de qui elles viennent.

Il en est de même des théories de Locke sur l'éducation, sur la tolérance, sur les rapports de l'Etat avec les Eglises et les individus.

VII

La prose anglaise du XVII[e] siècle compte peu de pages aussi parfaites que les *Pensées sur l'éducation.* L'*Emile* de Rousseau, supérieur comme œuvre d'art, n'est venu que beaucoup plus tard, empruntant d'ailleurs à Locke ce qu'il contient de plus solide, non sans le gâter par l'exagération et le mélange de paradoxes. Les *Pensées*, où tout est mesure dans le fond et simplicité dans la forme, ont, en somme, moins vieilli que l'*Emile.* Je suis persuadé que, si l'on en donnait aujourd'hui chez nous une édition séparée, le succès en serait considérable, au milieu de nos discussions ardentes sur les programmes de l'enseignement public. Car Locke ne sépare pas plus l'instruction de l'éducation morale que celle-ci de l'éducation physique, et sur ces trois points il est singulier combien maintenant encore on aurait de profit à le lire. Si grande qu'ait été son influence dans son pays, particulièrement sur l'éducation corporelle [1], il s'en faut bien que les Anglais eux-mêmes aient encore tiré tout le parti possible de ses avis et rompu avec toutes les routines qu'il a combattues. M. Spencer, dans son *Essai sur l'éducation*, M. A. Bain dans son

1. Personne n'a contribué plus que lui à faire passer dans les usages ce qui caractérise aujourd'hui la vie anglaise : les exercices physiques de toute sorte, l'endurcissement volontaire à toutes les intempéries, le mépris des fatigues et des dangers, le grand air, l'eau froide, etc., etc.

étude sur le même sujet[1] ne se sont pas inspirés autant qu'on eût pu le souhaiter de son exemple. L'un et l'autre se font, à mon avis, une idée moins large et moins haute de l'objet de l'éducation. Le premier, qui nomme Locke une seule fois, donne des conseils moins véritablement pratiques, au sens élevé et moral de ce mot. Et je ne saurais accorder au second, quant à moi, que dans l'œuvre si grave de faire de l'enfant un homme, tout se réduise à la seule culture de l'esprit. La supériorité de Locke tient ici à ce qu'il ne procède point par abstraction. Il voit tout l'homme, n'omet ni ne sacrifie aucun élément de notre nature, aucune de nos facultés. Mieux que personne il a compris que l'éducation consiste surtout à former des habitudes, habitudes physiques et mentales, habitudes du cœur et de la volonté aussi bien que de l'intelligence. C'est pour cela qu'elle a prise principalement sur l'enfance. Il dirait volontiers avec Montaigne que « le meilleur de notre éducation est aux mains de nos nourrices ».

Ce livre, écrit il y a deux cents ans, serait encore, si je ne me trompe, le meilleur guide à suivre pour former d'une manière virile, par la discipline du premier âge, le corps et le caractère des enfants. Mais surtout combien, chez nous, s'étonneraient d'entendre déjà Locke plaider si fortement en faveur de ces mêmes réformes de l'enseignement, qui n'ont pas pu seulement être essayées tout de bon en France en 1873, tant elles ont soulevé de tempêtes! — « *Mauvaise coutume établie dans les écoles de faire composer aux enfants des discours en latin.* » — « *Mauvaise coutume établie dans les écoles de faire faire des vers latins aux enfants,* » voilà les titres de deux de ses chapitres. On voit qu'on ferait encore scandale au milieu de nos préjugés universitaires, en reprenant tout simplement les vues de Locke. En ces matières, pourtant,

1. Étude publiée en articles dans *Mind*, 1877.

comme en bien d'autres, il est difficile de contester la justesse de ses critiques et de ne pas avouer que l'utilitarisme s'élève chez lui aux plus hautes aspirations morales. En réalité, si l'on était de bonne foi et sans parti pris, tout le monde reconnaîtrait que ce qu'il proposait au nom de l'intérêt privé et public ne saurait être nuisible, tant s'en faut, aux intérêts supérieurs de l'homme, à la haute culture morale et esthétique.

En effet, de même que toutes ses prescriptions touchant l'éducation physique n'ont pour objet que de faire du corps « un instrument docile, aussi apte que possible à exécuter les ordres de l'esprit, » de même, tout ce qu'il écrit sur les moyens de façonner l'intelligence et le caractère n'a qu'un but : « former des esprits droits, disposés en toute occasion à ne rien faire que de conforme à la dignité et à l'excellence d'une créature raisonnable. » Il exprime avec plus de force et d'élévation que personne la nécessité de faire prendre aux enfants, entre autres bonnes habitudes, celle qui vaut toutes les autres, parce qu'elle les engendre et les garantit, l'habitude de s'observer, de se contenir et de se vaincre, ne fût-ce que par fierté et pour faire acte d'hommes.

Quant à l'instruction, il veut, il est vrai, qu'elle commence par ce qu'on appelle aujourd'hui les leçons de choses, qu'elle soit claire, débarrassée du jargon scolastique, utile et pratique le plus possible, en un mot qu'elle rompe pour le fond et la forme avec de détestables traditions. La géographie, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la chronologie, l'histoire, la morale, les points essentiels du droit civil, la rhétorique et la logique (non séparées), enfin la physique, voilà ce que doit apprendre, avec sa langue maternelle, l'enfant dont on veut faire un homme cultivé. Qu'on n'oublie jamais d'y joindre un ou plusieurs métiers : dans toutes les conditions, il est sain et avantageux de savoir faire, fût-ce comme délassement, quelque travail manuel ; l'homme qui sait cultiver la terre,

jardiner, tourner le bois, etc., n'est jamais ni à charge à lui-même, ni inutile à la société.

Quand l'enfant sait sa langue, la première qu'il faut lui enseigner ensuite est la langue française; mais qu'on n'ait garde de l'embarrasser d'abord dans les difficultés de la grammaire. Les règles abstraites ne doivent venir qu'après l'usage. L'étude des langues n'est qu'un moyen d'étendre notre connaissance des choses : l'érudition grammaticale n'est point le but. La connaissance minutieuse des formes n'a de prix qu'autant qu'elle permet de saisir ou de rendre plus exactement les nuances de la pensée.

Locke proscrit-il donc les exercices littéraires et les hautes études purement théoriques? nullement; il demande seulement que les enfants soient tout d'abord pourvus des connaissances les plus urgentes; que les études plus relevées ne soient pas imposées à ceux qui, faute de temps ou d'intelligence, ne sont pas en état de les bien faire[1]; qu'enfin chacun reçoive avant tout un enseignement approprié à ses besoins et à ses projets d'avenir. Certes, il faut apprendre les langues classiques : Locke les savait à merveille, les admirait autant que personne; mais il voulait qu'on apprît à les lire vite et bien, non à les écrire mal, qu'on employât à faire connaissance avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité le temps qu'on passe à en apprendre par cœur des lambeaux et à en faire de maladroites parodies. Il eût été très-fâché qu'on cessât de savoir le latin et le grec, le grec surtout, « sans lequel on n'est point vraiment un homme instruit. » N'est-ce point des Grecs que nous vient tout notre savoir? « N'est-ce pas chez eux que toute la civilisation de l'occident a pris sa source? » Mais c'était précisément pour savoir mieux ces langues qu'on devait, selon lui, cesser de consacrer à des exercices artificiels, presque nécessairement mal faits, la meil-

1. Le § CLXVIII (page 377 de la traduction de Coste) est intitulé : *Abus qu'on commet en voulant faire apprendre le latin à toutes sortes d'enfants.*

leure part du temps qu'on leur donne. « Car, je vous prie, parmi les gens de lettres eux-mêmes, de cent qui apprennent le grec, combien y en a-t-il qui retiennent ce qu'ils en ont appris au collége, ou qui y fassent d'assez grands progrès pour lire sans peine les auteurs grecs et les entendre parfaitement [1] ? »

Le temps est trop précieux, « notre vie est trop courte », pour qu'il soit raisonnable d'en passer une partie, si petite qu'elle soit, à composer en latin des vers et des discours faits de centons. « Si quelqu'un regarde la poésie comme une étude dans laquelle il souhaite que son fils se perfectionne, parce qu'elle est propre à lui élever l'esprit et à lui remplir l'imagination de belles idées, il faut qu'il tombe d'accord que, dans cette vue, son fils fera beaucoup mieux de lire les bons poëtes grecs et latins, que de faire de méchants vers de lui-même dans une langue qui ne lui est pas naturelle; et je ne saurais croire qu'un homme qui veut exceller dans la poésie anglaise puisse se figurer que, pour en venir là, il doit commencer par faire des vers latins [2]. »

D'ailleurs, il faut l'avouer, Locke ne pensait pas qu'on dût faire de bonne heure à la poésie une grande part dans l'éducation. Il craignait qu'en lui donnant trop de place, on ne fît des esprits chimériques, mécontents de la vie réelle, peu utiles, sinon même nuisibles, à la société. Ce n'est pas qu'il fût insensible aux émotions qu'elle exprime et procure : il goûtait vivement, au contraire, l'élégance et la grâce, le beau et l'exquis en tout genre. N'est-ce pas lui qui voulait qu'on apprît aux jeunes gens, avec tous les autres exercices du corps, la danse, « parce qu'elle tend à perfectionner ce bon air qui doit toujours éclater dans tous les actes d'une personne bien élevée? » Mais il réagissait de toutes ses forces contre la tendance qui nous

1. Traduct. de Coste, p. 457.
2. Traduct. de Coste, p. 407.

porte à faire, en matière d'éducation, de l'accessoire le principal. Il ne croyait pas que les nobles études, vrai luxe de l'esprit, dussent précéder, ni surtout exclure toutes les autres. « A qui doit être agriculteur ou marchand, disait-il, apprenez d'abord et surtout ce qu'il lui sera utile de savoir. L'instruction a pour but essentiel de mettre chaque homme en état d'accomplir les devoirs de sa position, comme l'éducation a pour but de lui inspirer la constante volonté de les accomplir. » D'ailleurs, l'esprit le mieux préparé pour la vie n'est pas celui qui sait le plus de choses : « Le rôle du maître n'est pas tant d'apprendre à l'enfant tout ce qu'on peut savoir, que de lui donner l'amour et le respect de la science, et surtout une bonne discipline intellectuelle, le mettant à même d'en acquérir lui-même s'il le veut. »

Mais, il y revient à vingt reprises, « la vertu et la sagesse, voilà la grande affaire. Apprenez à l'enfant à maîtriser ses inclinations, à soumettre ses appétits à la raison. Cette habitude prise, le principal sera fait. Tâchez de le rendre sensible à l'honneur et à la honte, autant qu'il est possible, et, ce point une fois gagné, vous pouvez compter que vous aurez mis en lui un principe qui aura de l'influence sur ses actions lors même que vous ne serez point auprès de lui. » — Tel est le ton général de ce petit traité de l'éducation : l'inspiration en est aussi moderne et, en même temps, aussi élevée que possible. On y peut ajouter ; je ne vois guère ce qu'on y pourrait reprendre.

VIII

La philosophie politique de Locke, plus connue, nous offre les mêmes caractères. L'influence historique en a été incalculable. Si l'Angleterre est la terre classique de

la liberté politique, tout le meilleur de l'esprit anglais se retrouve dans les *Lettres sur la tolérance* et dans les deux *Traités du gouvernement*. Produit, si l'on veut, du génie national incarné en Locke (mais avivé chez lui par la force du sens moral), ces excellents écrits ont réagi à leur tour sur l'esprit public, en Angleterre d'abord, puis en France et dans tout le monde civilisé. Aucune autre cause n'a sans doute autant contribué à donner à nos voisins cet esprit de légalité et d'indépendance si justement vanté, cette sage conception des droits et devoirs de l'État, selon laquelle l'ordre s'obtient par le jeu même de la liberté. Et si les mêmes vues se sont répandues chez nous, grâce à des écrivains dont la gloire à certains égards éclipse celle de Locke, il ne faut pas oublier que Locke fut leur précurseur et, de leur propre aveu, leur maître.

A vrai dire, bien avant lui, nos écrivains du XVIe siècle, Hubert Languet, Bodin, La Boëtie, avaient écrit avec fermeté sur les principes de la politique; mais rien ne donne à croire que Locke les eût lus. D'ailleurs, si les *Six livres de la République* témoignent d'un savoir immense et d'une grande profondeur de pensée, on sait que Bodin mettait toute son autorité au service du gouvernement despotique, en quoi il n'eût pas manqué (malgré son amour de la tolérance) de choquer vivement Locke. S'il était besoin d'attribuer à des lectures l'éducation politique d'un homme qui, en cela surtout, fut à lui-même son propre maître, Locke devrait sans doute davantage à Puffendorf et à Grotius, à Hooker et à Hobbes. Mais, en réalité, ses écrits politiques ont un caractère original impossible à méconnaître. Qu'on n'oublie pas qu'il composa les deux *Traités du gouvernement* en partie pour se justifier lui-même de l'opposition qu'il avait faite à Jacques II, en partie et surtout pour justifier la Révolution qui mettait sur le trône Guillaume d'Orange. De là, un ton à part, qui n'est ni celui d'un traité

purement philosophique, ni celui d'un simple pamphlet, mais qui tient à la fois de l'un et de l'autre. Son but était avant tout de rendre un service immédiat, et il y réussit. Mais il se trouva qu'il avait fait, en même temps, une œuvre scientifique d'une valeur plus haute et plus durable, une revendication définitive des droits du peuple à se gouverner lui-même.

On connait cette théorie de l'Etat, aujourd'hui classique [1]. « Dieu a fait les hommes libres et égaux, mais capables de s'élever fort au-dessus du grossier état de nature. » Pour cela, ils doivent, sans rien sacrifier de leur liberté naturelle, consentir à la restreindre dans des limites rendant possibles l'union et le groupement des individus en communauté politique. Ils peuvent donc et, s'ils sont nombreux, ils doivent déléguer à des représentants de leur choix le pouvoir de faire des lois pour la communauté tout entière. A leur tour, les législateurs peuvent et le plus souvent doivent déléguer à un magistrat ou à un roi l'autorité exécutive ; mais le peuple est et demeure souverain.

La souveraineté du peuple, souveraineté qui peut être déléguée, mais jamais aliénée, est le dogme essentiel de cette doctrine, conçue précisément en opposition avec la théorie du droit divin de Robert Filmer. Filmer, contemporain et zélé partisan de Charles Ier, avait écrit vers 1642 son principal ouvrage, *Patriarcha*, bientôt suivi de plusieurs autres : *The Anarchy of a limited and mixed Monarchy*, (1646), *The Freeholder's grand Inquest*, *The Power of Kings,* 1648, etc. Mais le *Patriarcha* ne fut publié qu'en 1680 par son fils, au moment où les partisans de la monarchie absolue ressuscitaient au profit de Charles II le principe du droit divin. L'ami de Locke, James Tyrrel, répondit en 1681 par un essai intitulé *Pa-*

1. La politique de Locke a été exposée tout au long par M. P. Janet, dans son *Histoire de la Science politique ;* je n'en rappelle donc que l'esprit général et les principaux traits.

triarcha non monarcha; mais une défense de la doctrine de Filmer ayant paru en 1685, en tête d'une nouvelle édition de son livre, c'est alors que Locke songea à intervenir lui-même et commença le premier de ses *Deux Traités*. On n'avait pas fait auparavant, on n'a pas fait depuis, une plus vigoureuse et plus lucide revendication du droit des citoyens contre les prétentions de la royauté héréditaire. « La servitude, dit-il en commencant, est un état si vil et si misérable pour un homme, elle est si directement opposée au généreux tempérament et au courage de notre nation, qu'on a peine à concevoir qu'un anglais, et encore moins un gentleman, ait pu plaider en sa faveur. En vérité j'aurais pris le *Patriarcha* de sir Robert Filmer, comme en général tout traité destiné à persuader à tous les hommes qu'ils sont et doivent être des esclaves, pour un nouveau jeu d'esprit analogue à celui de cet écrivain qui fit l'apologie de Néron, plutôt que pour un ouvrage sérieux, si la gravité du titre, si l'épître... et les applaudissements qu'elle a reçus, ne m'avaient forcé à croire que l'auteur et l'éditeur ont été sérieux l'un et l'autre. J'ai donc pris en mains et lu d'un bout à l'autre ce livre, avec toute l'attente, avec toute l'attention qu'il convenait pour un traité qui fit tant de bruit à son apparition; et je ne puis qu'avouer la profonde surprise que j'ai éprouvée, en voyant que, dans un livre qui avait pour objet de forger des chaînes pour toute l'humanité, je ne trouvais rien qu'une corde de sable, utile peut-être à ces hommes dont toute l'habileté et tout le soin est de soulever de la poussière et d'aveugler les gens pour les mieux égarer, mais parfaitement incapables, en vérité, d'attirer dans le piège ceux qui ont les yeux ouverts et assez de bon sens pardevers eux pour considérer que des chaînes ne sont jamais bonnes à porter, quelque soin qu'on ait pris pour les forger et les polir. »

C'est dans le second traité qu'est contenue la théorie qu'oppose Locke à celle de Filmer. « Quiconque ne veut

pas donner à penser que tout gouvernement en ce monde est uniquement le produit de la force et de la violence, et que les hommes, dans leur vie en commun, n'ont pas d'autre règle que les bêtes, chez qui règne exclusivement la loi du plus fort; quiconque ne veut pas, par une telle doctrine, ouvrir une source intarissable de désordres et de méfaits, de tumultes, de séditions et de rébellions (toutes choses contre lesquelles pourtant les partisans de cette hypothèse poussent de si hauts cris), doit, de toute nécessité, trouver une autre origine du gouvernement, une autre base du pouvoir politique, enfin une autre manière de désigner et de connaître les personnes à qui il appartient, que celles que nous a enseignées sir Robert Filmer. »

Deux points principaux de la doctrine de Locke lui sont communs, ce semble, avec Hobbes et Rousseau : *l'état de nature*, opposé à la société organisée ; *le contrat social*, donné pour fondement à la société politique. Mais, c'est sur ces deux points précisément, qu'on voit le mieux en quoi il diffère de l'un et de l'autre. Il amende Hobbes au point de ne garder de lui que des termes qu'il interprète d'une manière pour ainsi dire tout opposée ; et quand Rousseau, à son tour, lui emprunte ces mêmes termes à lui-même, j'oserais dire que c'est de nouveau pour en forcer et en fausser un peu le sens. L'état de nature pour Hobbes, c'était l'état de guerre : « homo homini lupus ; » et les hommes en sortaient par le contrat social, lorsque, après avoir longtemps éprouvé leur égale puissance de se nuire, leur égale impuissance à s'assurer à eux-mêmes le bonheur, en désespoir de cause et d'un commun accord, ils faisaient aux mains d'un souverain absolu complète abdication de tous leurs prétendus droits. Chez Locke, tout au contraire, l'état de nature c'est l'état de paix, parce qu'il prend ce mot *état de nature*, autant ou plus dans son acception rationnelle et morale que dans le sens historique. Lui aussi, il pose à

l'origine l'égalité, mais c'est l'égalité de droit plutôt que de fait, c'est l'égale dignité morale, l'identité des facultés et des besoins, la communauté de destinée. « Pour comprendre comme il faut le pouvoir politique et le dériver de sa vraie source, nous devons considérer dans quel état sont naturellement tous les hommes; or, c'est un état de parfaite liberté, liberté d'ordonner leurs actions et de disposer de leurs possessions et de leurs personnes comme bon leur semble, dans les limites de la loi de nature, sans en demander permission à personne, sans dépendre de la volonté d'aucun autre homme; — c'est aussi un état d'égalité, dans lequel tout pouvoir et toute juridiction est réciproque, nul n'ayant plus que son voisin; car s'il est quelque chose d'évident, c'est que des créatures de même espèce et de même rang, également nées pour jouir de tous les mêmes avantages naturels et faire usage des mêmes facultés, doivent aussi être toutes égales entre elles, sans subordination ni sujétion. » Mais les passions viennent troubler cet ordre : les violents prétendent à tous les biens pour eux seuls, menacent les autres dans leurs propriétés, leur liberté, leur vie même. Ils se mettent ainsi en état de guerre, et tendent à nous y entraîner tous, « car il est raisonnable et juste que j'aie le droit de détruire celui qui me menace de destruction. » C'est pour sauvegarder contre ces fous l'égalité naturelle des droits, c'est pour maintenir l'état de raison et de paix, que les hommes fondent des sociétés régulières ou groupes politiques. L'état social ne repose pas, sans doute, sur une convention artificielle; mais il a pour base un contrat, en ce sens que tous les membres d'une même communauté s'engagent implicitement et sont tenus, par cela seul qu'ils font partie d'une société humaine, à se respecter et se protéger mutuellement dans leurs droits. « On voit par là, dit Locke lui-même, la différence qu'il y a entre l'état de nature et l'état de guerre, que quelques-uns ont confondus. » On voit aussi, ajouterai-je, combien

le contrat social diffère ici de ce qu'il était chez Hobbes. Les contractants, loin d'abdiquer leurs droits, se les garantissent réciproquement. Chacun garde intacte sa liberté, à condition de n'en jamais user contre celle des autres.

Locke avait peut-être eu tort de ne pas dire plus nettement que sa définition de l'état de nature était toute rationnelle, ou, pour mieux dire, il l'avait tenue, à ce qu'il semble, à la fois pour rationnelle et pour historique sans distinguer les deux points de vue. Cela venait de ce que, répondant à Filmer, qui démontrait le droit divin d'après la bible, il avait été amené à chercher lui-même dans la tradition biblique la condition originelle de l'homme. Rien de plus conforme, d'ailleurs, à son éducation théologique; et l'on sait qu'alors la science n'avait pas encore soulevé la question de nos origines préhistoriques. Toujours est-il que Rousseau se figura décidément l'état de nature comme une sorte d'âge d'or ayant réellement trouvé place dans les premiers siècles de notre espèce; et il en parla presque comme d'un état d'isolement individuel, opposé non-seulement à l'état politique organisé, mais absolument à toute vie sociale. Toute société, dès lors, est artificielle et, jusqu'à un certain point, contre nature. Le contrat sur lequel repose la société civile est, à plus forte raison, présenté comme une convention arbitraire, plutôt mauvaise que bonne en fait et essentiellement modifiable. Ce qu'il y a de grand dans cette vue tout le monde le voit. C'est l'honneur de Rousseau d'avoir senti avec une égale vivacité et l'imperfection actuelle, et en même temps la perfectibilité des sociétés humaines. Excès pour excès, mieux vaut exagérer que méconnaître la part de la raison et de la liberté dans l'histoire. La Révolution française, avec tout ce qu'elle a engendré de biens durables et de maux passagers, procède directement de cette double affirmation, d'accord avec la conscience publique et moralement

vraie, si non seule vraie, que la plupart des misères sociales sont l'œuvre de l'homme et qu'à l'homme aussi il appartient d'y trouver remède. Mais il n'est pas moins vrai que cette affirmation, dans la mesure où elle est juste et bonne, avait été exprimée par Locke avec autant de force que de sérénité, et que Rousseau, en la développant dans cette langue saisissante et agissante dont il avait le secret, a un peu donné les apparences d'un paradoxe gros de révolutions radicales, à la seule théorie politique moralement pure et pratiquement capable de concilier l'ordre public avec la liberté individuelle, la stabilité nécessaire à la paix avec la plasticité nécessaire au progrès.

La supériorité de Locke éclate encore en ceci, qu'il n'immole jamais l'individu à l'état, qu'il donne, en toute occasion, pour unique fin et raison d'être à la société civile et partant au pouvoir qui émane d'elle, le bonheur des membres de la communauté, la conservation de leurs biens, la protection de leurs personnes et de leurs droits. De là, dans tout le détail, la doctrine la plus parfaitement libérale qui fut jamais. Rien de légitime en fait de législation que ce que le peuple a consenti par l'intermédiaire de ses représentants. Toutes les charges publiques doivent donc être consenties. Encore tout n'est-il pas permis aux délégués de la nation, car on ne peut déléguer à un représentant que les droits qu'on a soi-même, or nul n'a le droit par exemple de faire périr un innocent ni de prendre arbitrairement le bien d'autrui... A plus forte raison les dépositaires de la souveraineté populaire n'ont-ils pas le droit de l'aliéner : « on les charge de faire des lois et non de faire des législateurs. »

IX

C'est surtout dans son excellent mémoire pour la liberté de la presse et de l'imprimerie, que Locke fait voir sa répugnance pour la raison d'état. Ce morceau [1] est un remarquable complément aux *Deux Traités du gouvernement civil*. Les principes sont appliqués avec une rare décision à une question des plus agitées encore aujourd'hui, des plus délicates alors, surtout qu'elle se compliquait du monopole de la corporation des papetiers. Locke réclame purement et simplement la liberté de l'imprimerie et de la librairie, sans contrôle préventif d'aucune sorte et sous la seule réserve du droit commun. Un des articles de la loi régnante, dont il demandait à grands cris la révision et qu'il discutait point par point, portait en propres termes : « Il est défendu d'imprimer, importer, publier ou vendre les livres hérétiques, séditieux, schismatiques ou offensifs, dans lesquels est avancé quoique ce soit de contraire soit à la foi chrétienne, soit à la doctrine ou à la discipline de l'Eglise d'Angleterre, ou qui peuvent tendre au scandale de la religion, ou de l'Eglise, ou du gouvernement, ou des chefs de l'Eglise, ou de l'État, ou d'une corporation quelconque ou des particuliers. » — « Quelques-uns de ces termes, s'écrie Locke, sont si généraux et si compréhensifs, ou du moins prêtent tant à l'interprétation personnelle et arbitraire des chefs de l'Eglise et de l'Etat, à chaque moment donné, qu'il est impossible qu'aucun livre passe s'il ne convient à leur bon plaisir. Et qui ne sait que le mouvement de la terre peut être jugé une hérésie, comme c'en était une naguère d'affirmer l'existence des antipo-

1. Donné par Lord King, pp. 202-208, par Fox Bourne, II, 312.

des ? Je ne vois point pourquoi un homme n'aurait pas la liberté d'imprimer tout ce qu'il voudrait dire, sauf à être responsable pour un de ces actes absolument comme pour l'autre si, d'une manière ou de l'autre, il transgressait la loi. Mais bâillonner un homme de peur qu'il ne tienne un langage hérétique ou séditieux, n'est pas plus sensé qu'il ne le serait de mettre les gens aux fers de crainte qu'ils n'usent de violence ayant les mains libres. Il faudrait en venir, à ce compte, à emprisonner quiconque vous sera suspect de pouvoir se rendre un jour coupable d'une trahison ou d'un délit. Vous voulez empêcher qu'on puisse échapper à la responsabilité de ce qu'on imprime, vous n'avez qu'à défendre qu'aucun livre, quel qu'en soit le contenu, soit imprimé, publié ou vendu sans le nom de l'imprimeur ou du libraire, et cela sous des peines sévères. Faites alors responsable de tout ce qu'un ouvrage contiendrait de contraire aux lois, l'imprimeur ou le libraire dont cet ouvrage portera le nom, comme s'il en était l'auteur, à moins qu'il ne puisse produire la personne de qui il l'a reçu : voilà la seule mesure restrictive à laquelle devrait être soumise l'imprimerie. »

Tout le plaidoyer est de cette valeur. Les considérations économiques s'y mêlent aux considérations morales : les droits de la raison et de la pensée sont affirmés hautement contre les prétentions de l'immobile tradition, les abus de la censure préventive sont dénoncés, appel est fait à la fierté nationale et à l'esprit d'indépendance, mais aussi à l'intérêt bien entendu. En Hollande, la libre concurrence avait fait de la librairie une des sources principales de la richesse publique, tout en abaissant le prix et en élevant la valeur typographique des livres. Locke propose cet exemple à l'émulation de l'Angleterre commerciale en même temps qu'à l'admiration de l'Angleterre cultivée et libérale. Notre philosophe fait flèche de tout bois : c'est le bon sens armé de toutes pièces, le bon

sens le plus élevé à la fois et le plus pratique. Jamais, le véritable esprit politique ne fut mieux représenté, tel du moins que je me le figure, fait de droiture et de finesse, de décision et de prudence, également soucieux des principes moraux et des intérêts temporels, s'inspirant à la fois de la raison universelle, de l'expérience et du patriotisme.

Il est intéressant de trouver le premier germe des doctrines politiques de Locke dans un petit écrit, jusqu'ici entièrement inconnu et antérieur de trente ans aux deux *Traités*, les *Réflexions sur la République romaine*. Il avait vingt-sept ans et n'avait encore joué aucun rôle actif, quand il écrivit cet opuscule remarquable à tous égards[1]. Plein d'admiration pour les institutions romaines, il cherche ce qui en faisait la force et se trouve conduit par la même occasion à dire quelles sont, selon lui, les conditions d'un bon gouvernement. Or, ce qu'il regarde comme ayant plus contribué que tout le reste à la prospérité de la République, c'est l'heureuse harmonie des institutions civiles et des institutions religieuses, harmonie telle que la société civile non-seulement ne pouvait être déchirée par rien qui ressemblât à un schisme, mais encore restait ouverte à toutes les religions, pouvait accueillir sans péril les peuples conquis et leurs dieux. Qu'avait-il fallu pour rendre possible cette tolérance sans exemple et si bienfaisante? Il avait suffi que Numa, comprenant la nécessité d'une religion nationale inséparable de l'État, fidèle auxiliaire de l'autorité politique et garantie de l'ordre public, comprît aussi la nécessité de réduire les dogmes

1. L'original, de sa main, est parmi les *Shaftesbury Papers*, série VIII, n° 6, sans date. M. Fox Bourne montre qu'il doit être d'environ 1660. Les 46 pages (très-denses) que nous avons n'étaient que la première partie de l'ouvrage projeté. Locke y montre les *causes de la grandeur des Romains ;* il se proposait de faire voir ensuite les *causes de leur décadence :* ce sont (chose assez curieuse) ses propres expressions.

de cette religion d'État à un très-petit nombre d'articles de foi, assez simples pour ne comporter ni interprétations subtiles ni divergences, assez généraux pour ne choquer la croyance d'aucun homme tant soit peu religieux et même d'aucun homme honnête. Point de factions, point de divisions à redouter dans cette Église identique à l'État, qui n'imposait d'autre *credo* que celui-ci : Les dieux sont les auteurs de tous nos biens ; — pour mériter ces biens, il faut honorer les dieux, et le premier hommage à leur rendre est d'être innocent, bon et juste. Il est clair qu'une religion si large laissait entière la « liberté de conscience ». Or, ne prescrivant rien que de conforme aux lois et d'avantageux à l'État, comment fût-elle devenue une cause de trouble pour l'État lui-même? « Comme la religion romaine faisait partie de l'organisation politique, le clergé à Rome était composé de citoyens tout dévoués à l'intérêt de l'État. Loin de former un corps indépendant du reste de la communauté et capable de balancer le gouvernement, ce clergé était institué de façon à n'avoir ni aucun intérêt à agir contre le bien public, ni aucun pouvoir de le faire... Faute d'une constitution de ce genre, que voyons-nous dans la moitié de l'Europe moderne? L'Église en possession d'un pouvoir sans limites, ayant ou usurpé la suprématie, ou tout au moins conquis l'indépendance à l'égard du pouvoir civil, capable, là même où elle peut le moins, de regarder en face les gouvernements, grâce à ses immenses richesses, et de soulever des convulsions, telles que les États de l'antiquité n'en connurent jamais. » — Cette page curieuse (encore n'est-ce pas la plus vive de ce précieux fragment) nous montre avec quelle verve hardie et quelle fermeté de main Locke esquissait, dès Oxford, sa théorie des rapports de la religion et de l'État. Nous avons là la clef de tout ce qu'il y a d'excellent comme de défectueux dans ses écrits ultérieurs sur la tolérance.

Rien ne fait mieux voir à la fois le fort et le faible de

sa pensée que sa « Constitution de la Caroline. » La religion est imposée par les lois, en ce sens que, pour avoir droit à la protection des lois et au titre de citoyen, il faut être membre d'une Église reconnue, professer une croyance reçue : voilà qui donne à craindre pour la liberté. Mais le *credo* exigé est réduit, en fait, à un *minimum* qui rassure. Il suffit de croire à Dieu et d'admettre un culte public, moyennant quoi les citoyens peuvent se grouper à leur gré, former autant d'Églises qu'il leur plaît, et, dans chaque Église, régler leur culte comme ils l'entendent, à la seule condition de n'y point prêcher la discorde, de n'y jamais rien dire de séditieux, de contraire à la sécurité publique ou d'irrespectueux pour le pouvoir.

Cette « Constitution de la Caroline » est de 1669. Dans tous les articles destinés à assurer la liberté religieuse, Locke ne faisait qu'appliquer les idées qu'il avait développées deux ans auparavant dans son *Essai sur la tolérance*. Cette œuvre, jusqu'ici inédite et que vient de publier pour la première fois M. Fox Bourne [1], n'est nullement inférieure aux *Lettres sur la tolérance*, dont elle contient déjà toute la substance. Il faudrait l'exposer par le menu ou plutôt la traduire en entier; je ne puis qu'y renvoyer le lecteur. Un ordre irréprochable, une pensée lucide, un style net et alerte, voilà les qualités de cet excellent morceau. L'auteur fixe d'abord les limites de l'autorité civile et pose en principe que, instituée pour protéger les citoyens et garantir la paix sociale, elle a tous les droits qu'implique cette mission, mais rien de plus. Il s'ensuit que nos opinions et nos actions lui échappent dès qu'elles ne concernent en rien la société; c'est le cas pour les opinions purement spéculatives et pour

1. Fox Bourne, t. I, p. 174 à 194. Locke avait 34 ans quand il écrivit cet *Essay concerning toleration*, dont on ignorait jusqu'ici l'existence. Manuscrit de Locke, n° 1, série VIII des *Shaftesbury Papers*.

les cultes. Au contraire, l'État exerce de plein droit un contrôle sur notre conduite et nos croyances pratiques, en tant qu'elles intéressent l'ordre public. Ainsi « On ne tolérera pas ceux qui nient l'existence de Dieu » parce que « les promesses, contrats et serments, qui sont les liens de la société humaine, n'ont pas de prise sur un athée. » De même « n'a aucun droit à la tolérance, toute secte qui prétendrait à des prérogatives exceptionnelles et tendrait à détruire à son profit la liberté politique et l'égalité civile, sous prétexte qu'elle est la vraie religion et la seule orthodoxe; » à plus forte raison « une église constituée sur de telles bases que personne n'y peut entrer sans se vouer *ipso facto* à la protection et au service d'un prince étranger. » Car le magistrat « ne peut laisser s'établir sur son pays une juridiction étrangère, ni souffrir que son peuple soit enrôlé pour ainsi dire contre son propre gouvernement. » Mais le contrôle de l'État ne va pas jusqu'aux consciences : il ne doit même s'exercer qu'avec une extrême réserve contre l'*expression* des opinions, parce qu'il est presque toujours mauvais et illusoire de la combattre ; enfin il ne saurait avoir pour but de supprimer tous les vices et de faire régner toutes les vertus, parce que la tentative serait trop dangereuse pour la paix sociale.

X

On le voit par ces derniers traits, les arguments de Locke, même en faveur d'une thèse essentiellement morale, sont toujours plus ou moins d'ordre utilitaire. Droit et intérêt public sont deux notions qu'il n'a jamais séparées. C'est ce qui donne à toute son argumentation je ne sais quel air de solide bon sens, très-persuasif, grâce à

l'absence de déclamation, relevé même par l'accent patriotique, mais qui manque toujours un peu de grandeur. On s'explique à merveille que ce moraliste ait renoncé à écrire un traité de morale proprement dite. « Quant à un traité de morale, écrit-il à W. Molyneux. [1] Je dois vous avouer que vous n'êtes pas la seule personne qui m'ayez poussé à l'écrire; et je n'ai pas encore entièrement renoncé à y penser. Même, j'incline tant à me conformer à vos désirs, que, à chaque instant, je mets à part des matériaux pour cette entreprise, à mesure que j'en rencontre çà et là, au hasard de mes rêveries. Mais quand je considère qu'un livre *des offices*, comme vous l'appelez, ne doit pas être fait à la légère, surtout par moi, après ce que j'ai dit de cette science dans mon *Essai*, et que « nonumque prematur in annum » est une règle plus nécessaire à observer dans un sujet de tant de conséquence que dans tout ce dont parle Horace, je me demande s'il serait prudent à un homme de mon âge et de ma santé (sans parler de mes autres incapacités), de se mettre à une pareille besogne. Si le monde attendait encore une règle, je confesse qu'aucune œuvre ne saurait être aussi louable. Mais l'Evangile contient un corps de morale si parfait, que la raison peut être excusée de renoncer à cette recherche, puisqu'elle peut trouver le devoir de l'homme plus clairement et plus facilement dans la révélation qu'en elle-même. Ne croyez pas que ce soit là l'excuse d'un paresseux, quoique ce soit peut-être celle d'un homme qui, ayant une règle suffisante pour ses actions, s'en contente et croit pouvoir peut-être, avec plus de profit pour lui-même, employer le peu de temps et de force qu'il a à d'autres recherches, dans lesquelles il se trouve en pleines ténèbres. »

1. Le 30 mars 1696. « Familiar Letters », p. 143, dans Fox Bourne, I, 280.

Au fond, toute sa théorie du droit et du devoir était impliquée dans sa politique d'ordre et de liberté. A ses yeux, en effet, le *devoir strict* est de ne rien faire contre l'intérêt général; le *devoir large*, de travailler au bien de la communauté; le *droit*, de faire librement tout ce qui n'est pas contraire à l'ordre social. Il est vrai qu'il reconnaissait comme chrétien des devoirs de perfection, dont l'Évangile était le code; mais il entendait par là le dévouement, le sacrifice, la charité, plutôt que les devoirs de dignité individuelle. Comme philosophe, il s'en tint toute sa vie, en fait de morale, à la doctrine condensée par lui dans deux notes de son « Common-place book » publiées par lord King: *Virtue and vice* (1661) [1]? *A utilitarian Scheme of life* (1667) [2].

« La vertu, en tant qu'obligation, est la volonté de Dieu découverte par la raison naturelle, et c'est ainsi qu'elle a force de loi; mais, quant à sa matière, elle consiste uniquement à faire du bien, à soi-même ou aux autres; et son contraire, le vice, ne consiste qu'à nuire, aux autres ou à soi-même. Par exemple, les limites de la tempérance sont prescrites par la santé, la fortune et l'emploi de notre temps : celles de la justice, de la véracité et de la clémence, par le bien ou le mal qu'on a lieu d'en attendre; puisque tout le monde convient que je puis avec justice refuser à un autre sa propre épée, quand il y a des raisons de croire qu'il s'en servirait contre lui-même.

« Mais comme les hommes sont dans un état très-différent selon qu'on les considère en société ou dans l'entier isolement, les vices et les vertus sont loin d'être les mêmes et de comporter la même mesure dans les deux cas. Ainsi, bien que la tempérance, pour l'individu isolé, se mesure exclusivement d'après les considéra-

1. Lord King, p. 292, 293.
2. *Id.*, p. 304.

tions que je viens de dire, pour un homme en société elle pourra se mesurer aussi d'après la situation sociale de cet homme, en raison de sa réputation et de la portée de ses exemples ; de sorte que, ce qui ne serait nullement un excès vicieux dans une obscure solitude, peut en être un fort grand parmi des gens qui s'en scandalisent, parce qu'en perdant une partie de leur estime, on devient incapable par là d'avoir l'autorité qu'on aurait eue sans cela, et de faire le bien qu'on eût pu faire. Car, l'estime et la réputation étant une sorte de force morale, qui double pour ainsi dire la puissance d'un homme et le met à même de faire ce que les autres, avec tous les mêmes dons naturels et les mêmes facultés, ne sauraient faire sans elle, celui qui, par quelque intempérance que ce soit, perd une partie de cette force morale, se fait autant de tort que s'il diminuait par l'intempérance la force naturelle soit de son esprit soit de son corps, et par suite, il est tout aussi vicieux, au regard du dommage qu'il se cause à lui-même.

« Ceci bien considéré nous en apprendra plus sur les limites du vice et de la vertu que des questions subtiles résolues avec les plus fines distinctions. Le plus grand vice est toujours celui dont les conséquences entraînent le plus de dommage. Par suite, les torts et les méfaits envers la société constituent des fautes beaucoup plus graves que les torts et méfaits envers les particuliers, quelles que puissent être dans ce dernier cas les circonstances aggravantes. Et de la sorte, nombre d'actions qui seraient innocentes dans l'état d'isolement, deviennent naturellement des vices dans l'état social. Ainsi cohabiter avec une ou plusieurs femmes (je les suppose entièrement libres) et en avoir des enfants, puis se séparer, quand d'un commun accord on le juge bon, je ne vois pas comment cela pourrait être condamné comme vice, puisque cela ne fait de tort à personne, si l'on considère les seuls intéressés, comme séparés du

reste l'humanité. Cela n'empêche pas, cependant, qu'il n'y ait là un vice des plus noirs, quand la même chose a lieu dans une société où la modestie, la grande vertu du sexe faible, a souvent, de par la coutume et l'opinion, de tout autres règles et de tout autres limites que celles que lui assignerait la simple loi naturelle, dans une solitude ou dans un état soustrait à l'opinion de telle ou telle société. Car si une femme, en transgressant les limites que l'opinion reçue ou la religion de son pays, et non la nature ou la raison, fixe à la modestie, a fait quelque tache à sa réputation, elle peut risquer d'être exposée à l'infamie et à d'autres dommages encore ; et il ne faut pas compter parmi les moindres dangers qu'elle court, celui de perdre les joies d'un établissement conjugal et de manquer ainsi à ce qui est la principale fin de son existence, la propagation de l'humanité [1]. »

L'autre morceau, non moins caractéristique, est plus explicite et plus précis.

« Voici donc ce que je pense : — C'est le propre de l'homme de chercher le bonheur et d'éviter la peine. Le bonheur consiste dans tout ce qui réjouit et satisfait l'esprit ; la peine dans tout ce qui le trouble, le dérange et le torture. Je ferai donc de ceci mon affaire : chercher la satisfaction et la joie et en avoir le plus possible ; éviter le déplaisir et l'inquiétude et en avoir le moins qu'il se pourra. Mais ici je dois avoir soin de ne pas me tromper, car si je préfère un plaisir fugitif à un plaisir durable, il est clair que je vais contre mon propre bonheur.

« En quoi donc consistent les plaisirs les plus durables de cette vie ? Autant que j'en puis juger, le voici. Ils consistent : — 1° Dans la *Santé*, sans laquelle aucun plaisir des sens ne peut avoir de saveur. — 2° Dans la *Réputation* ; car je trouve qu'elle réjouit tout le monde,

1. Dans Lord King, p. 292, 293 ; — dans Fox Bourne, I, 163.

et c'est un supplice constant quand elle fait défaut. — 3° Dans le *Savoir*, car le peu que j'en ai, je sens que je ne le vendrais pour aucun prix, et que je ne l'échangerais pour aucun autre plaisir. — 4° Dans la *Bienfaisance*, car, tandis que les mets succulents que j'ai mangés ce matin ne me font plus aucun plaisir et qu'un festin copieux m'incommode même ; tandis que les parfums que j'ai respirés hier ne me réjouissent plus, le souvenir du bien que j'ai fait hier, ou l'an passé, ou il y a sept ans, continue toujours à me donner du contentement et de la joie aussi souvent que j'y pense. — 5° Dans l'*Attente d'un bonheur éternel et incompréhensible en un autre monde*, car cette attente aussi donne un plaisir constant.

« Si donc je veux poursuivre fidèlement ce bonheur que je me propose, quelque plaisir qui s'offre à moi, je devrai toujours considérer avec le plus grand soin s'il n'est pas contraire à un de ces cinq grands et constants plaisirs que je viens de mentionner. Par exemple, le fruit que je vois me tente parce que j'en aime le goût, mais s'il compromet ma santé, je change un plaisir constant et durable pour un fort court et fugitif, et ainsi, insensé, je me rends moi-même malheureux, je trahis mon propre intérêt. La chasse, les jeux et autres divertissements honnêtes me plaisent, si j'en use pour me délasser après l'étude ou les affaires, ils conservent ma santé, redonnent de la vigueur à mon esprit et accroissent ma somme de plaisir ; mais si j'y dépense tout mon temps ou la plus grande partie de mon temps, ils m'empêchent de faire des progrès dans la science ou dans les arts utiles, ruinent mon crédit, et me jettent dans ce fâcheux état de honte, d'ignorance et de mépris, dans lequel je ne puis qu'être fort malheureux. La boisson, le jeu et les jouissances vicieuses me feront le même mal, non-seulement en me faisant perdre mon temps, mais en détruisant rapidement ma santé, en abaissant

mes facultés, en me faisant prendre de mauvaises habitudes, en diminuant l'estime dont je jouissais, en laissant dans ma conscience un long et continuel tourment.

« J'éviterai donc tous les plaisirs vicieux et illégitimes, parce que nulle jouissance de ce genre ne saurait me donner une satisfaction aussi constante et aussi vive que cet empire sur mes passions, lequel me délivre ainsi des maux certains et multiples que je ne puis manquer d'attirer sur moi dans la suite en me laissant aller à une tentation présente. Quant aux divertissements et plaisirs innocents de toutes sortes j'en jouirai dans la mesure où ils peuvent contribuer à ma santé et se concilier avec mon avenir, ma condition, et les autres plaisirs plus solides que me donnent le savoir et la réputation ; mais j'en jouirai dans cette mesure seulement, et je veillerai avec soin pour bien me garder de me laisser entraîner par l'attrait décevant d'un plaisir actuel à la perte d'un plaisir plus grand [1]. »

C'est déjà la morale de Bentham et l'*arithmétique des plaisirs;* ou plutôt c'est le vieux thème épicurien, que les Anglais sauront varier de mille manières et agrandir par la considération de l'intérêt public, mais dont ils ne verront jamais l'insuffisance théorique. Locke est l'initiateur de cette sagesse anglaise, pratiquement admirable, qui anime tant d'œuvres excellentes depuis lui et depuis Shaftesbury, son disciple. Mais qu'il y a loin de cette morale à celle de Kant, de cet habile esprit de conduite, prêché au nom de la vérité politique et économique, aux formules de l'impératif catégorique !

Les documents nouvellement découverts nous montrent Locke plus occupé encore qu'on ne l'avait cru de controverses religieuses, mais ne nous apprennent rien de nouveau sur l'esprit qu'il y apportait. Comme Spinoza, comme Newton, comme Leibnitz, comme tous les grands

1. Lord King, p. 304; — Fox-Bourne, I, 164.

hommes de l'époque, il consacre, ses loisirs, surtout vers la fin de sa vie, à interpréter les Écritures. Rien d'étonnant à cela, vu ses études en théologie, le fond religieux de sa nature, sa liaison avec Limborch. Les lettres inédites retrouvées par M. Fox Bourne et le petit écrit de 1661, qui a pour titre : *Infallibilis Scripturæ interpres non necessarius* [1], ne témoignent ni d'une plus grande puissance d'exégèse, ni d'une autre inspiration, que le *Christianisme raisonnable* et l'*Essai sur les miracles*.

XI

Mais ce qui nous intéresse par-dessus tout, c'est l'*Essai sur l'entendement humain*, c'est la philosophie proprement dite, l'œuvre spéculative de Locke : les documents récents, demandera-t-on, nous apprennent-ils là-dessus quelque chose de nouveau ? Je répondrai non, sans hésiter, à ceux qui y chercheraient des révélations imprévues. C'est sur ce point qu'il nous restait le moins à apprendre. Locke, qui a médité toute sa vie son *Essai*, qui l'a eu vingt ans sur le chantier et ne l'a publié qu'à près de soixante ans, a mis là toute sa pensée philosophique; et, comme il a donné lui-même quatre éditions [2]

1. *Shaftesbury Papers*, série VIII, nº 30. C'est moins une argumentation qu'une protestation oratoire écrite de verve : « Se peut-il qu'une voix de Rome aux sept collines doive l'emporter sur ce que Dieu lui-même a dit sur le Mont Sinaï et sur la parole de Christ au Mont des Oliviers ? Il serait étrange, en vérité, que Dieu, qui a créé la langue et les organes de la parole, qui nous a donné à tous l'usage du langage, ne pût se faire comprendre quand il déclare sa volonté à l'homme, sans le secours d'un interprète. Ainsi cet interprète connaîtrait la pensée de Dieu, mieux que Dieu lui-même !... etc. »

2. La 1re est du commencement de 1690; la 2e, de 1693; la 3e, de

et surveillé deux traductions de cet ouvrage, il a eu tout le temps de le remanier, sans compter les occasions de le commenter dans la polémique. Toutefois, rien n'est plus intéressant que d'assister année, par année, à ce long enfantement, de voir, par la *Correspondance* de Locke, ses tâtonnements, ses lenteurs voulues, ses scrupules, enfin de suivre, d'une édition à l'autre, les transformations de cette œuvre de patience, la plus élaborée qui fut jamais. Ce qui frappe avant tout, c'est la modestie et la très-rare honnêteté intellectuelle de l'auteur, qui pense pour lui-même, avec la plus parfaite candeur, sans nul désir d'occuper de lui le public. D'après les lettres à Molyneux, à Toynard, à Limborch, etc., il est clair que son unique souci était de se contenter lui-même et d'avoir l'assentiment de ses amis. Il prétendait si peu faire école, qu'on eût mille peines à le persuader de se faire imprimer.

On savait, par un passage de l'*Épitre au lecteur*, comment la première idée de l'*Essai* vint à Locke dans une réunion d'amis. Tyrrel, qui était de cette réunion, nous apprend par une note (dans son exemplaire conservé au *British Museum*), que la discussion qui amena Locke à s'interroger sur l'origine et les bornes du savoir humain roulait sur « les principes de la morale et de la religion révélée. »

Shaftesbury, à son lit de mort, attribuait, dit-on, au chapitre x du livre IV le changement de ses opinions religieuses, ce qui prouve au moins que ce chapitre était écrit avant 1683. Il ne faudrait pourtant pas croire qu'il en fût de même du IVe livre tout entier, lequel, au contraire, bien que commencé avant le IIIe et même avant

1695; la 4e, très-importante, de 1700; la 5e, préparée par Locke, ne parut qu'après sa mort, en 1706. — La traduction latine, par Richard Burridge, fut commencée en 1695, achevée en 1701; la française, par Coste, parut en 1700. La grande traduction allemande par W. G. Tennemann est de 1795-97 (Leipzig).

l'achèvement du IIe, fut incessamment augmenté et remanié. Ainsi le chapitre XIX ne figurait pas dans les trois premières éditions et ne fut écrit par Locke que tout à fait à la fin de sa vie. Le livre III (sur le langage) fut beaucoup moins retouché : il semble que Locke en ait été content du premier coup. En revanche, il ne se lassa pas de faire des modifications et additions au livre II, surtout en vue de prévenir des malentendus que lui avaient révélés certaines attaques de Stillingfleet. C'est ainsi que le chapitre XXIII, si important, qui a pour titre : « Our Ideas of substances, » et le chapitre XXXIII : « Of the association of Ideas, » ne furent écrits qu'en 1695 et parurent pour la première fois dans la 4e édition. Le chapitre XII, du même livre II : « Of complex Ideas, » fut refait presque tout entier... Ainsi de suite.

Mais le plus curieux de tout, c'est qu'il semble hors de doute que les trois chapitres du Ier livre, intitulés : « No innate principles, *point de principes innés*, » c'est-à-dire le Ier livre tout entier moins le chapitre qui sert d'introduction, est la partie de tout l'*Essai* qui fut écrite en dernier lieu. Cela en accroît beaucoup la portée, non la valeur intrinsèque, bien entendu, mais l'autorité morale. Il est remarquable, en effet, que Locke n'est pas parti d'une négation, comme l'ordre actuel de son livre le ferait croire. Il n'a pas commencé par nier à la légère les idées innées de Descartes, se condamnant ainsi à expliquer sans elles, bon gré mal gré, toute la connaissance. C'est la marche inverse qu'il a suivie. Esprit positif, au sens propre du mot, il a, de son point de vue exclusivement empirique, lentement analysé l'esprit humain et compté pièce à pièce les éléments de la connaissance ; après quoi, se croyant en mesure d'expliquer, par l'expérience seule, la formation de toutes nos pensées, il tint pour bonne son hypothèse (jusque-là provisoire) de la *table rase*. Il ne se mit en devoir de ruiner expressément le rationalisme cartésien, qu'après

avoir acquis la conviction qu'il était possible de s'en passer. Rien de plus conforme que cette façon de procéder, à tout ce que nous avons vu de son caractère et de sa tournure d'esprit. C'est là aussi ce qui fait la grande différence entre ce véritable père de la tendance dite *positiviste* et les modernes qui, chez nous surtout, professent sous le nom de « philosophie positive », une doctrine avant tout négative, dont le trait le plus saillant est d'opposer des fins de non-recevoir aux problèmes philosophiques, et d'écarter, par la question préalable, l'analyse psychologique.

Locke est le véritable initiateur de ce qu'on nomme psychologie expérimentale en Angleterre, ou mieux *psychologie analytique*. Stuart Mill l'appelle avec raison *the unquestioned founder of the analytical philosophy of mind*[1]. Sans vouloir forcer les analogies, ni lui faire honneur de tout le travail de ses successeurs, on est frappé du grand nombre d'idées entrevues ou même nettement indiquées par lui, qui depuis ont fait fortune. Qu'on lise, à cet égard, le petit traité *de la Conduite de l'entendement*, presque inconnu chez nous. Tout inachevé qu'il est, tout improvisé qu'il paraît être, cet opuscule (écrit de verve et moins froid que l'*Essai*) est plein de vues toutes modernes et de passages remarquables[2]. Mais je m'en tiens au seul *Essai* : en le feuilletant, je

1. *System of Logic.*, t. I, p. 150.

2. Ce traité, publié seulement après sa mort, et dont il n'avait d'abord voulu faire qu'un chapitre additionnel de son livre, est un peu à l'*Essai sur l'entendement* ce que sont au *Discours de la méthode* et aux *Méditations*, les *Règles pour la direction de l'esprit*. — Certains passages sur les causes de nos erreurs font aussi songer au chapitre de Nicole sur ce sujet dans *Port-Royal;* d'autres sur les rapports de l'entendement avec la volonté rappellent Kant : Locke fait appel au courage intellectuel nécessaire pour rompre avec les préjugés régnants, presque dans les termes mêmes de l'admirable opuscule intitulé : *Was ist Aufklärung* : « Sapere aude. — Habe Muth dich deines eigenen Verstandes zu bedienen. » Edition Hartenstein, t. IV, p. 159.

suis surpris de l'influence qu'il a exercée sur le cours ultérieur de la philosophie, de tout ce qui a été pensé depuis deux siècles, qui ne pouvait l'être qu'après lui.

Toute l'idéologie française et anglaise procède de Locke. Certes, les psychologues,nos contemporains, l'ont dépassé de bien des manières. Plus profonds dans l'analyse même de l'entendement, où il leur a ouvert la voie, ils ont sur lui cette supériorité surtout, d'étudier l'homme tout entier, c'est-à-dire la sensibilité et la volonté aussi bien que l'intelligence. M. Bain, par exemple, analyse les émotions et le vouloir [1] avec le même soin que les sens et l'entendement [2], tandis que dans l'*Essai*, les phénomènes affectifs de la nature humaine, (plaisir, douleur, passion), tiennent aussi peu de place que possible, ne sont guère mentionnés qu'au passage, comme des causes de trouble pour l'intelligence.

Locke, à cet égard, est plus directement l'ancêtre des logiciens comme Stuart Mill, que des psychologues proprement dits comme MM. Bain et Herbert Spencer [3]. La philosophie de ces derniers diffère même tant de la sienne en certains points, qu'il refuserait peut-être de reconnaître en eux ses disciples. Ainsi, il n'a aucunement soupçonné ce qui est comme un dogme commun à ces deux penseurs, l'utilité (ils disent même la nécessité) de donner la physiologie pour base à l'étude de « l'homme mental » ; on ne saurait voir, en effet, la marque d'une tendance de ce genre dans l'usage qu'il fait çà et là, fort rarement, des esprits animaux de Descartes. Descartes, dans ses traités *de l'Homme* et *des Passions* avait été beaucoup plus que lui dans l'esprit de cette psychologie nouvelle, mécaniste et naturaliste. Bien que ses adversaires l'aient accusé de matérialisme pour avoir dit que nous n'avons aucun moyen de savoir sûrement si les

1. *The Emotions and the Will.*
2. *The Senses and the Intellect.*
3. *Principles of Psycholgy* (traduits par MM. Ribot et Espinas).

corps sont incapables de penser, Locke est un spiritualiste décidé, presque un idéaliste, en comparaison des écoles issues de lui. Il est si loin de faire de la matière, l'unique et la plus certaine réalité, qu'on a pu, au contraire, lui reprocher de ne pas croire à l'existence du monde extérieur : c'est une critique dont il eut à se défendre.

De même, quoiqu'il ait conçu la liberté d'une façon assez superficielle et n'ait jeté aucune lumière sur les vraies difficultés du sujet, déterministe, au fond, tout en se défendant de l'être [1], il a toujours proclamé hautement que l'homme est libre et responsable. Des préoccupations morales paraissent partout dans son œuvre : il ne manque jamais de signaler ce qui sépare l'homme de l'animal [2]; le sentiment de la dignité humaine tempère toujours chez lui le sentiment de nos infirmités et de nos faiblesses. Malade et médecin, il ne sait que trop la limite de nos forces et les misères de notre condition ; anatomiste de l'esprit, il est frappé de l'insuffisance de nos moyens de connaître et des bornes de notre science ; mais il le dit toujours avec noblesse. Point d'aigreur, surtout point de découragement. Rien d'un sceptique ; il a, au contraire, le tempérament d'un croyant. Non-seulement, il croit à l'amélioration possible de la condition humaine en ce monde, à la liberté politique, à la raison, à la bonté naturelle de l'homme et à sa perfectibilité ; mais, dans l'ordre de la spéculation pure, il croit à l'âme et il croit à Dieu.

L'existence de ce Dieu lui semble, à lui si franc dans la critique, si réservé dans l'affirmation, non un objet de foi, mais une vérité scientifiquement démontrée. Comme tous les grands penseurs de son siècle, il est théologien en même temps que philosophe. Comme

1. Voir le chapitre intitulé *of Power*, livre II, ch. xxi.

2. C'est, selon lui, surtout l'abstraction, laquelle provient de la réflexion et rend possible le langage, livre II, ch. xi.

Leibnitz, il admet que certaines vérités peuvent passer notre raison [1] mais non qu'il y ait des vérités contre la raison. La raison, selon lui, peut prouver que Dieu existe; ce qui passe nos forces, c'est de le comprendre entièrement, ce qui est insensé, c'est la prétention d'en prendre une connaissance adéquate, ou inversement de le nier parce que nous ne comprenons pas son mode d'action [2]. En tout cela, Locke se montre non-seulement respectueux de la métaphysique, mais métaphysicien à la façon même de nos classiques ses contemporains, mieux que cela, sincèrement et profondément religieux, de cette religion naturelle, « raisonnable », comme il disait lui-même, dans laquelle il unissait et conciliait toutes les meilleures tendances de son siècle, de sa race et de sa nature propre.

L'empirisme, il faut le reconnaître, a perdu la plupart de ces caractères. Il les avait encore chez Condillac, qui est, à tant d'égards, le disciple le plus direct et le plus incontesté de Locke. Il en a de différents, sinon même de tout contraires, chez les philosophes qui le représentent en Angleterre et en France aujourd'hui. Plus conséquent peut-être, plus rigoureusement scientifique, il le prétend, l'empirisme contemporain relègue Dieu dans le domaine de « l'inconnaissable » [3], abandonné à l'imagination et au sentiment; il se dégage le plus possible des considérations morales et signale plus volontiers entre l'homme et l'animal les ressemblances que les différences; il est résolument déterministe, à moins qu'il n'élimine comme insoluble ou imaginaire le problème de la liberté; enfin, quoiqu'il prétende ordinairement demeurer neutre entre le spiritualisme et le matérialisme, et que quelques-uns de ses représentants les plus profonds (Stuart Mill, par

1. V. livre IV, ch. XVIII, *of Faith and Reason;* cf. Leibnitz *Discours de la conformité de la Raison et de la Foi.*

2. Livre IV, ch. x. Of our Knowledge of the existence of a God.

3. Herbert Spencer, *Premiers principes,* trad. Cazelles.

exemple, et M. Huxley) se refusent à parler de la matière et de l'esprit comme de substances ; en général, pourtant, la majorité de ceux qui le professent, s'ils avaient à se prononcer ouvertement, avoueraient qu'ils inclinent au matérialisme ; et beaucoup le proclament volontiers.

XII

Mais, je le répète, tant de différences profondes entre la pensée de Locke et celle des philosophes qu'on regarde entre tous comme ses héritiers et ses élèves, ne doivent pas nous empêcher de reconnaître non-seulement chez eux, mais dans les écoles modernes les plus diverses, les traces nombreuses et ineffaçables de son action.

Si quelque chose caractérise plus particulièrement la philosophie comme la science contemporaine, c'est la recherche des origines et des transformations, c'est en toutes choses la considération du *devenir*. La théorie de l'évolution, aujourd'hui dominante en histoire naturelle et si fort en faveur en philosophie, n'est que la forme extrême de ce besoin d'expliquer en tout l'état présent par une suite d'états antérieurs, la constitution actuelle de tout ce qui vit et agit par une série d'acquisitions. Or, c'est Locke, sans contredit, qui le premier a considéré à ce point de vue l'esprit humain. Son œuvre propre, son originalité a été de s'élever ouvertement contre cette philosophie paresseuse, *philosophia pigrorum*, qui prenant les choses en l'état où elle les trouve, se contente de les décrire sans chercher à les réduire et à en retracer, comme on dit aujourd'hui, la *genèse*. La théorie des idées innées a sans doute un sens profond qu'il a eu le tort de méconnaître : mieux interprétée, je ne doute

pas qu'il ne l'eût acceptée en une certaine mesure et n'eût compris la nécessité de lui faire sa part ; il est trop clair, en effet, qu'il y a des limites aux réductions et régressions possibles, que le devenir suppose déjà l'être, que les transformations supposent un sujet modifiable d'une *nature* donnée et des lois selon lesquelles elles s'opèrent. Mais il faut avouer que, une fois reconnu ce fond préexistant, cet ordre en partie prédéterminé de toutes les acquisitions ultérieures, il y a tout profit pour la psychologie à ne point s'endormir dans ces explications commodes qui consistent à faire toujours appel à l'innéité, c'est-à-dire, en somme, à se dispenser d'expliquer rien. C'est le grand mérite de Locke de considérer l'esprit comme un être vivant en voie de formation et de transformation incessante, comme une plante dont on peut suivre la « croissance » depuis le germe (très-simple) et les racines (en très-petit nombre), jusqu'à la plus exubérante production de rameaux, de fleurs et de fruits. S'il eût seulement ajouté (ce qu'en réalité il n'entendait point nier, j'en suis sûr), que la graine contient déjà en puissance et comme *préformée* en elle toute la frondaison, et qu'elle la donne selon des lois constantes et universelles, sous l'action combinée des circonstances et de sa spontanéité propre, je ne vois pas, quant à moi, ce qu'on pourrait lui reprocher. Rien n'est plus philosophique ni plus propre à exciter l'esprit de recherche, que cette conception de notre croissance intellectuelle.

Il ne faut pas oublier, en effet, que, s'il donne pour point de départ à la connaissance la sensation, il ne s'en tient pas pour cela à ce pur sensualisme, qui représente le sujet pensant comme une table entièrement inerte, recevant passivement, sans réagir, toutes les impressions des objets. Les sensations, pour lui, ne sont que des matériaux dont la réflexion se sert pour composer les notions proprement dites, à plus forte raison, les jugements. Dans sa pensée, toute l'essence de l'esprit humain

est de réfléchir sur les impressions qu'il reçoit, pour en former ou en tirer progressivement les idées complexes, les idées abstraites, les jugements généraux, bref toute la connaissance digne de ce nom et toute la science.

Mais, dira-t-on, n'était-ce pas là déjà la pensée de Gassendi, et de Hobbes ? N'était-ce pas même la formule expresse des stoïciens, à qui remonte la célèbre comparaison de la table rase, que toutes les notions de l'homme lui viennent des sens et de la réflexion ? [1] Dutens [2] va jusqu'à dire que si nous avions les ouvrages de Zénon, dont il ne nous reste que les titres, l'*Essai* de Locke eût été inutile. M. Saint-John, qui combat d'ailleurs cette opinion paradoxale, cite aussi un curieux passage du *Théétète*, dans lequel Platon dit en propres termes : « Les animaux et l'homme, dès la naissance, sont naturellement capables de sentir toutes les impressions qui pénètrent par le corps jusqu'à l'âme ; puis peu à peu, avec le temps, par l'effet de la rude expérience et de l'éducation, se produisent (du moins chez les êtres capables de s'élever jusque là) des réflexions sur ces sensations, leur essence et leur utilité [3]. » Mais qui ne voit combien il y a loin de cette affirmation énoncée en passant, au long et minutieux travail par lequel Locke a essayé de retracer toutes les phases de la connaissance, depuis le point de départ, l'impression concrète et l'idée simple, jusqu'au plus haut degré d'abstraction et de complication ?

Maintenant les modernes ont profité diversement des enseignements de Locke : *alii aliud sumpserunt*, comme dit Ciceron des disciples de Socrate. Pendant que quel-

1. V. Plutarque, De placitis philosophorum, lib. IV, ch. II, et Diogène Laerce.

2. *Origines des découvertes attribuées aux modernes*, p. 13 et suivantes.

3. Cité par St. John dans le *Preliminary Discourse* de son édition de l'*Essai*, p. 15.

ques-uns, comme Maine de Biran, faisant bon marché de la sensation, ont cru trouver dans la réflexion seule la source de toute vraie et solide connaissance ; les autres, en plus grand nombre, faisant assez petite la part de la réflexion, ont paru presque revenir au sensualisme. Et parmi ceux-ci, tandis que les plus circonspects continuaient de n'attribuer qu'à l'expérience de l'individu l'acquisition de toute la connaissance, y compris les principes spéculatifs et pratiques, les plus hardis, agrandissant et renforçant la doctrine empirique de la théorie de l'hérédité mentale, croyant voir là un moyen de concilier avec l'empirisme à outrance quelque chose de la théorie de l'innéité, ont expliqué, non plus par la seule expérience individuelle, mais par l'expérience de la race entière, au cours des générations successives, la genèse de la raison humaine.

De même, l'association des idées a été étudiée plus savamment et un bien autre usage en a été fait dans ce que nous appelons aujourd'hui l'*Ecole associationniste* que dans le chapitre de l'*Essai*, où Locke la décrit surtout pour signaler les dangers qu'elle fait courir à notre raison, si une bonne éducation ne la règle. Il n'est pas moins juste de reconnaître que ce chapitre, excellent de tout point, doit avoir contribué plus que toute autre chose à attirer l'attention des philosophes sur ce phénomène, expressément donné comme capital dans l'histoire de notre vie mentale. M. Ribot [1] regardait Hartley comme le père de la psychologie associationniste. M. Pillon [2], plus récemment, a revendiqué ce titre pour Hume. Il me semble comme à M. Roberston [3] qu'il faut faire remonter jusqu'à Locke l'origine de cette doctrine, si l'on en cherche le premier germe.

1. Thèse latine sur Hartley.
2. Introduction au *Traité de la nature humaine* de Hume, traduit par MM. Renouvier et Pillon.
3. V. un article dans *Mind*, juillet 1878, p. 388.

Que dire du livre III, tout entier consacré à l'étude du langage dans ses rapports avec la pensée? Est-il possible de ne pas voir dans cette théorie si lucide du rôle des mots dans la formation des idées générales et abstraites, le vrai point de départ de toute cette série d'études à la fois philosophiques et grammaticales qui, depuis, ont pris tant d'importance? Que M. Taine, par exemple, ait ou n'ait pas subi directement l'influence de l'*Essai*, je ne puis m'empêcher de regarder comme l'œuvre d'un disciple de Locke son savant livre de l'*Intelligence*.

On voit quels services Locke a pu rendre même après Descartes; quelle action il a exercée, de quelle façon originale et féconde il a réagi à l'égard des influences qu'il avait lui-même subies et des enseignements qu'il avait reçus. En empêchant les esprits, à peine délivrés de la scolastique, de s'endormir à nouveau dans le dogmatisme cartésien, il a complété l'œuvre d'émancipation du maître; il a contribué à conserver à la pensée philosophique la plasticité qui venait de lui être rendue, en même temps qu'il lui ouvrait un nouveau champ de recherches. Sans lui, à coup sur, le grand mouvement de pensée produit par Descartes eût été infiniment moins varié; il fût demeuré essentiellement, sinon exclusivement, métaphysique. La psychologie moderne n'en serait point née, parce que rien n'était moins dans le vrai esprit cartésien que cette anatomie de l'esprit, cette minutieuse analyse des opérations mentales. Qu'importe après cela, comme le dit justement Stuart Mill[1], que son œuvre soit insuffisante en bien des points, qu'il pèche souvent dans le détail, que son argumentation ait un peu vieilli? Il était de son temps et ne pouvait répondre qu'aux objections que pouvaient lui faire ses contempo-

1. Voir un remarquable article de J. Stuart Mill (*London Review*, avril 1835), à propos d'un discours du professeur Sidgwick, sur les études de l'Université de Cambridge.— Article réimprimé dans les *Dissertations and Discussions*, vol. I, p. 114-117 (1867).

rains. Si nous sommes en état d'en faire d'autres aujourd'hui, c'est à lui-même que nous le devons. C'est grâce à lui que les questions sont venues à se poser différemment, et les esprits à se montrer plus exigeants. « Lui faire un reproche de ce que des arguments autres que les siens sont devenus nécessaires pour appuyer quelques-unes de ses conclusions, c'est comme si l'on reprochait aux évangélistes de n'avoir point écrit des apologies du christianisme. »

Mais j'irai plus loin : tout en avouant que Locke n'est point un grand métaphysicien, comment ne pas voir l'influence qu'il a exercée indirectement sur la métaphysique elle-même? Le mot dédaigneux de Leibnitz ne doit pas nous en imposer : « M. Locke, dit Leibnitz, avait de la subtilité et de l'adresse et quelque espèce de métaphysique superficielle qu'il savait relever. » Certes, ce devait être une pauvre philosophie, *paupertina philosophia*, aux yeux de l'auteur de la monadologie, que celle qui « doute si les âmes ne sont point matérielles [1] ». Il n'est pas moins vrai que, telle qu'elle est, cette philosophie a eu sur lui-même une heureuse action : sans l'*Essai sur l'entendement*, nous n'aurions pas les *Nouveaux Essais*.

Et ce n'est pas tout, il s'en faut bien. Qu'est-ce que l'*Essai*, sinon une critique de l'entendement? Et comment une critique de l'entendement serait-elle sans portée métaphysique? Quelle que soit la profondeur et l'originalité de Berkeley et de Hume, l'un et l'autre n'ont fait en somme que pousser l'empirisme de Locke à ses conséquences. La doctrine idéaliste du *dialogue entre Hylas et Philonous* était si bien en germe dans l'*Essai*, que Locke dut, je l'ai dit, protester, de sa croyance à l'existence des corps : on l'accusait d'avoir nié toute réalité extérieure dans son chapitre XXIII du livre II,

1. Édit. Erdmann, p. 746.

consacré à la critique de l'idée de substance. Le fait est que ce chapitre (trop peu remarqué, ce me semble) contient déjà non-seulement l'idéalisme, mais le phénoménisme même. Notre idée de substance est nettement réduite à celle d'un agrégat de qualités groupées autour d'un substratum inconnu est imaginaire, lequel n'est confusément supposé par nous que pour exprimer la liaison permanente des qualités et leur « pouvoir » de nous affecter, soit simultanément soit tour à tour [1]. Et les substances spirituelles ne différent pas en cela des substances corporelles.

Le chapitre sur la relation de cause à effet est fort court et beaucoup plus superficiel. Il suffit cependant pour nous obliger à reconnaître que Locke a commencé aussi la critique de l'idée de cause, objet principal de l'œuvre de Hume. Il a du moins posé la question, et donné à cette question la solution la plus nettement empirique. Hume n'a eu qu'à établir par une dialectique serrée cette solution, en faisant intervenir les phénomènes de l'association et de l'habitude.

En somme, Berkeley n'était pas possible avant Locke, ni Hume avant Locke et Berkeley; et comme il est notoire que Kant, à son tour, procède de Hume, il s'ensuit que cette humble philosophie de Locke a eu, en métaphysique même, infiniment plus d'importance qu'on ne lui en reconnaît communément. C'est d'elle que part cette branche si forte et si vivace de la spéculation moderne, qui, par l'idéalisme de Berkeley et le phénoménisme de Hume, aboutit à la *Critique de la raison pure* et au criticisme contemporain.

1. « Y say our specific ideas of substances are nothing else but a collection of a certain number of simple ideas, considered as united in one thing. These ideas, though they are commonly simple apprehensions, and the names of them simple terms, yet in effect are complex and compounded... Powers make a great part of our complex ideas of substances... » Edit. St John. t. I, p. 429-434.

Si maintenant on objecte que Locke n'a sans doute pas aperçu ces conséquences lointaines et détournées de son empirisme, j'en conviendrai, tout en faisant remarquer que c'est un peu le cas de tous les philosophes, de ne pouvoir mesurer entièrement la portée de leur œuvre ni prévoir tout ce que tirera de leurs enseignements le travail des générations suivantes. — Il reste toujours que, même dans l'ordre purement spéculatif, où il a été si fort dépassé, Locke a joué, sciemment ou non, un rôle capital, nécessaire, historiquement immense; tandis que, par sa philosophie pratique, la partie de son œuvre la plus vivante et la moins vieillie, il est tout à fait au premier rang parmi les penseurs modernes et les promoteurs de l'esprit nouveau.

LISTE COMPLÈTE DES ÉCRITS DE LOCKE

Écrits publiés soit du vivant de Locke, soit peu de temps après sa mort et dans le cours du XVIIIe siècle.	Écrits publiés ou analysés par lord King. 1829-1830.	Écrits publiés ou utilisés pour la première fois par M. Fox Bourne. 1873.
		Notes de la main de Locke, dans le *Memorandum-book* de son père, actuellement au British Museum, savoir : 1° *Recette pour faire de l'encre brillante* (*To make shining ink*). 2° *Philosophy* 3° *Of the kinds of teaching moral philosophy.* (*Des manières d'enseigner la philosophie morale*). (Date inconnue, mais certainement antérieure à 1660.)
		Collections out of the History of England, simple cahier d'écolier. Date (?) au Records office, dans les *Shaftesbury Papers*.
		1654. — Deux pièces de vers en l'honneur de Cromwell, l'une en latin, l'autre en anglais, dans un volume du temps intitulé *Musarum oxoniensium* Ἐλαιοφορία.
	1660 (?) *Whether the civil magistrate may im-*	1660 (?). — *Reflections upon the roman common-*

1669. — *The fundamental constitutions for the government of Carolina*. Imprimé pour la première fois en 1720, dans *A collection of several Pieces of Mr John Locke* par des Maizeaux, qui le donne expressément comme l'œuvre de Locke. Le fait est que l'original, conservé au

pose the use of indifferent things in reference to religious worship. (De l'autorité du pouvoir civil en matière religieuse.)

Date incertaine? — Notes et fragments dans ses common-place books, savoir.

1° *Sacerdos*,
2° *Virtue and vice*,
3° *A utilitarian scheme of Life*,
4° *Error*.

wealth (*Reflexions sur la République romaine*). Manuscrit de Locke dans les *Shaftesbury papers*.

—

1661. — *Infallibilis scripturæ interpres non necessarius*, petit Essai, dans les *Shaftesbury papers*.

1667. — **An essay concerning toleration**. (*Essai sur la tolérance*.) Dans les *Shaftesbury Papers*.

—

1667 ou 1668. — *Respirationis usus*. — Ibid.

1668. — *Anatomica*. — Ibid.

—

1669. — *De arte medica*. — Ibid., — fragment long et important.

—

1669. — *Tussis* (fragment). — Ibid.

—

1670. Préface pour le traité de Sydenham, « Methodus curandi febres ». Ibid.

Records office est de sa main; mais M. Fox Bourne pense que le philosophe ne prit part à la rédaction de cet intéressant document que comme conseiller de lord Ashley et secrétaire de la Compagnie des « lords proprietors ».

—

1673 (?). — *Discourses, translated from Nicoles, essais de morale.*

—

1674. Communication à la Société royale sur certains produits coloniaux.

—

1679... — Sur un cas singulier observé à l'hôpital de la Charité à Paris dans les *Philosophical transactions*, volumes X et XIX.

1679. — *Observations upon the growth and culture of vines and olives, the production of silk, and the preservation of fruits.* Traité écrit à Montpellier pour le comte de Shaftesbury, et publié pour la première fois en 1766.

1675 et années suivantes :

Journals, en partie au British Museum (année 1679), en partie la possession du comte de Lovelace, et dont lord King a donné de longs *extraits*. Les fragments principaux sont :

Notes sur l'espace et l'étendue. — L'expérience, source de la connaissance. — « De l'étude ». « Atlantis ». — Limites de la puissance divine. — Sur l'inspiration. — Sur l'immortalité de l'âme.

(?) 1682. — *A defence of non conformity.*

1682. — *To a young lady that could never be kept at home*, vers anglais extraits d'une sorte d'album manuscrit de James Tyrrel, qui appar-

1686. — Dans la *bibliothèque universelle* de Leclerc, ***Méthode nouvelle de dresser des recueils***. (Figure dans l'édition française de F. Didot, tome VII.)

—

1687. — Ibid. *Extrait d'un essai philosophique concernant l'entendement*.

Ibid. — Divers articles et comptes rendus, écrits en anglais, mais traduits en français par Leclerc.

(?) Date incertaine. — *Memoirs relating to the life of Anthony, first earl of Shaftesbury*. — Publié pour la première fois en 1706 dans « The posthumous works of John Locke », ce fragment est traduit en français. (Edit. F. Didot, tome VII.)

—

1685-89. EPISTOLA DE TOLERANTIA, adressée en 1685 à Limborch, publiée seulement en 1686 et longtemps anonyme ; traduite en anglais par William Popple ; figure dans l'édition française de F. Didot, tome VII.

—

1690. AN ESSAY CONCERNING HUMAN UNDERSTANDING. Pour la date des différentes éditions et des principales traductions, *v.* suprà, page 130, note 2.

—

1690. — TWO TREATISES OF GOVERNMENT.

tient à lord Houghton. Tyrrel a écrit de sa main à la suite de ces vers : « By my dear friend, Mr J. Locke ».

1690. — *A second letter concerning toleration*, réponse aux critiques de Jonas Proast, parut d'abord sous le pseudonyme de Philanthropus.

—

1692. — *A third letter for toleration.*

—

1692. — *Some considerations of the consequences of the Lowering of Interest and Raising the value of money.*

—

1693. — SOME THOUGHTS CONCERNING EDUCATION. La traduction, par Coste, occupe tout le tome Ier de l'édition française de F. Didot.

—

1895. — *The Reasonableness of Christianity as delivered in Scriptures.*

—

1695. — *A Vindication of the « Reasonableness of Christianity ».*

—

1695. — *Remarks upon some of Mr Norris's Books*, réponse aux critiques de Norris contre l'*Essai*. — Impr. en 1720 dans « A collection of several pieces of Mr John Locke; » figure dans la traduction française, édition F. Didot, tome VII.

—

1695. — *An examination of Malebranche's opinion of seeing all things in God.* Figure dans la traduction française, édition F. Didot.

1695. — *Short observations on a printed Paper*

entitled, For encouraging the coining silver money in England, and after for keeping it here. 24 p.

—

1695. — *Further considerations concerning raising the value of money.* Dédié à sir John Somers; essai de plus de 100 pages.

—

1697. — *A second vindication of the reasonableness of Christianity.*

—

1697. — *A letter to the Bishop of Worcester concerning some passages in an essay concerning Human Understanding.*

—

1697. — *Reply to the Bishop of Worcester's Answer.*

—

1699. — *Reply to the Bishop of Worcester's second Answer.*

(Cette controverse est ordinairement publiée en appendice à l'*Essai.*)

—

1697—1700. — *Of the conduct of the Understanding*, pour la première fois dans « Posthumous works of Mr Locke », 1706, dont l'éditeur fut probablement le cousin de Locke, Peter King (traduit en français par Jean Leclerc).

—

1697—1700. — *Elements of natural philosophy*, parut pour la première fois dans « A collection of several pieces of Mr John Locke », 1720.

—

1700. — Long fragment d'une lettre en vers, à propos de la chute de Somers. (*Shaftesbury papers*), série VIII, nº 29.

1703. — *An essay on miracles*, dans « Posthumous Works... » 1706.

—

1701—1703. — *An essay for the Understanding of Saint-Paul's epistles by consulting Saint-Paul himself* (publ. en 1707).

—

1704. — *A fourth letter for toleration*, — fragments dans « Posthumous Works... » 1706.

On omet à dessein, dans cette liste, les *Pamphlets* faussement attribués à Locke.

Il faut mentionner seulement pour mémoire : Sa traduction des *Essais* de Nicole, éditée en 1828 par Thomas Hancock sous ce titre : *Discourses, translated from Nicole's essays, by John Locke;* puis un manuscrit de 1685 environ, aujourd'hui à la bibliothèque Bodleïnne, qui a pour titre *Extracts of Sydenham's physic books, and some good letters on various subjects* », et qu'a publié en 1845 le Dr Greenhill sous ce titre : *Anecdota Sydenhamiana.*

Mais une partie vraiment essentielle de l'œuvre de Locke, est sa correspondance, principalement avec Limborch, Molyneux, Newton, la famille Shaftesbury, Robert Boyle, Nicolas Toynard, Edward Clarke, Collins, Peter King, Jean Leclerc, Mapletoft, Esther Masham, John Somers, etc...

Cette correspondance se répartit ainsi :

Some familiar letters between Mr Locke and several of his friends (in 8° de 540 pages, 1708). *Several letters*, dans « A collection of several pieces, etc. », 1720, in-8° de 362 p. En tout, 258 lettres ou extraits de lettres soit de Locke, soit adressées à Locke.	98 Lettres imprimées, résumées ou utilisées par lord King : « The life of John Loche, with extracts... etc. ».	218 Lettres consultées et citées soit *in extenso*, soit partiellement, par Mr Fox Bourne, savoir : 176 Lettres de Locke et 42 lettres adressées à Locke.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

VIE DE LOCKE

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE DE LOCKE

CLICHY. — Imp. PAUL DUPONT, rue du Bac-d'Asnières, 12. — 1283. 10-78.


Digitized by Google

